

Sédir

La vie inconnue de Jésus-Christ

selon l'Enseignement de Maître Philippe

Autour de Maître Philippe

Le Mercure Dauphinois

Sédir

**La vie inconnue
de Jésus-Christ**

***Selon l'enseignement
de Maître Philippe***

*Précédée d'une biographie de Sédir
par Philippe Collin*

Le Mercure Dauphinois

Le Mercure Dauphinois

© Éditions Le Mercure Dauphinois, 2003, 2008, 2012

4, rue de Paris 38000 Grenoble – France

Tel 04 76 96 80 51

Fax 04 76 84 62 09

E-mail : lemercuredauphinois@wanadoo.fr

Site : lemercuredauphinois.fr

ISBN : 978-2-913826-33-5

Collection « *Autour de Maître Philippe* »

– Claude Laurent, *Mes Souvenirs – Guérisons et Enseignement de Maître Philippe*, 2003

– Auguste Jacquot, Auguste Philippe, *Les Réponses de Maître Philippe suivies des enseignements recueillis par son frère Auguste*, 2004

– Phaneg, *L'Esprit qui peut tout – L'action de l'esprit sur la matière selon l'Évangile et Maître Philippe de Lyon*, 2004

– Philippe Collin, *Monsieur Philippe de Lyon – Album Souvenir [1905-2005]*, 2005

– Jean-Baptiste Ravier, *Confirmation de l'Évangile par les actes et paroles de Maître Philippe de Lyon*, 2005

– *Les Carnets de Victoire Philippe*, 2006

– Philippe Collin, *Vie et Enseignement de Jean Chapas le disciple de Maître Philippe de Lyon*, 2006

– Marie Emmanuel Lalande, *Lumière blanche*, 2010

– Christiane Jouffroy Grandjean, *L'héritage spirituel de Jean Chapas – disciple de Maître Philippe de Lyon*, 2011

– Jules-Antoine Ravier, *Lueurs Spirituelles – Notes de Mystiques pratique, par un disciple de Maître Philippe de Lyon*, T. I et II, 2015

*

– DVD *Maître Philippe de Lyon, le chien du Berger*, un film de Bernard Bonnamour. Durée 1 h 50.

Chez le même éditeur

– Docteur Fernand Rozier (élève de Papus), *Cours de Haute-Magie – L'exploration du monde invisible*. Introduction de Serge Caillet, 2001. Cet excellent livre décrit les différents mondes de l'au-delà et leurs habitants.

Sédir

(Yvon Le Loup)

Table des matières

Une biographie de Sédir

- En guise d'introduction
- La voix dans le désert
- La société des « Amitiés Spirituelles »
- Le groupe que *nous ne devons pas nommer*
- Le groupe des « Amis de Sédir »
- Le groupe des « Marthe et Marie »
- La médaille du Christ
- De quelques « Amis de Sédir »
- Sédir et Monsieur Philippe
- Avertissement à « La Vie inconnue de Jésus-Christ »

Sédir : La vie inconnue de Jésus-Christ

- L'Incarnation du Verbe
- Bethléem
- Jésus enfant : La présentation, la fuite en Égypte
- Jésus et les Docteurs
- Voyages en Orient
- Voyages en Occident
- Préparation à la vie publique
- Les voyages inconnus du Christ dans l'invisible
- Christ dans l'Âme humaine

Conclusion

Bibliographie chronologique de l'œuvre de Sédir

Une biographie de Sédir

« *Sédir, par et pour le Christ*¹ »

En guise d'introduction²

Nous ne prétendons pas rétablir la vérité à l'intention des amis et sympathisants de Sédir, mais il faut bien qu'au nom de cette vérité une voix se lève et raconte sa vie et son œuvre appuyés sur des faits historiquement contrôlables. Certes, il y eut le *Sédir Mystique* d'Émile Besson et Max Camis³, mais cette unique biographie parue dans les années 1980 se devait d'être complétée

1 C'est ainsi que se termine la biographie que Max Camis (1890-1985) a consacrée à Sédir, et c'est ainsi que nous souhaitons commencer cet essai. Il suffira de dire que cette expression, qui est le résumé de toute la vie de Sédir, apparaît pour la première fois dans une lettre de Sédir datée du 4 mars 1913. Nous y reviendrons.

2 Annonçant le volume à paraître, nous reprenons ici, en les complétant, les articles « Sédir, par et pour le Christ », parus dans la revue *L'Initiation*, avec l'aimable autorisation de son rédacteur en chef, Yves-Fred Boisset.

3 Émile Besson et Max Camis, *Sédir Mystique*, éd. Amitiés Spirituelles, Paris, 1981.

par une étude objective, où les faits seraient documentés et analysés. C'est la raison pour laquelle nous nous sommes efforcés de rédiger cet essai, ayant comme seules ambitions de servir à de futurs historiens, et surtout de faire aimer Sédir.

Il serait puéril de dire que l'histoire de Sédir se résume à son enfance, ses études, l'occultisme, la mystique. L'homme était grand, c'était un guide, une sentinelle.

Nous allons broser son portrait, ses déceptions comme ses victoires, et vous parler de la naissance des « Amitiés Spirituelles » : des « Amis du Vendredi » et des « Amis de Sédir » aux « Marthe et Marie », œuvres vivantes de son créateur, partie visible de l'iceberg.

Mais nous envisagerons aussi de vous parler de la partie invisible. Le lecteur devinera ainsi son influence et celle de quelques-uns de ses « Amis » dans les milieux politiques, scientifiques, littéraires ou religieux. Nous parlerons enfin de ses liens avec son Maître le Christ et son humble serviteur, Monsieur Philippe.

Je me fais une joie de partager enfin ce travail avec des amis. Je reste intimement persuadé comme Phaneg (1867-1945) « qu'un livre est un être vivant, et ceux qui doivent le lire sont, à leur insu, attirés vers lui. Il est d'avance écrit pour quelques êtres ; ses futurs lecteurs sont désignés et choisis dans l'Invisible avant même qu'il ne paraisse.

Une communication mystérieuse s'est établie entre l'auteur et l'esprit des personnes auxquelles son œuvre est surtout destinée. Ceux qui me liront, c'est pour eux que j'ai écrit et, qui sait ? mon travail est peut-être l'aboutissement de leurs pensées et des miennes

intimement mêlées ? Ils sauront distinguer dans ces pages ce que d'autres n'y verraient pas⁴. »

Il est naturel de commencer cette étude par une lettre de celui qui fut un intime de Sédir durant près de 20 ans. Je veux bien sûr parler de son ami Émile Besson (1885-1975). C'est une réponse au numéro spécial du *Voile d'Isis* consacré à Paul Sédir⁵, dans lequel des soi-disant admirateurs apportent leurs témoignages. Paul Chacornac (1884-1964) avait sollicité un groupe d'occultistes à la mode mais « oublia » les plus proches collaborateurs de Sédir.

Et ce qui surprend à la lecture de ce *Voile d'Isis*, ce sont les « J'ai bien mal connu Sédir » p. 241, « Il ne m'a pas été donné de fréquenter Sédir » p. 257, « Hélas, j'ai peu connu Sédir » p. 260. Leur témoignage, appuyé sur une méconnaissance évidente du personnage, est donc très fantaisiste et c'est ce que déplore Émile Besson, qui avait proposé son aide et celle de ses amis. Cette lettre est critique. Beaucoup d'erreurs ont été dites ou écrites.

Monsieur Paul Chacornac

Directeur du « Voile d'Isis⁶ »

Paris le 15 Mai 1926

4 *En Chemin*, éd. Beudelot, 1925, p. 11.

5 *Le Tombeau de Paul Sédir*, *Le Voile d'Isis*, n° spécial, Paris, 1926.

6 Organe du Groupe indépendant d'études ésotériques, *Le Voile d'Isis* parut de novembre 1890 à novembre 1898, de novembre 1905 à août 1914, puis fut repris par P. Chacornac de janvier 1920 à décembre 1935. Sédir y publie dans les deux premières périodes.

Cher Monsieur

Au retour d'un voyage assez long⁷ je trouve le numéro du « Voile d'Isis » consacré à Sédir et je tiens immédiatement à vous présenter quelques observations.

Nous ne doutons pas du sentiment de piété dans lequel vous avez composé ce numéro spécial mais il renferme un certain nombre d'erreurs matérielles que nous considérons comme un devoir de vous signaler.

Nous ne discuterons pas les appréciations de vos collaborateurs sur Sédir, toutes les opinions sont libres, nous voulons seulement rétablir la matérialité des faits.

Nous ne relèverons pas les inexactitudes de détail renfermées dans l'article de M^r Paul Redonnel⁸. Il importe peu à la postérité de croire que personne ou presque personne n'a utilisé les voitures de deuil, alors que celles-ci se sont trouvées insuffisantes pour transporter toutes les dames qui désiraient se rendre au cimetière et qu'il a fallu prendre en plus un certain nombre de taxis. Il lui importe également peu de croire, comme l'affirme M^r Ian Mongoï, que Sédir avait un caveau de famille au cimetière St Vincent, alors qu'il s'agit seulement d'une sépulture en pleine terre où sa femme repose auprès d'un vieil ami de la maison. Quant au décès de notre ami nous sommes très surpris que M^r Redonnel en ait été informé et nous

7 Émile Besson revenait d'un voyage en Pologne.

8 Il édita avec F. Jollivet-Castelot (1874-1937) et P. Ferniot les fameuses *Sciences Maudites*, publiées par La Maison d'art, Paris, 1900. Sédir y propose « La Médecine Occulte », parue ensuite séparément chez Beaudelot.

serions bien curieux de savoir comment et par qui il a pu en avoir connaissance.

Vous insérez deux inédits de Sédir⁹, malheureusement pour vous le premier seul est de lui. Le second est d'un de nos amis encore vivant¹⁰ et dont Sédir s'est contenté de recopier l'article en en arrangeant quelques passages ; j'ai eu longtemps entre les mains l'original de l'article écrit par cet ami, je regrette de ne l'avoir pas conservé : je vous l'aurais envoyé. D'ailleurs jamais Sédir n'a signé quoi que ce soit Georges le Laboureur et pour cause¹¹.

Au reste ceux qui sont un peu familiarisés avec le style et la manière de Sédir verront immédiatement que ces pages ne sont pas de sa plume.

Parmi les erreurs matérielles qui se trouvent dans votre numéro, nous relevons les suivantes :

Il n'est pas exact d'opposer les anciens camarades de Sédir et les nouveaux. Un bon nombre de ses camarades d'aujourd'hui ont été pour lui des amis de la première

9 « Le Saint Jean-Baptiste du Vinci » et « Le Savoir et la Connaissance du Cœur » *Le Tombeau de Paul Sédir*, Le Voile d'Isis, numéro spécial, Paris, 1926, p. 228-235.

10 Il s'agit de Georges Desauges (1864-1929). Il signait ses essais Georges Le Laboureur. Voir « Savoir et Connaître », revue *Psyché*, n° 23, décembre 1912 et « Le Chemin du Semeur », revue *Psyché*, n° 242, juin 1913.

11 De son vrai nom Yvon Le Loup, Sédir usa de quelques pseudonymes. Les plus connus sont Y. L., S., Débéo.

heure¹². et il y en a parmi nous qui le connaissent depuis 30 ans et plus¹³.

Le nom de Sédir se trouve, non pas dans « l'Homme de Désir » comme le prétendent deux de vos collaborateurs et à leur suite M^r Ian Mongoï mais dans "le Crocodile" de Louis Claude de St Martin¹⁴.

Il n'y a jamais eu de schisme Sédirien. Sédir n'a jamais voulu que conduire au Christ ses amis et ses lecteurs. S'il n'a pas fait figure de chef ce n'est nullement comme le déclare M^r V. E. Michelet qu'il n'en avait pas l'envergure, mais parce qu'il a toujours voulu s'effacer devant celui que sa seule ambition a été de servir.

Quant à regretter, comme le fait M^r Oswald Wirth, que Sédir ne se soit pas inspiré uniquement de l'Évangile et à parler toujours comme M^r Oswald Wirth de son attachement au merveilleux ou à dire comme M^r René Guénon qu'il était soucieux de phénomènes, c'est montrer qu'on ne connaît pas du tout Sédir¹⁵, toute son œuvre est un commentaire de l'Évangile et il n'est pas d'ouvrage où

12 En effet, le premier groupe qui se constitua autour de Sédir n'était pas autre chose que les membres actifs de l'École Hermétique de Bordeaux, fondée par Papus.

13 C'était le cas d'Odon Kopp, un ouvrier électricien, le plus ancien de ceux parmi lesquels ont été recrutés les membres des « Amitiés Spiri-tuelles ». Il connaissait Sédir depuis 1895.

14 « C'est dans *L'Initiation* d'octobre 1891 que le nom de Sédir apparaît pour la première fois ; notre ami l'avait trouvé dans *Le Crocodile*, de Louis-Claude de Saint-Martin. » *Sédir Mystique*, A. S., Paris, 1981, p. 18.

15 On ne lui en voudra pas ! Oswald Wirth (1860-1943) n'a rencontré Sédir qu'une seule fois, au château d'Alteville, en 1897, quelques mois avant la mort de Guaïta. *Le Tombeau de Paul Sédir*, Le Voile d'Isis, p. 257.

*il ne mette en garde avec insistance, contre l'attrait du merveilleux. T. Mercuranus a très bien souligné ce point à la fin de sa notice, de même il est à peine besoin de le relever, il n'a aucun rapport avec Bulwer Lytton dont l'inspiration est toute différente de la sienne*¹⁶.

Nous nous étonnons également que M^r Schuré qui ne cite de Sédir que son dernier ouvrage « Méditations pour chaque semaine » puisse parler de son « quiétisme ». Son enseignement et notamment dans ce petit livre, est l'antipode du quiétisme.

Dans une lettre parue en 1910¹⁷ dans « l'Écho du Merveilleux » et que vous-même mentionnez dans votre Bibliographie page 265, Sédir affirme avoir commencé en 1887 ses études relatives à l'ésotérisme. Si M^r Ian Mongoï s'était renseigné avant d'écrire son article, il aurait évité d'adresser des paroles amères à M^r Borderieux coupable tout simplement d'avoir reproduit le propre témoignage écrit de Sédir.

D'ailleurs, ce même M^r Ian Mongoï souligne les « inexactitudes » et les « imprécisions » qu'entasse la rumeur publique et qui prétend rétablir les faits à l'intention des « futurs historiographes de Sédir », s'il avait pris soin comme il le recommande à autrui, de se pourvoir aux sources et de s'inspirer des documents écrits, il aurait su que Sédir est mort au 33 et non au 31 de la rue Henri Heine après une maladie de dix jours et non pas après une agonie de 24 heures. Celui qui signe

16 L'inspiration de Bulwer Lytton est d'origine spirite, comme chacun le sait, en opposition à l'inspiration évangélique de Sédir.

17 Lettre datée du 15 octobre 1910.

cette lettre peut le dire en connaissance de cause, puisqu'il est resté auprès de Sédir pendant tout le temps de sa maladie¹⁸.

Et M^r Ian Mongoï paraît bien mal venu, lui qui n'a pas approché Sédir, d'affirmer que notre ami n'a point, du moins visiblement, conservé jusqu'à la fin son entière connaissance.

Nous ne soulignerions pas ces déclarations si votre collaborateur se bornait à donner son sentiment ; mais comme il prétend rétablir la vérité à l'intention des futurs historiographes de Sédir, il faut bien qu'au nom de cette vérité nous disions qu'il se trompe. Je vous avais proposé de revoir avec vous les épreuves du numéro que vous vouliez consacrer à Sédir. Nous regrettons que vous n'avez pas cru devoir tenir compte de cette offre. Vous auriez ainsi évité d'insérer un certain nombre d'erreurs matérielles qui déparent ce numéro. Nous ne demandons aucune rectification, ce que nous nous permettons de vous dire est dicté par le seul souci de l'exactitude historique.

Veillez, etc.

Émile Besson

¹⁸ Les amis qui le veillèrent sont le baron Robert de Graffenried (1889-1930), hôte de Sédir à son décès, Émile Besson (1885-1975) et François Durieux (1871-1955).

La voix dans le désert¹⁹

« À part quelques élus que cet Apôtre des derniers temps avait appelés à la Lumière, la plupart des jacasseurs d'Après-Guerre ignoraient qu'une des voix les plus émouvantes du siècle cessait de se faire entendre. Une voix de précurseur, une voix d'annonciateur clamant dans le désert des foules, une voix qui s'était consacrée depuis des années à la diffusion de l'Évangile et qui nous mettait en garde au seuil de l'abîme contre les prostitutions multipliées de la parole²⁰. »

La première piste biographique est donnée en décembre 1897 dans *L'Hyperchimie*²¹ où la revue décrit un jeune Sédir à la mode, idéaliste, mystique, très versé dans la littérature orientale, védique, bouddhique, judaïque, disciple de la tradition judéo-chrétienne (Kabbale) et celtique pure, qui manie le langage comme

¹⁹ Quelques lettres et une affection profonde de Pierre Caron (1893-1978), ami de Sédir de la 1^{re} heure, m'ont permis de reconstituer ce qui va suivre. C'est allègrement que j'use de ses informations et de ses notes personnelles.

²⁰ « Un pur mystique breton : Sédir », Théophile Briant (1891-1956), *Le Goëland*, juin 1943.

²¹ *L'Hyperchimie*, revue mensuelle d'alchimie et d'hermétisme de l'École hermétique, août 1896-1901, Douai.

un tarot et qui cache sous des dehors un peu réservés une âme vibrante et un caractère calme.

Yvon Le Loup, dit Sédir, est né « le deux janvier mil huit cent soixante et onze, à trois heures du soir, fils légitime de Hyppolite Le Loup, âgé de trente et un ans, valet de chambre, domicilié à Paris et absent, et de Séraphine Foller, âgée de trente-deux ans, femme de chambre, demeurant à Dinan rue Lainerie. La déclaration de naissance a été faite par Victor Barbé, docteur en médecine, qui a fait l'accouchement²² ».

Nous remarquons au passage que sa naissance a lieu en pleine guerre de 70. Les privations consécutives à cette guerre et les difficultés ensuite de nourrir cet enfant eurent une répercussion sur sa santé. Il dut subir les effets d'une tuberculose osseuse appelée Mal de Pott. De plus, une cécité presque complète ajouta à son immobilisation. Il fallut soigner ses yeux et lorsqu'il put se lever, il fit une chute qui lui occasionna une fracture de la jambe. Toutes ces épreuves et la vie d'allongé amenèrent l'enfant à vivre intensément. La souffrance le fit mûrir vite, il devint un élève studieux et avide de savoir.

Sa mère, d'origine Hessoise, lui apprit l'allemand qu'il parlera couramment²³. Habitant Paris qu'il parcourait en boitillant, il rêvait d'être berger – en ce temps certains quartiers étaient encore à la campagne – malgré des dons évidents de calligraphe. Son entourage s'étonnait

22 Acte de naissance d'Yvon Le Loup, archives municipales de Dinan.

23 C'est ainsi qu'à l'âge de quinze ans, il avait entrepris de traduire les mémoires de Goethe !

déjà de la jolie écriture et du style²⁴. À neuf ans, il prit des leçons de violon et devint un assez bon musicien. Sa mère, très croyante, lui fit faire sa 1^{re} communion en l'église Saint-Augustin. Puis, il entra à l'école des Jésuites de la rue des Francs-Bourgeois, école réputée où Yvon se distingua rapidement par une grande intelligence.

Très observateur, il devint un fin dessinateur et aurait aimé faire de la peinture. Musique, dessin, littérature, extraordinairement adroit de ses mains, toutefois il dut céder aux exigences de ses examens.

Son père, soldat de 70 imbu de discipline, comprenait mal l'affinement de cet enfant silencieux et aux aspirations élevées – les études demandaient aussi de gros sacrifices d'argent – et aussitôt passé le certificat d'études supérieures le 10 juillet 1883 et le baccalauréat de l'enseignement secondaire spécial en août 1888, il entra à la Banque de France à cinq francs par jour en octobre 1892 sur concours, il avait 19 ans²⁵. Entré comme « agent auxiliaire » tout d'abord, il resta vingt années dans le même service des « dépôts de titres », sans jamais chercher à intriguer en vue d'un avancement quelconque. Son secteur d'affectation avait été aménagé en l'annexe Ventadour, proche de l'ancien hôtel de Toulouse.

Un de ses chefs, répondant un jour à une demande de renseignements écrivit :

24 Témoignage de sa propre mère, rapporté par Max Camis.

25 *Sédir, mystique*, éd. Amitiés Spirituelles, Paris, 1981, p. 14.

« Agent rendant des services remarquables, expéditif et travailleur en dépit d'une santé délicate et de la gêne que lui cause une jambe qu'il doit tenir allongée sous son bureau. »

Ses loisirs étaient employés à fureter dans les boîtes des bouquinistes sur les quais. Sa maman, toujours inquiète de sa santé, veillait sur lui. Très tôt aussi se révéla une intuition qui allait jusqu'à la voyance. Sa constante préoccupation était la recherche de l'Absolu, ce qui l'amena très vite à rechercher ceux qui pourraient satisfaire sa curiosité.

*

C'est en 1889²⁶ que son orientation se précise. Non loin de la Banque de France se trouvait la Librairie du Merveilleux. Cette librairie, dirigée habilement par son directeur Lucien Chamuel (1868-1936), était devenue la maison d'édition du Groupe Indépendant d'Études Ésotériques, fondé par le vulgarisateur des Sciences Occultes, Gérard Encausse – Papus (1865-1916).

Le Groupe Indépendant d'Études Ésotériques fut créé à Paris en décembre 1889 par Papus, Barlet, Lejay et Chamuel. L'inauguration officielle eut lieu le 18 décembre 1889 dans un local de la rue de Turbigo, mis

²⁶ *Sédir, mystique*, éd. Amitiés Spirituelles, Paris, 1981, p. 15.

à sa disposition par Chamuel. Ce fut Jules Lermina²⁷ qui ouvrit le Groupe par une conférence. Les séances suivantes eurent lieu dans les salons de la Bibliothèque internationale des œuvres des femmes, passage Saulnier, que la directrice A. de Wolska avait gracieusement mis à disposition du groupe. Le 1^{er} mai 1890, le quartier général du groupe était installé 29 rue de Trévis. Dans le même temps, *Le Voile d'Isis*, organe hebdomadaire du Groupe, était fondé et paraissait d'abord autographié.

La librairie créée à côté du Groupe, prenait une rapide extension et tendait à devenir une maison d'édition. Ce succès permit un nouveau progrès, et le 12 novembre 1890, le premier numéro du *Voile d'Isis*, imprimé typographiquement, voyait le jour.

À partir de ce moment, le Groupe étant solidement constitué, les fraternités initiatiques d'Occident (Martinisme, Rose-Croix, H. B. of L., Gnose) se groupèrent autour du Quartier Général à titre de Sociétés adhérentes. Dans le même temps la Société Théosophique voyait sa propagation s'arrêter net en France²⁸.

Les opérations de la librairie avaient pour but de soutenir et de propager le Spiritualisme. Aucune cotisation et aucun droit d'entrée n'étaient demandés aux membres du Groupe Indépendant d'Études

27 Jules-Hyppolite Lermina, (1839-1915). Il fonda le *Corsaire* (1865) puis le *Satan* et publia soit sous son nom, soit sous des pseudonymes (William Cobb, Thomas Vireloque, etc.).

28 L'Agenda magique, 1894.

Ésotériques ; les ressources des fondateurs et les bénéfiques de la Librairie étaient consacrés entièrement à la propagande et à l'extension des idées spiritualistes²⁹.

Dans l'arrière-salle du 29 rue de Trévise se trouvait une bibliothèque, une salle pour des conférences, et un local pour les tenues et les initiations martinistes. C'est ici et dans cette atmosphère d'idéalisme, que se présenta Sédir, un soir, pour étudier l'ésotérisme, selon sa propre expression.

Il fit immédiatement la connaissance de Papus, qui venait de terminer son service militaire tout en préparant son doctorat de médecine. La collaboration de ces deux hommes très différents développa entre eux une grande amitié. Sédir remit d'abord de l'ordre dans la bibliothèque de Papus et celui-ci lui fit rencontrer de nombreuses personnalités du monde secret : Barlet, Gaboriau, Jules Lermina, Paul Adam, Émile Gary de Lacroze, Victor-Émile Michelet, Jollivet-Castelot ³⁰ , Julien Lejay, Marc Haven.

Sédir fut amené un soir 21, rue Pigalle chez Stanislas de Guaïta qui possédait la bibliothèque la plus complète qui exista. Guaïta avait imaginé une Fraternité Rosicrucienne composée de 6 membres inconnus que des moyens occultes pouvaient faire venir du monde des

29 Publicité de 1892.

30 François Jollivet-Castelot (1868-1937), rénovateur de l'alchimie ; il a créé une science nouvelle, *l'Hyperchimie*, qui se veut une science médiane entre la chimie et la métaphysique, mais constitue en réalité une déformation scientiste de l'alchimie traditionnelle. Il a publié un roman autobiographique : *Le Destin ou les fils d'Hermès* ainsi que plusieurs ouvrages d'initiation tels que *L'Âme et la vie de la matière*, et *Comment on devient alchimiste*.

esprits et de 6 autres frères qui se réunissaient chaque mois dans son intérieur luxueux.

Papus avait créé le Martinisme et il demanda à Sédir de collaborer à ce groupement d'hommes qui reprenait les idées du rite cabalistique de Martinez de Pasqually et formait le premier échelon initiatique de la Fraternité Rosicrucienne de Guaïta. Celui-ci en avait jeté les bases et comme Vénérable du Suprême Conseil, lut le discours de réception de Sédir, laquelle, eut lieu en grande pompe chez lui, selon le rituel des anciennes Loges Maçonniques.

Sédir fut chargé, peu de temps après leur première rencontre, de collaborer aux revues *L'Initiation* et *Le Voile d'Isis*³¹, et donner des conférences à l'École des Sciences hermétiques, revues et école fondées par Papus. Ce n'est qu'un mois après son entrée chez Chamuel qu'il fit ses débuts d'orateur sur « Les Sciences divinatoires et la Chiromancie. »

La collaboration commencée en 1890 se poursuivit dix années consécutives. Sédir y traita des sujets les plus variés en rapport avec les sciences occultes, comme la Langue hébraïque avec Raoul Sainte-Marie, l'Alchimie avec Jollivet-Castelot, l'Hypnotisme avec Papus, le Magnétisme curatif avec Durville, les Arts divinatoires avec Barlet. À cela s'ajoutaient ses introductions à des livres d'hermétisme, des traductions et ses propres ouvrages traitant des mêmes questions.

³¹ Le 6 mai 1891, la revue *Le Voile d'Isis* avait annoncé sa collaboration. Son premier article : « Expérience d'occultisme pratique », est signé Le Loup.

Chamuel quitta la rue de Trévisse³² pour le 70 Faubourg Poissonnière. C'est lui qui, plus tard, lorsque sa maison d'édition fut transférée au 5 de la rue de Savoie, édita, de 1894 à 1898, les premiers articles et les tout premiers ouvrages de Sédir³³.

En 1895, Papus passe sa thèse de docteur en médecine et ouvre une maison de santé avec son père Louis Encausse, Sédir doit alors assumer la plus grosse tâche de la « Faculté des Sciences hermétiques » qui venait de s'installer 13, rue Séguier où chaque soir il donne des cours.

Cette école existait depuis bien longtemps. Les personnes qui s'intéressaient à l'étude sérieuse et scientifique des arts et des faits occultes avaient besoin d'être guidées dans leurs recherches afin d'éviter de longues et inutiles lectures. D'autre part une grande partie de la tradition ne devant être transmise qu'oralement ou par manuscrits, l'enseignement oral était indispensable pour tout étudiant sérieux. Voilà pourquoi l'École supérieure libre des sciences hermétiques, formant le vestibule des sociétés initiatiques plus fermées, fut créée.

32 Dès 1901, Henri Chacornac acquiert le fonds d'ouvrages d'occultistes de Chamuel puis, plus tard, Pierre Dujols de Valois reprendra la Librairie du Merveilleux qui sera transférée au 72, rue de Rennes.

33 En 1901, précisément. « En décembre, Chamuel avait vendu le fonds de la Librairie du Merveilleux à Henri Chacornac, le nouvel administrateur du *Voile d'Isis* et déménagé sa nouvelle Librairie d'Hermé-tisme du 5 au 3 de la rue de Savoie, laissé vacant par Deullin et Jacquot. » Marie-Sophie André et Christophe Beaufile, *Papus, biographie, la Belle Époque de l'occultisme*, Berg International, 1995, p. 228.

L'enseignement donné était réparti en trois années et le travail des élèves confirmé par des diplômes décernés après examen. La base de l'instruction était la mutualité, professeurs et élèves formant une famille de camarades. Les cours consistaient en l'étude de la langue hébraïque et sanscrite jusqu'à l'analyse la plus minutieuse des faits occultes les plus compliqués, basés sur la constitution de l'homme et de l'Univers et de leurs forces latentes.

Pour réaliser un tel programme, il fallait de nombreux enseignants. Parmi les professeurs titulaires on trouvait Barlet, Papus, Julien Lejay, le D^r Rozier, Jollivet-Castelot, Rosabis, Serge Basset... et Sédir, docteur en Kabbale et en Hermétisme. Le tout sous la direction générale de Sédir et Serge Basset au 3 rue de Savoie³⁴.

Pendant ce temps, rue de l'Ancienne Comédie, avaient lieu les réunions de la nouvelle Loge où Sédir connut de plus près Barlet, qui, par ses accointances anglaises, l'avait entraîné à faire partie de l'« Hermetic Brotherhood of Louxor³⁵ ».

34 « L'École supérieure libre des sciences hermétiques », *L'Initiation*, novembre 1899.

35 Née (ou reconstituée) vers 1870, la H. B. of L. hérita d'une interprétation particulière du Rosicrucianisme, fondée sur les théories et les pratiques « tantriques » de P. B. Randolph, l'auteur bien connu de *Magia sexualis*. L'H. B. of L., dont le siège était à Boston, fut introduite en Europe par Max Théon, un mystérieux personnage soi-disant « adepte de l'ancien ordre de l'H. B. of L. » qui fut chargé de former des « cercles extérieurs » en Angleterre et en France (où le représentant officiel fut F. Ch. Barlet) aux enseignements desquels plusieurs mouvements occultistes entre XIX^e et XX^e siècle empruntèrent leurs doctrines. » *H. B. of L. Textes et documents secrets de la Hermetic Brotherhood of Louxor*.

Sédir s'était aussi affilié à l'église gnostique, où, sous le nom de T. Paul, il avait été consacré du titre honorifique et sonore d'évêque de Concorezzo.

En même temps, avec Marc Haven et Guaïta, il fit de dangereuses expériences de magie dans un petit cabinet installé rue de Savoie, dont il dira : « *C'est ici-bas ce qui se paye le plus cher*³⁶. » C'est du résultat de ces expériences qu'il écrit, entre autre, sa *Vénus Magique*, parue en 1897.

Il avait atteint les plus hauts sommets de la connaissance et des pouvoirs, mais il fut assez sage pour s'en détacher dès qu'il en comprit le peu de valeur et le danger. Dans la première partie de son œuvre, et tout en étudiant les sciences hermétiques Sédir avait déjà manifesté son attirance vers la mystique chrétienne³⁷.

Sédir ne perdait jamais de temps, toujours à la recherche des ouvrages pouvant l'aider, non sans participer par un mot bien placé à la gaieté générale. Il avait le don très particulier de pouvoir faire plusieurs choses à la fois et c'est ainsi qu'il était capable de faire des additions, 4 colonnes en même temps. Il jouait plusieurs parties d'échec à la fois sans voir les pièces³⁸.

36 Lettre de 1893 citée par Marie-Sophie André et Christophe Beauvils, *Papus, biographie, la Belle Époque de l'occultisme*, Berg International, 1995, p. 67.

37 Son « Cours de Mystique » date de 1896 et fut publié dans la revue *L'Initiation* en 1898.

38 Encore un souvenir de cette époque. Sédir disait parfois : « *J'ai appris à lire en diagonale.* » Et nous avons souvent admiré la rapidité, la sûreté avec lesquelles il lisait des ouvrages très volumineux et très savants. Vers la fin de la guerre de

Ses recherches alchimiques lui permirent de retrouver les bases de ce qui est appelé le Grand Œuvre.

Ces détails de la vie secrète de Sédir montrent son grand souci de la vérité qui l'a toujours poussé à expérimenter une chose avant d'en parler.

*

En juillet 1897, Encausse lui dit qu'il peut avoir la chance de rencontrer un guérisseur hors du commun : Nizier Philippe (1849-1905) – dit « Monsieur Philippe » ou « Maître Philippe ». Cet homme suscita l'admiration et la dévotion des membres les plus importants de la scène ésotérique du début du XX^e siècle, parmi lesquels le D^r Gérard Encausse (Papus) et le D^r Emmanuel Lalande (le D^r Marc Haven »), Georges Descormiers (Phaneg). Sédir fait sa connaissance à la gare de Lyon, à Paris, présenté par Madame Encausse³⁹.

L'aspect bon père de famille de Monsieur Philippe lui causa un grand trouble et en août, il partit à Lyon passer ses vacances et ce qui se passa alors reste secret.

1914, nous lui avons offert les principales œuvres de Wronski – 6 grands volumes in-40 – dont de nombreuses pages ne contenaient pas de texte, mais seulement des tableaux. Sédir était encore mobilisé. Moins de trois semaines plus tard, il nous apporta une étude sur Wronski – une étude très technique qui se termine par un parallèle entre Wronski, le philosophe du Savoir et son compatriote Towianski, le philosophe de l'Action. (Rapporté par Émile Besson.)

³⁹ Voir les notes de Sédir en extrait dans le livre du Docteur Philippe Encausse : *Le Maître Philippe de Lyon*, Paris, Les Éditions Traditionnelles, 1966, p. 159-172.

Plus tard, dans son ouvrage « *Initiations* », Sédir nous en donne une idée, mais sur le moment, il fut bouleversé et le Maître lui ayant conseillé de patienter avant d'abandonner toutes ses activités, il obéit et attendit l'ordre de sa mission.

Subissant l'ascendant du guérisseur et s'extasiant sur ses enseignements si purs et si directs, Sédir et Marc Haven créèrent une nouvelle société rosicrucienne tout imprégnée de l'influence de Monsieur Philippe, la *Fraternitas Thesauri Lucis* ou FTL, destinée à rassembler « les plus hautes initiations et les transmettre aux meilleurs étudiants des autres organismes » qu'ils dirigeaient.

L'initiation en était très pure et essentiellement christique, d'après Sédir qui en fut le principal animateur⁴⁰.

La mission de Sédir s'était affirmée, sa rencontre de Lyon avait changé son orientation. Quelques mois plus tard, il démissionnait de toutes les sociétés hermétiques (25 autant en France qu'à l'étranger) pour se consacrer uniquement à vivre et à diffuser l'Évangile⁴¹.

Dorénavant, il ne fit plus à l'École hermétique que des cours sur l'Évangile. Et cela dura jusqu'en 1908.

40 Citée par Marie-Sophie André et Christophe Beaufils, *Papus, biographie, la Belle Époque de l'occultisme*, Berg International, 1995, p. 156.

41 Les *Coups d'œil rétrospectifs*, que Sédir jeta, encore à chaud, sur le mouvement occultiste de la Belle Époque, restent méconnus. Pourtant ils ont été publiés, en feuillets, dans *Le Voile d'Isis* de 1908 dirigé par Papus. De même, « *Le Mouvement Spiritualiste contemporain* », publié en 1912 dans la revue *Psyché*, marque un tournant de sa carrière.

Rappelons que Sédir avait connu Papus en 1889 et lui avait servi de collaborateur dans toutes ses formations jusqu'en 1898. Il s'était toujours montré pour lui un excellent ami jusqu'au jour où l'idée bizarre passa par la tête de Papus que Sédir cherchait à le démolir en passant chez les Théosophes, entre autres.

Lorsqu'il s'aperçut de sa défiance grandissante, Sédir cessa alors ses travaux de secrétaire. Le malentendu causé par l'orientation de Sédir vers le seul mysticisme, et son rejet complet de l'occultisme sous toutes ses formes, dura longtemps. C'est dans les jardins du 71 de la rue de l'Assomption à Paris que, plus tard, les deux amis se réconcilièrent⁴².

*

Jusqu'alors, Sédir n'avait pas pensé à se marier, et c'est à Lyon que l'idée d'un foyer lui vint. Sa première compagne, Alice Perret-Gentil⁴³, fut en tout point l'épouse exemplaire et la compagne partageant son idéal. Elle cousait et parfois travaillait à domicile. Le mariage eut lieu le 13 juin 1899, Sédir avait 28 ans⁴⁴. Ils s'installèrent à Montmartre où ils vécurent 10 années

42 *Clémentine Salignac*, éd. Albert Legrand, 1936, p. 20.

43 Sur la famille Perret-Gentil, voir le *Fonds Perret-Gentil/Delachaux* (Papiers personnels et correspondances) à La Chaux-de-Fonds : Musée d'Histoire et Médaillier, cote 727 à 1472.

44 Les témoins au mariage étaient Pierre Bardy, ingénieur, Léon Champrenaud, libraire, Gérard Encausse, docteur en médecine et Raoul Sainte-Marie, journaliste.

heureuses, Alice Le Loup vacant à ses devoirs domestiques, recopiant articles et manuscrits, visitant les malades et aidant les malheureux⁴⁵.

En mai 1905, Sédir passa encore ses vacances avec Alice son épouse auprès de celui qui était tout pour eux. C'est elle qui en avait exprimé le désir, sachant que le temps qui lui restait était compté, car la maladie dont elle était atteinte était incurable. Ce fut à Bourg-la-Reine que le jeune couple alla trouver calme et repos, dans un pavillon dénommé « La Solitude », non loin de la demeure de Médéric Beudelot, l'éditeur de la revue *Psyché*⁴⁶.

La mort de son épouse, survenue le 23 avril 1909⁴⁷, précipita l'orientation de la vie d'apostolat de Sédir. À ce moment, gêné par les enseignements de magie, de suggestion, de divination qui se donnaient, et qu'en conscience il ne pouvait plus publiquement approuver, gêné également par l'étiquette d'occultiste que le public lui conservait, il quitta l'École hermétique, en expliquant

45 *L'année qui précéda la mort de son épouse, Sédir lui dédia le second volume de ses conférences sur l'Évangile* : « À ma femme bien-aimée, À ma silencieuse collaboratrice, Au grand cœur qui n'a jamais craint de prendre sur lui toute la souffrance pour que les paroles du Maître puissent revêtir ici une forme moins imparfaite, J'offre ce livre ; D'elle procède tout ce qu'il peut y avoir de force persuasive dans ces pages ; À moi en reviennent les faiblesses. »

46 Ses premiers ouvrages mystiques parurent chez Beudelot entre 1907 et 1911 sous le titre *Conférences sur l'Évangile* (3 volumes). Ces conférences furent réimprimées par la suite en 5 volumes : *L'Enfance du Christ, Le Sermon sur la Montagne, Les Guérisons du Christ, Le Royaume de Dieu, Le Couronnement de L'Œuvre*.

47 Elle fut enterrée au petit cimetière Saint-Vincent à Montmartre où Sédir vint la rejoindre plus tard.

ses raisons à Papus. Certainement il en fut froissé. Sédir resta deux ans dans le silence ; et ce n'est qu'ensuite, à la demande expresse de quelques amis comme Georges Allié ou Émile Besson, qu'il organisa des séances « d'Amis⁴⁸ ».

*

En 1910, le mouvement occultiste diminua d'intensité et descendit la pente aussi vite qu'il l'avait gravie. Un vent de tempête soufflait, jetant le désarroi dans les troupes séparées de leurs chefs : Papus était évincé par Téder, Marc Haven s'installa à Lyon près de Monsieur Philippe dont il devint le gendre. Sédir jeta l'éponge, écœuré par les rivalités surgies dans les différents groupes, lassé, usé par les recherches occultistes, il démissionna des dernières sociétés qu'il animait pour se consacrer à une voie plus mystique encore.

Il accepta néanmoins la direction du *Voile d'Isis* que lui confia Papus en décembre 1909 et poursuivit ses conférences sur des sujets évangéliques. En 1912 ces conférences l'emmenèrent jusqu'à Varsovie⁴⁹.

En avril 1913 Sédir s'installa 31, rue de Seine. C'est l'apogée de sa carrière d'homme public. En même temps,

48 Lettre de Sédir du 28 décembre 1915.

49 Lettre de Czinski datée du 16 juillet 1912, citée par Marie-Sophie André et Christophe Beaufils, *Papus, biographie, la Belle Époque de l'occultisme*, Berg International, 1995, p. 198.

son attitude changea, sa personnalité s'affirma, le bohème devint un homme soigné, élégant même. Son corps se développa et l'athlète apparut bientôt. Il s'était adonné à la culture physique, s'était intéressé aux chiens, aux Briards en particulier sur lesquels il écrivit d'ailleurs un livre.

À l'encontre de certains grands Maîtres, Sédir demeura toujours humble. Sa voix était en harmonie avec lui, il fut le Prince des orateurs, car cette simplicité, cette clarté, cette netteté dans l'élocution, sans aucun effet grandiloquent, cette voix était la voix de la Vérité.

Pour satisfaire le public, pour pouvoir être introduit dans les milieux bourgeois, il soigna sa mise afin de ne pas choquer, ce qui ne l'empêchait pas de recueillir les confidences des ouvriers, des servants et de les conseiller ou de les reconforter et de les aider comme il le faisait pour les grands de ce Monde.

Il visita les expositions, se tint au courant du monde, de sorte qu'il pouvait discuter de tout avec les gens les plus qualifiés en art, en architecture, en mécanique, en sciences, en mathématiques.

Les fidèles suivirent ses conférences dans les différents lieux où il allait : chez Chamuel, rue du Bac, rue Cardinet, puis en l'Hôtel des Sociétés Savantes, puis devant Saint-Germain-des-Près, dans la grande salle pour l'Encouragement de l'Industrie Nationale, dans les

Universités populaires, Boulevard Raspail, à l'Université Mercereau où il parla pour la dernière fois⁵⁰.

*

Sédir devait se remarier, le 30 mai 1921, avec Jeanne Jacquemin (1863-1933). Cette femme, qu'il connaissait dès 1905, est mystérieuse. Il aura des propos très curieux à son sujet. La sachant malade, d'une maladie mystérieuse elle aussi, il exhorte pendant plus de dix ans ses « amis » à prier pour elle... « *pour que Jeanne Jacq (sic) soit protégée de la maladie et de l'intrigue haineuse*⁵¹ » :

« Jeanne Jacquemin. Je vous ai demandé de prier pour que cette femme soit sauvée en ne souffrant pas et s'en aille comme elle le désirait. Vous n'avez été exaucés complètement ni dans un sens ni dans l'autre. Et cependant, la malade a ressenti l'effet de vos prières. Plusieurs jours, pendant que les médecins la considéraient comme morte, elle a senti autour de son lit les bruissements des ailes des anges, et l'action des auxiliaires commis à collaborer avec nous.

Je vous dis quelques détails sur cette femme, d'autant plus que nous sommes ensemble maintenant, c'est un

50 Parmi les dernières conférences qui n'ont pu être éditées, il y a celles sur « La Vie Inconnue du Christ », une dizaine de conférences faites pendant l'hiver 1920-21, que nous présentons dans ce livre.

51 Lettre inédite du 27 octobre 1913.

peu à elle que nous devons ce bonheur de travailler unis dans l'élan d'un effort commun. Dans le plan de la culture humaine ordinaire, elle dépasse les plus avancées ; elle a tout lu, et expérimenté tous les modes de la pensée humaine, de la physiologie jusqu'au mysticisme. Les écrivains les plus rares n'ont pas de nuances qu'elle ne saisisse. Elle a d'ailleurs traité ses lectures comme des expériences sur la table du laboratoire. Elle a fourni d'idées toute une génération d'intellectuelles et d'artistes et exercé sur certaines personnalités, même politiques, une influence décisive. Je ne parle pas de son rôle d'épouse et de mère, où elle a toujours accompli plus que son devoir. En un mot, j'ai toujours vu les caractères les plus nobles, les intelligences les plus belles, et les sensibilités les plus fines, s'incliner devant elle. Comme son caractère est entier, et qu'elle ne ménage pas ses opinions, elle a beaucoup d'ennemis parmi les femmes médiocres au moral, ou inintelligentes ou arrivistes. La calomnie et la médisance ont tout dit sur elle.

Voici les racines de ce destin extraordinaire. Le monde moderne s'est lancé depuis quatre siècles à corps perdu dans l'intellectualité. Ce en quoi il a manqué de confiance en Dieu. Si Dieu n'était que juste, il l'aurait laissé aller jusqu'au bout de cette voie, trébuchant et subissant les vertiges de ces sommets désolés. Mais le Père est bon aussi, et sa bonté arrête souvent sa Justice. Il a donc envoyé pour épargner à cette civilisation cérébrale des souffrances trop désolantes, de temps à autre, des êtres extraordinairement doués d'intelligence, saturés d'Esprit, et en même temps pourvus de la plus grande pureté morale. Ce sont des étrangers à cette terre, des habitants de mondes où, telle forme de beauté, les couleurs, les sons, les idées purent vivre si puissamment, qu'elles y

servent de langage. La Femme dont je vous parle – son esprit – vient d'une de ces planètes du Ciel. C'est pourquoi elle sert ici-bas de cible à toutes les envies, à toutes les mesquineries et à toutes les médiocrités ; et elle souffre couramment dans son corps et dans son interne, de toutes les maladies et de toutes les douleurs nées de l'excès de cérébralité ambiant.

Vous voyez que la demande que je vous ai faite à son intention était légitime.

Mais la continuation d'existence qui lui a été proposée sur son lit d'agonisante et qu'elle a acceptée pour la septième fois de sa vie, dégage pour nous, une leçon. Nous devons être attentifs à ce que les amis de Dieu souffrent pour nous ; vous dégagerez vous-mêmes les conclusions d'effort qui découlent de tout ceci. Je ne puis rien vous dire de plus des secrets qui ne sont pas les miens⁵². »

Sédir devait élever les deux enfants de Madame Jacquemin, issus d'un précédent mariage.

*

En janvier 1926, Sédir se rendit à l'Arbresle sur l'invitation de Monsieur Chapas (1863-1932), qui continuait dans la plus profonde humilité l'œuvre de celui qu'ils appelaient leur Maître, Monsieur Philippe.

52 Lettre inédite du 4 mars 1913.

Au reçu de cette invitation, Sédir ne devait manifester que peu d'enthousiasme à l'idée de ce déplacement. Émile Besson, lui ayant spontanément exprimé le plaisir qu'il aurait à s'y rendre en sa compagnie, Sédir, sur le champ lui dit : « *Et bien, nous irons.* » Le lendemain, ils prenaient le train pour Lyon.

Au cours des instants passés en compagnie de Monsieur Chapas, Sédir, qui désirait posséder une photo de Monsieur Philippe, lui en fit la demande. Mais Monsieur Chapas était très avare de ces sortes de dons, et répondit : « *Je n'en possède pas pour le moment.* » Alors Sédir n'insista pas.

Madame Chapas, surprise de cette réponse et profitant d'un moment d'absence de Sédir, demanda à son mari : « *Pourquoi ne lui as-tu pas fait plaisir ?* »

Et Monsieur Chapas, énigmatique, de répondre : « *C'est inutile... tu sauras bientôt pourquoi.* »

Émile Besson enregistra la curieuse réponse sans penser à en déduire quoi que ce soit, et Sédir réapparaissant, tout le monde alla se coucher.

Assez las, Émile Besson s'endormit aussitôt, mais au matin, s'éveillant reposé, et se tournant vers le lit de Sédir, il vit ce dernier les yeux ouverts, les traits tirés, agité.

– *Déjà réveillé ?* lui dit-il.

– *Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit,* lui répondit Sédir, *tant j'ai eu froid dans ce lit. Pas possible de me*

*réchauffer... Nous ne prolongerons pas notre séjour, et rentrerons à Paris aujourd'hui*⁵³.

De retour à Paris, il demeura chez son ami Robert de Graffenried habitant un petit hôtel à Passy, 33 rue Henri Heine. Au deuxième étage lui avaient été réservés une chambre et un bureau où il n'avait de cesse de travailler aux trois conférences sur *Le Sacrifice*⁵⁴ qu'il avait annoncées pour février 1926. La mort l'empêcha de donner ces conférences, qui furent éditées par Albert Legrand.

Une grande fatigue le marquait de plus en plus, quelques paroles de lassitude parfois lui échappaient.

« Le 15 janvier 1926, sortant du local de la rue de Seine, nous fîmes encore à pied avec lui le chemin jusqu'à la place du Théâtre Français, où nous allâmes, tout en devisant, prendre des bocks. Sédir « se laissait plumer » tout en ayant plaisir à caresser sa chienne ou à lui donner à manger. Ce soir-là, des frissons l'obligèrent à prendre un taxi et à rentrer plus tôt que de coutume.

Le lundi matin 25, Émile Besson frappa à la porte de Sédir et une voix lointaine l'invita à entrer. Pénétrant dans la chambre, il le trouva au lit, fiévreux, las, son chien proche du lit. Il ressentit que quelque chose d'insolite s'y était passé. Aucun objet n'avait été dérangé, mais une ambiance de drame y régnait. Le seul témoin de cette nuit, Guérotte, la chienne de Sédir, se

53 « Notes sur les derniers jours de Sédir », *anonyme, Nice, 1974.*

54 *Le Sacrifice*, 1^{re} éd. Rouen, 1926.

jeta apeurée au-devant du visiteur, puis alla se coucher auprès du lit de son maître. Il l'interrogea. Sédir souffrait de violentes douleurs dans la tête, avec une forte fièvre.

– *ça ne va pas ?* lui dit-il.

Émile Besson, surpris et peu habitué à voir son ami alité, s'inquiéta et parla d'aller quérir un médecin.

– *À quoi bon, lui répliqua Sédir, crois-tu que ça changera quelque chose*⁵⁵ ?

Insistant affectueusement, le 31 janvier au matin, le Docteur Gaston Sardou⁵⁶, connu pour sa science, fut appelé à son chevet. Mais le Dr Sardou était à Nice, et ne pouvait, de loin, donner aucun conseil. Le soir même, il reçut une nouvelle communication téléphonique d'Émile Besson, lui disant que le malade était mourant.

Tel, fut le prélude à la fin. Diagnostic : septicémie.

« La porte du malade fut consignée, sauf pour trois amis qui régulièrement vinrent auprès de lui... Le train de vie de l'ami chez qui Sédir demeurait avait permis d'organiser tout de suite un roulement d'infirmières et, quand la typhoïde se déclara, car la deuxième prise de sang décela nettement la source du mal, le bureau attenant à la chambre se transforma rapidement en une salle de bains.

55 « Notes sur les derniers jours de Sédir. »

56 Le Docteur Gaston Sardou, ancien interne des hôpitaux de Paris, auteur de nombreuses plaquettes, dont *L'olivier, Le chêne et l'étoile*, éd. A.-L. Legrand, Sotteville-lez-Rouen, 1920 ; *Les taches solaires et la pathologie humaine*, éd. Masson, Paris, 1927.

De jour en jour le mal faisait son œuvre et le vendredi suivant, il était visible que le malade s'affaiblissait ; le cœur commençait à donner de sérieuses inquiétudes à la Faculté. Au début, alors que, sans en connaître la cause, on combattait la fièvre, l'aspect de Sédir était saisissant de désordre et d'agitation.

Les yeux particulièrement impressionnaient, car si, en temps ordinaire, sa myopie les tenait presque mi-clos, alors, dans le délire, sans voir et largement ouverts à des images hallucinantes, ses énormes et sombres prunelles roulaient sans cesse dans des orbites creuses et bistrées ; la barbe avait poussé, les lèvres sèches et entrouvertes sur un teint plus mat encore donnaient à cette face un air de supplicé.

Succédant à cette fièvre, l'agitation était extrême ; puis venait une période de prostration avec le retour d'une lucidité qu'il fallait ménager. Le dimanche, les bains, les antithermiques n'ayant pu réduire la marche de la température, le cœur lâchant devait être soutenu... Le lundi et le mardi passèrent, mais les poumons se prenaient aussi, l'oppression allait grandissant ; le mercredi, la force de résistance était épuisée, l'heure allait sonner ! Le matin avait donné quelques inquiétudes et le téléphone marchait sans cesse ; les hôtes et deux amis épilguaient dans le salon, quand, vers 4 heures de l'après-midi, l'infirmière nous engagea à monter ; la fin approchait.

La chambre, au second étage, était plus silencieuse que jamais ; il planait là une impression de présence, celle de la grande Messagère venant accomplir sa tâche. À moitié tirés, les rideaux laissaient passer un jour gris ; le malade, couché au milieu de la chambre, surélevé par

des oreillers, dominait encore la situation. Nos quatre ombres craintives d'émotion s'étaient glissées dans la pièce ; Sédir, nous devinant plus qu'il ne nous voyait, eut un geste du bras gauche, côté de la fenêtre, comme pour nous attirer à lui.

L'amie qui le recevait vint en larmes s'écrouler au pied du lit, alors que la longue main diaphane s'était mise à lui caresser affectueusement la tête ; puis, l'attirant doucement, il l'embrassa sur le front et son mari, qui la soutenait, tendit également le sien. Pas un mot ne fut prononcé, l'agonisant ne le pouvant, non plus que la gorge serrée des assistants. Seule la grande main parlait dans le silence. En un nouveau geste, elle invita les deux autres amis à venir eux aussi recevoir le baiser de paix... le dernier. L'image du Christ, qui était accrochée dans l'alcôve vide, lui fut présentée et, dans un long regard adorant, celui de toute sa vie, s'arrêta l'ultime effort... La tête, qui s'était soulevée, retomba, le souffle se ralentissant dura encore pour s'arrêter définitivement ici-bas à 18 h 45.

Ce soir-là, trois amis veillèrent celui dont ils avaient reçu tant de joies profondes. Le lit avait été remis dans l'alcôve. Rasé, la toilette faite, Sédir avait presque repris son aspect normal. Cependant la mort avait comme buriné ses traits ; à la ligne très pure du front suivait celle d'un nez plus busqué qu'il n'était de son vivant. La bouche neutralisait un masque inattendu et fort, celui du corsaire dont une origine lointaine peut-être lui avait laissé quelques traces, reflet probable d'un des aspects

du caractère rude et fier avec lequel il avait dû batailler toute son existence⁵⁷... »

Sa mort subite, le 3 février 1926, jeta la consternation chez ses amis. Prévisible pourtant quand on connaît l'homme : à la fin du mois d'octobre 1925, il confiait à certains amis : « *J'ai tout dit, tout écrit, je n'ai plus rien à dire*⁵⁸. »

Il y avait aussi la curieuse réponse de Monsieur Chapas qui savait cette fin proche, lors de la visite à l'Arbresle⁵⁹...

Le samedi 6 février, après un service religieux célébré à midi en l'église Notre-Dame de la Miséricorde, il fut conduit, depuis le fond d'Auteuil, jusqu'au petit cimetière situé derrière le Sacré Cœur à quelques pas de la rue Girardon, adresse de ses débuts.

Le convoi, d'une classe exceptionnelle où Borniol avait déployé toutes ses pompes, précédait le long cortège, fait de taxis, de calèches et d'une foule immense d'amis, de sympathisants et d'inconnus. Au pas lent de quatre chevaux caparaçonnés, le corbillard argenté et emplumé gagna le petit cimetière Saint-Vincent. Pendant quelques heures, il barra même la place de l'Étoile, comme les

57 L'intégralité de cette touchante description de l'événement par Max Camis est donnée dans : *Sédir, mystique*, éd. Amitiés Spirituelles, Paris, 1981, p. 97-102 ; voir aussi « La mort de Sédir » par Max Camis, *L'Initiation*, n° 1, janvier 1963 (reprise du *Bulletin des Amitiés Spirituelles*, n° 17, janvier 1954).

58 « Extrait des mémoires d'Odette Sardou », hors commerce, 1966.

59 « Notes sur les derniers jours de Sédir. »

journaux le racontèrent. Au cimetière, la bière de bois précieux fut déposée à terre, le couvercle en fut dévissé ; les croque-morts en tirèrent un cercueil de volige, celui des misérables, qui fut descendu dans la fosse⁶⁰.

60 Louis Pauwels, « Sédir » in *Les Maîtres d'Occident*, p. 55-58.

La société des « Amitiés Spirituelles »

« Nous voulons être amis de tout le monde ; nous voulons offrir à tout le monde ce que nous possédons de plus précieux : un compagnonnage fraternel et une Lumière surnaturelle⁶¹... »

Ses amis le pressaient de prendre la tête d'un mouvement spiritualiste. Mais Sédir n'était pas un constructeur. De même qu'on chercherait en vain dans son œuvre une doctrine, un enseignement systématique, de même il n'a jamais entendu organiser sa vie, son activité ; il n'a voulu qu'obéir aux circonstances, instruments de la volonté de Dieu. On lui a demandé de faire des conférences ; il en a fait. On lui a demandé d'éditer ses conférences ; il les a éditées. Puis on lui a demandé de grouper les bonnes volontés qui s'étaient réunies autour de lui ; il les a rassemblées dans l'association des Amitiés Spirituelles⁶².

61 *Les Amitiés Spirituelles*, 1919, Bibliothèque des Amitiés Spirituelles, n° 1.

62 Par la suite, il loua, proche d'une chambre qu'il habita rue de Beaune, puis rue Cardinet, un petit atelier de sculpteur, au 32 de cette seconde rue, qui devint la première demeure des « Amitiés Spirituelles ».

Il faut tout de suite dire que la création de la Société des « Amitiés Spirituelles » en 1920 n'était que l'officialisation de l'existence d'une société qui fonctionnait déjà depuis plus de 12 ans. Sédir, l'homme, n'a rien fondé du tout ; ce sont ses amis qui se sont réunis autour de lui. Volontairement. Ce mouvement prit naissance dans l'ancienne rue des Brouillards, qui porte aujourd'hui le nom de rue Girardon, où certains vieux Amis de la première heure vinrent écouter l'étrange et généreux garçon, très humble, quoique déjà plein de connaissances, qui les entretenait d'idées christiques.

Ce grand solitaire, ce timide, devait, par obéissance, entrer de plus en plus dans ce rôle que le Ciel lui réservait et devenir le chef du groupe, le conférencier, l'écrivain inspiré, le Sédir enfin que nous connaissons⁶³.

*

C'est en 1919, et non en 1920, qu'a lieu la 1^{re} assemblée générale des « Amis » qui se sont réunis autour de Sédir. Il y fait une déclaration, introuvable aujourd'hui⁶⁴, et dans laquelle on ressent bien les

63 Max Camis, « Montmartre » in *Bulletin des Amitiés Spirituelles*, n° 20, juillet 1933.

64 Nous avons tenu à donner *in extenso* quelques-unes des déclarations de Sédir. Car rien ne donnera au lecteur une impression plus forte de la détermination volontaire de son animateur.

prémices du mouvement de 1920. Sédir est plus clair que jamais et dispense les objectifs de cet appel⁶⁵ :

« Tout d'abord, on voudra bien nous permettre de dire ce que nous sommes.

Nous avons acquis la certitude que la pureté originelle et la vertu intégrale de l'enseignement du Christ se sont transmises à travers les siècles, les bouleversements sociaux, les complications philosophiques et les développements théologiques, par le moyen d'une chaîne ininterrompue de disciples ignorés...

Nous sommes indépendants de tout parti politique, de toute association religieuse ; personne dans la coulisse ne nous fait manœuvrer...

Nous savons qu'il y a Dieu, et qu'il y a ses ministres. C'est pourquoi, lorsque nous parlons de la morale éternelle et de son maître notre Christ, les rationalistes ne doivent pas voir en nous des cléricaux ; et lorsque nous parlons des rapports directs qu'il est possible d'établir entre l'homme et Dieu, les personnes pieuses ne doivent pas nous croire hérétiques.

Notre indépendance nous donne la hardiesse de parler de l'Évangile pour proposer toutes les solutions, et d'appeler le Christ pour offrir tous les réconforts...

Pendant bien des années, selon la petite mesure de nos moyens individuels, mais avec une passion sincère, nous avons cherché le Vrai, le Bien, le Beau...

65 « Les Amitiés Spirituelles », 1919, Bibliothèque des Amitiés Spirituelles, n° 1.

Nous croyons avoir trouvé une solution à tous les problèmes, une porte à toutes les prisons, un remède à tous les maux. Nous offrons notre découverte à qui veut en faire l'essai loyal, en respectant les conditions de l'expérience. Elle est vieille d'ailleurs, la trouvaille, mais, des remèdes oubliés ne guérissent-ils pas mieux, souvent, que les recettes les plus récentes ?

Il s'agit de la doctrine du Christ contenue dans l'Évangile. La panacée universelle est, non pas dans la seule lecture de l'Évangile, mais dans sa pratique ; non pas dans les seules formes cultuelles du Christianisme, mais dans cette religion vivante de l'Acte qui exige, il est vrai, l'énergie la plus intense, mais qui procure en retour, les seules joies inattaquables que nous connaissions...

Il nous semble donc, et dans notre petite sphère d'influence nous avons vérifié l'hypothèse, il nous semble que le progrès collectif dépend du progrès individuel...

Pour que la criminalité, la tuberculose, le malthusianisme diminuent, il faudrait, non pas des sermons, des impôts ou des primes, mais que chaque homme et que chaque femme prenne conscience de sa dignité pour s'ennoblir vis-à-vis de soi-même.

Si le perfectionnement individuel est la clef de tous les autres, nous en voyons la méthode complète exposée dans l'Évangile. Au contraire de ce qu'en disent les rationalistes, cette doctrine donne le goût de la vie, le goût de l'action, le goût des joies saines...

Dieu ne ressemble pas à l'Être que décrivent les apologistes ou les brochures de propagande. Il est vraiment notre Père. Il est tout près de nous. À ses yeux, l'âme du plus modeste ouvrier vaut celle du prince ; ce n'est pas la place sociale qui fait la valeur des hommes,

mais la façon dont ils tiennent cette place. Ce n'est pas Dieu non plus qui fait la souffrance ; c'est nous, en nous débattant contre les lois naturelles ; nous ressemblons à des écoliers qui, au lieu d'apprendre leurs leçons, se jetteraient contre les murs pour sortir de leur classe : ils se meurtriraient, mais ce seraient leur faute ; ce serait la faute ni du maître, ni des parents...

Nous déclarons avoir vérifié, chacun de nous dans sa propre existence, les promesses du Christ. Voilà tout notre secret ; et nous ne demandons qu'une chose, c'est que le plus grand nombre en bénéficie avec nous. Éprouvez-le. Essayez-le avec les soins patients que demande une expérience aussi grave : l'intelligence n'est qu'une partie de nous-mêmes et moins importante, moins profonde que le sentiment...

Nous tous, qui avons constitué ces modestes Amitiés Spirituelles, cette marche a été la nôtre...

Nous ne prétendons pas mettre Dieu en monopole ; nous sommes certains, au contraire, que, çà et là vivent en silence des serviteurs du Christ, qui sont avec nous en plein accord spirituel. Nous leur disons seulement que nous sommes là ; qu'ils viennent s'ils le jugent bon. Et aux autres chercheurs qui n'ont pas encore trouvé, nous disons aussi seulement que nous sommes là, à leur service...

Nous voulons être amis de tout le monde ; nous voulons offrir à tout le monde ce que nous possédons de plus précieux : un compagnonnage fraternel et une Lumière surnaturelle...

Si nos idées éveillent tant soit peu votre intérêt, nous sommes vôtres pour éclaircir vos premières obscurités et soutenir vos premiers pas... C'est de cet Homme-là que

nous nous réclamons, de Lui seul, de Lui directement, parce que, seul dans toute l'histoire du Monde, il a donné l'exemple d'un précepte que, seul, il s'était acquis le droit de promulguer : "Comme je vous ai aimés, vous aussi aimez-vous les uns les autres." Nous cherchons des cœurs, qui répondent à cet appel. »

La Société des « Amitiés Spirituelles », animée par Sédir, a été déclarée au « Journal officiel » du 16 juillet 1920, n° 159-364, et a pour objet : Association chrétienne libre et charitable. Émile Besson, qui connaît Sédir depuis 1906, déclare :

« Il devient nécessaire de faire appel à la collaboration de tous ceux qui vivent de notre idéal, mais qui peut-être ignorent qu'il est en leur pouvoir – et pourrai-je ajouter : de leur devoir – de travailler à la diffusion de cette lumière dont notre humanité ne peut être privée sans voir se tarir une des sources de sa vie spirituelle. Le champ est vaste et nous avons besoin de beaucoup d'ouvriers...

Notre groupement sera ce que seront ceux qui le composent : chacun est appelé à travailler dans le milieu où il a été placé, chacun doit faire briller la Lumière qu'il a reçue. Notre ferveur, notre activité, notre conviction seront la mesure de notre rayonnement et les moyens de notre succès⁶⁶. »

66 *Allocution* de la 1^{re} Assemblée Générale le 19 septembre 1920.

Sur les brochures de propagande, ancienne et encore de nos jours (le manifeste reste inchangé), on découvre que :

« Les “Amitiés Spirituelles” sont un groupement de personnes de bonne volonté qui reconnaissent le Christ comme seul Maître de la vie intérieure et l’Évangile comme la vraie loi des consciences et des peuples.

Il ne s’agit ni de fonder une religion nouvelle, ni de créer une secte de plus. Les membres de ce groupe respectent toutes les formes sociales ou religieuses ; ils estiment que rien n’existe qui n’ait sa raison et son utilité ; ils ne critiquent aucune opinion ; mais ils veulent ne dépendre que du seul Christ. Ils sont persuadés qu’une évolution collective réelle ne peut s’obtenir que par la réforme individuelle, et que toutes les difficultés terribles qui, aujourd’hui menacent le monde occidental, seraient vaincues si la majorité des individus, à tous les degrés de l’échelle sociale, accomplissaient tous leurs devoirs.

En conséquence, les membres des “Amitiés Spirituelles” s’attachent à faire passer dans leurs actes les maximes de l’Évangile ; ouvriers, employés, patrons, époux, pères, citoyens, ils essaient d’accomplir ces diverses tâches avec une conscience intègre, et ils s’efforcent, chacun dans son cercle d’action, de soulager les souffrances environnantes.

Leur objectif, c’est le relèvement spirituel et moral des individus, en leur facilitant, par l’exposé des doctrines de l’Évangile, une reprise de contact avec la pensée chrétienne, les traditions françaises et les sentiments de fraternité réelle qui doivent harmoniser réciproquement ces trois grands souffles de la civilisation occidentale.

Profondément convaincus que rien n'arrive sans la permission de Dieu, ils ne font pas figure de réformateurs austères ; l'expérience leur a montré qu'un bon et fraternel coup d'épaule au malheureux embourbé l'aide et le reconforte mieux que des discours. Les rapports que l'homme peut établir avec Dieu sont, à leur avis, chose trop grave pour qu'ils s'immiscent jamais dans les consciences.

Les Amitiés Spirituelles demandent à tous de tenter pour leur compte le même essai qu'ils ont tenté pour le leur. »

Et Sédir continue le même jour : « Aujourd'hui la mode est à l'union. On la prêche entre les partis, les églises, les sectes et les écoles ; mais on ne la réalise pas, parce qu'on la veut fonder sur des éléments qui appartiennent au principe de la multiplicité, sur des éléments de désunion : sur le nombre d'adhérents, sur l'argent, sur la conformité des opinions mentales. On oublie que l'unité, dans l'homme et dans la nature, ne peut être qu'intérieure ; les plantes ne sont unes que par une certaine flamme vitale commune à tous les organismes végétaux ; les hommes ne sont uns que par leur principe central, par leur conscience, de qui les mobiles impriment aux actes la qualité spirituelle correspondante. Toutes les formes de la vie ont droit à la vie ; nul mouvement social, nul système philosophique, nul élan religieux ne devrait être jugulé par la violence. Qu'on empêche un mal évident de nuire, c'est nécessaire ; mais qu'on tyrannise les consciences, personne n'en a le droit. Dieu même nous laisse libre, après nous avoir avertis.

L'idéal pour lequel on vit communique aux œuvres sa lumière et sa vie propres. Si les intentions diffèrent, les

actes diffèrent. Voici trois dames dans la rue qui, chacune, donnent une pièce de monnaie à un pauvre. Les trois gestes sont identiques. Mais la première donne parce qu'on la regarde ; la seconde donne par devoir ; la troisième donne parce que derrière cet infirme elle aperçoit Jésus.

L'effluve du premier geste ira dans le royaume de l'amour-propre ; celui du second ira dans le royaume de la philanthropie ; celui du troisième ira seul au royaume éternel de l'Amour où habite Celui en l'honneur de qui il a été fait.

Voilà notre but. Nous admirons les savants, les philosophes, les artistes, les chercheurs de mystères, les hommes d'action ; nous les respectons, nous nous instruisons de leurs recherches et de leurs exemples ; mais ce n'est pas la science, ce n'est pas la pensée, ce n'est pas l'esthétique ni la volonté ni les choses secrètes ni les rites qui rendent l'homme capable de rentrer dans l'éternel ; toutes ces choses sont relatives, elles ne peuvent pas ouvrir l'Absolu ; ce sont des chemins qui mènent à la Voie étroite, la seule où se tient le Christ en personne. Partout ailleurs il n'y a que des images de Lui ou de Ses envoyés.

Les chemins latéraux sont utiles ; le chemin étroit seul est nécessaire. Tout être, quelle que soit son intelligence, sa culture ou sa puissance, a besoin de mourir à la volonté propre pour renaître au Christ ; ou, en termes plus simples, le plus grand savant, le plus génial artiste, le meneur le plus fort doit, pour se sauver, aimer les autres comme lui-même et implorer le secours du Père. Et le plus fruste des hommes peut entrer au Ciel s'il aide ses

compagnons de misère et s'il élève vers Dieu son pauvre cœur.

Telle est notre foi. Nous sommes certains que le Christ seul peut faire passer les êtres du relatif dans l'Absolu. Qu'on veuille bien nous permettre de ne pas contracter alliance avec ceux qui ne croient pas comme nous. Nous ne pouvons pas nous dire d'accord avec ceux qui ne voient en Jésus qu'un symbole, un mythe ou un homme semblable à nous. Leurs efforts et nos efforts ne vont pas dans le même soleil. Séparés dans l'Invisible, pourquoi se réunir dans le Visible ? Et se sentir puissants parce qu'on est nombreux, ce ne serait pas du spiritualisme, ce serait du matérialisme.

S'unir, n'est pas se décerner mutuellement des éloges ; c'est d'abord ne pas se croire plus intelligent que le voisin. S'unir, ce n'est pas s'entendre sur des terminologies, c'est reconnaître qu'on ne peut rien savoir que des apparences et des approximations. S'unir, n'est pas mettre des budgets en commun, c'est donner sans cesse, à mesure que l'argent rentre. S'unir, ce n'est pas suivre des rites à heures fixes, c'est vivre toutes les minutes pour le même idéal. S'unir, ce n'est pas soulager tel malheureux parce qu'il pense comme nous, c'est aider tous les malheureux parce que chacun représente l'une des innombrables douleurs de Jésus.

Ainsi l'union vraie ne tend que vers Dieu manifesté en Jésus, Son Fils unique. Et, pour nous, le travail manuel, l'étude, la conduite des affaires, tout ne sera que par le Christ et pour le Christ.

Les veilles du savant, les angoisses de l'artiste, les désespoirs du cœur trahi, les inquiétudes de tout le monde ne sont rien d'autre que les meurtrissures

fatidiques des chaînes dont chacun se forge à chaque faute nouvelle et rive à ses chevilles un maillon nouveau. Le Christ en est l'unique briseur, parce que Lui seul possède le pouvoir d'illuminer notre conscience sans toucher à notre libre arbitre.

Ce Dieu unique est notre seul Maître ; Lui seul nous apprend nos devoirs et nous confère nos privilèges ; Lui seul nous indique la méthode pour la conquête de nous-mêmes et nous apprend ce qu'il faut dire aux affligés, ce qu'il faut faire aux malheureux.

Ces préliminaires acceptés, je pense que vous accepterez aussi les buts de notre groupement.

D'abord reconnaître et faire connaître le Christ Jésus, Fils unique de Dieu, Verbe éternel incarné, puis ressuscité, seul Maître et seul sauveur : ceci afin que les fruits de nos œuvres, transportés par les Anges jusque devant la face du Père, retombent ensuite sur ce monde comme les semences de Vie éternelle.

Secondement, réveiller cette lumière dans les cœurs où la recouvrent les cendres des idolâtries, surtout en priant pour eux.

Enfin montrer le Christ à tous : où Il se trouve dans les phénomènes ; où, dans la Beauté ; où, dans la Pensée ; où, parmi les peuples et les religions ; où, parmi les morales et parmi les œuvres.

Et, pour tout dire en un mot, nous nous proposons de donner aux autres tout ce que nous avons reçu : nos forces physiques et morales, notre intelligence, notre pouvoir d'aimer, notre temps, notre argent et jusqu'à notre bonheur. Car nous savons que rien de ce qui paraît être à nous ne nous appartient ; nous avons reçu tout.

Le serviteur du Christ, auquel nous essayons de ressembler, se charge de tous les devoirs et ne se reconnaît aucun droit : à la cité, il donne ses talents ; à sa famille, sa tendresse fidèle ; aux autres hommes, sa charité ; à Dieu, sa prière.

À nos yeux, tout comporte du bien, tout est utile ; nous n'attaquerons donc ni les nouveautés, ni les audaces, ni les conservatismes, ni les timidités ; notre vœu ne va ni vers l'avenir ni vers le passé, mais se concentre sur la minute présente où brille, selon la parole du Christ, le feu éblouissant de l'Éternité.

À une époque où les plus merveilleux triomphes sur la matière portent l'homme à s'asseoir parmi les dieux, il faut que quelques-uns proclament la souveraineté de l'Esprit. Notre maître nous a promis tout ce que nous Lui demanderions ; si nous sommes de vrais, de parfaits disciples, nous voilà tout-puissants. La méthode la plus sûre pour atteindre cet état, c'est de se sacrifier à autrui sans espoir de récompense. Tel est notre travail, tour à tour intérieur puis extérieur, tour à tour violent et doux, mais toujours le plus noble, le plus beau, le plus nécessaire.

Voilà notre tâche. Elle est immense, elle est humainement impossible ; nous l'entreprendrons cependant, car notre Maître Se charge de l'impossible pourvu que, nous, nous fassions notre possible. »

Et en dehors de tous ces discours, Sédir rappelle aussi sans cesse dans des circulaires inédites, qu'il est « heureux de pouvoir adresser à nos fidèles lecteurs, à nos abonnés dévoués, nos souhaits les plus cordiaux. Nous avons fait tout le possible pour vaincre les difficultés

inhérentes à tout début ; nous avons été aidés par le zèle de tous : Nous remercions nos collaborateurs de tout ordre. Mais nous sommes importuns. Nous demandons à tous, lecteurs et abonnés, un nouvel et plus sérieux effort pour le mois qui vient. Pour pouvoir tenir et durer, il nous faut, non seulement que les 800 abonnés actuels demeurent, mais encore qu'ils nous en récoltent 500 nouveaux. Ce résultat acquis nous permettrait de nous offrir une revue plus importante et plus complète : c'est donc pour vous-mêmes, en somme, que vous travaillerez. Pardonnez-nous notre insistance ; regardez autour de vous comme chacun s'active pour son parti ; ne faisons pas moins pour notre Idéal que ne font tant d'autres pour satisfaire de petites ambitions ou se procurer des joies bien vides. Notre ambition n'est-elle pas la plus haute ? Et les joies que nous espérons ne sont-elles pas les plus riches ? »

Les « Amitiés Spirituelles » ainsi constituées, il devient nécessaire d'y donner un corps : ce sera les « Adhérents », un lien entre eux : ce sera un bulletin « *Les Amitiés Spirituelles, Organe Mensuel des Conférences de Sédir.* » Mais Sédir est prudent et, par expérience, il sait que son ambition (*le Christ*) ne peut être réalisée qu'en comité restreint.

*

Au décès de Sédir, Max Camis s'étonne dans la biographie qu'il a rédigée « *de ne rien trouver dans ses papiers, aucune trace d'ordre ou de directives spéciales,*

aucun choix d'une tête de file pour le remplacer – qui aurait pu le remplacer du reste ? – aucune lettre aux directeurs qu'il avait choisi... »

Le 18 février 1926, Oscar Leluin ouvre le débat : Doit-on ou non continuer la revue, le bulletin ?

Les avis sont très partagés : Max Camis, comme Albert Legrand, Fernand Avenel, Henri Derrey, Louis Stanislas Bercher, Robert de Graffenried, pensent que « *la revue est un essai qui pourrait être cessé* », « *qu'il faudrait supprimer la revue, le bulletin, les M & M* », mais qu'il serait peut-être bon « *d'avoir un bulletin photocopié régional qui serait communiqué à tous et d'avoir un fondé de pouvoirs qui continuerait le travail* ».

Pour Louis Georges, la revue est « *un lien entre nous tous mais elle vivait par Sédir. Vouloir la faire subsister serait maintenant artificiel* ». « *Pour la revue, les lecteurs attendent du Sédir ; nous ne pouvons pas leur donner du Sédir. C'est l'Évangile présenté sous un grand nombre d'aspects ; parmi nous Sédir seul pouvait le faire.* »

Pour Émile Besson « *la revue ne peut continuer. Sédir en était l'âme, son article en était la pierre angulaire ; le reste était de la copie pour faire 32 pages. Personne ne peut écrire l'article de Sédir et on ne peut offrir à nos lecteurs uniquement le reste. Quant au Bulletin, personne ne voudrait en écrire après Sédir* ».

La deuxième question touchait le groupe des « *Amitiés Spirituelles* » lui-même. Unanimes cette fois, les responsables régionaux proposent que « *le groupe des "Amitiés Spirituelles" devrait continuer sous la direction de certains amis* ». « *En tout cas il faut tenir les amis en mains.* » Tous approuvent le fait qu'il faut désigner « *un chef* », « *une tête* », « *un responsable* » pour maintenir la

cohésion, qu'il faut quelqu'un pour leurs rapports avec le dehors. Et c'est tout naturellement que les regards se tournent vers Émile Besson : « *Émile pourrait prendre la tête du groupement* », « *Émile a été placé près de Sédir : c'est une indication.* » Mais tous ne sont pas de cet avis.

Pour Louis, « *il n'y a eu qu'un Directeur, il ne peut y en avoir un second. Émile restera le secrétaire général du groupe* ». Robert pense « *qu'il faut continuer comme si Sédir était en voyage. Sédir ne se remplace pas. Sédir a tout dit. Chaque ami doit continuer son travail. Sédir seul pouvait porter les gens qui venaient à lui : il avait des ordres directs ; il a préparé ce groupe pour Quelqu'un. Il serait artificiel de vouloir copier* ».

De même l'intéressé, Émile Besson, pense que « *personne ne peut remplacer Sédir. Sédir a reçu du Ciel de bouche à oreille une mission et tout le nécessaire pour l'accomplir. Il a nommé un certain nombre d'amis pour s'occuper du groupe ; ceux-ci continueront leur office et se communiqueront leurs impressions, leurs desiderata et leurs projets* ». Il se propose de faire des tournées pour « *ranimer la flamme* ». « *Le travail présent est d'éditer ce que Sédir a laissé et, pour nous personnellement, de nous nourrir de ses écrits, de nous inspirer de son exemple et de serrer les rangs.* »

En vertu du fait « *qu'il ne faudrait pas entre eux de divergences* », comme le rappelle sans cesse Max Camis, Émile Besson restera donc le Secrétaire général de l'Association.

Les délibérations suspendues – suspendues car ils ont un devoir vis-à-vis des 1200 lecteurs de la revue qui attendent –, le Comité Directeur, dans sa Lettre « *Aux Membres de la Société des Amitiés Spirituelles* » parue en

brochure séparée et datée de 1926, annonce aux lecteurs :

« Notre revue vous a appris le départ soudain de notre cher Sédir... Il vous appartient donc de maintenir et de développer ce que Sédir a commencé. Jusqu'à présent, nous avions avec notre Ami un lien visible : notre revue... Ce lien visible n'existe plus. La revue ne vivait que par Sédir ; son article en était l'âme ; c'est dans un sentiment de respect qu'après avoir consacré à notre grand Ami le dernier numéro, nous avons posé la plume »

Le lien disparaît mais l'adhésion reste, attendant en réalité le plein accord et l'union spirituelle de l'ensemble des membres constituant le Comité Directeur, car les avis sont partagés et quelques-uns attendent un signe du Ciel pour continuer l'œuvre, sans Sédir. Donc, jusqu'à l'unification complète des Amis, Émile Besson donne le ton et rappelle que *« Sédir a désigné sept Amis et a réparti entre eux la tâche à accomplir »* : Émile Besson (1885-1975), Oscar Leluin (1876-1955), Albert Legrand (1887-1950) de Bihorel, Louis Marchand (1881-1965), Jean-Georges Orth (1886-1966), Max Camis (1895-1985) et Gabriel Guillabert (1868-1928).

« Ces Amis seront heureux de répondre à vos préoccupations, de partager vos soucis, d'unir leurs prières aux vôtres. Nous vous supplions de maintenir le lien que Sédir a formé entre nous tous en restant en contact le plus étroit qu'il se peut avec ces Amis et avec nos correspondants régionaux dont les noms vous seront donnés si vous le désirez.

De la sorte, lorsque tel de ces amis pourra organiser une causerie, il lui sera possible d'inviter ceux d'entre vous qui habitent la région où il ira.

Vous et nous avons ainsi la responsabilité d'entretenir la flamme que Sédir a allumée en nos cœurs. Il nous a laissé un tel exemple que nous avons le devoir – et la possibilité – de continuer l'œuvre qu'il a commencée par et pour le Christ, certains qu'il demeure au milieu de nous⁶⁷. »

Ainsi le Comité Directeur a pris, *seul*, la décision de poursuivre son mouvement, avec la collaboration de ces sept « Amis ».

En 1933, le Comité Directeur unifié cette fois – les membres non acquis à la poursuite du mouvement sans Sédir ont démissionné entre 1928 et 1932 – réaffirme sa décision :

« À la reprise de nos réunions d'octobre, nous tenons à vous redire notre humble et sincère attachement à la Cause au nom de laquelle nous avons été réunis.

Notre ambition suprême est d'affermir dans les cœurs la foi au Christ, la bonne volonté de Le servir, Lui, le Maître unique des individus et des collectivités. Nos publications, nos permanences, nos réunions n'ont pas d'autre objet. Aussi sommes-nous, comme par le passé, à votre disposition, heureux s'il nous est donné de répondre à vos préoccupations spirituelles.

67 Les Amitiés Spirituelles, 1926.

De notre côté, nous comptons sur la sympathie que vous avez jusqu'à présent témoignée à nos efforts. Il nous en coûte beaucoup d'avoir à mentionner ici la question financière ; mais nous avons besoin de vos cotisations pour faire face à la partie matérielle de notre tâche. Toutefois, soyez persuadés que la vie de notre Association dépend surtout de vos prières et du rayonnement invisible mais vivant de vos actes de charité accomplis sous le seul regard de Dieu.

Notre vœu le plus cher est que soit réalisée entre nous tous, l'unité mystique au travers des divergences de mentalité et de condition sociale et que l'amitié spirituelle qui nous lie soit pour Dieu, puisque c'est Lui qui nous l'a donnée.

D'autre part, un grand nombre de membres de notre Société des « Amitiés Spirituelles » nous ont demandé, pour resserrer le lien qui nous unit, de leur faire un bulletin, une feuille périodique renfermant quelques pensées qui les reporteraient à nos origines spirituelles et leur donneraient un stimulant pour accomplir la tâche quotidienne dans l'esprit de l'Évangile.

Parmi les lecteurs de notre modeste « Bulletin » nous adressons un appel à ceux qui aiment notre Œuvre. Vous connaissez nos principes et notre but : ils vous ont été souvent exposés ; vous les trouverez à nouveau résumés dans le Bulletin. Si notre travail mystique vous intéresse, nous vous demandons de vous joindre à nous. L'union fait la force ; et, même si nous ne nous connaissons pas tous de vue, nous pouvons être réellement unis, si nous nous vouons d'un même cœur à la même Cause. Nous faisons appel à votre collaboration et nous demandons au Ciel qu'il nous soit permis d'œuvrer en communion

spirituelle les uns avec les autres, chacun dans le milieu où il a été placé, pour le Christ, avec les forces que le Christ accorde à toute créature “de bonne volonté”.

Nous avons à méditer l’œuvre écrite de notre guide, où il a mis sa pensée, la lumière de son esprit et de son cœur. Nous avons à faire un effort nouveau et persévérant pour vivre, chacun, l’enseignement que nous avons reçu. La vie spirituelle de notre Association dépend de la vie spirituelle de chacun de ses membres⁶⁸. »

Cette fois, ce sont les membres du Comité Directeur qui se sont partagés eux-mêmes la tâche à accomplir. Restent Émile Besson, qui s’occupe également de l’administration générale de la Société, Max Camis et Albert Legrand.

*

Quatre-vingts ans après sa création, après avoir traversé les tempêtes de la guerre 1939-45, résisté à l’Occupation, aux tyrannies de l’Envahisseur et aux déménagements successifs, le mouvement vit toujours⁶⁹.

68 « La vie de nos Amitiés Spirituelles », le Comité directeur, *Bulletin des Amitiés Spirituelles*, n° 21, octobre 1933.

69 Les « Amitiés Spirituelles » ont eu trois périodes très liées à la parution du *Bulletin*. La 1^{re} période du 25 février 1919 au 25 mars 1926 ; la 2^e période du 25 février 1928 à septembre 1939 et la 3^e période, de janvier 1950 à aujourd’hui !

Mais revenons un instant en arrière et essayons de bien comprendre *qui* constituait cette Société des « Amitiés Spirituelles ».

Le Mouvement est hiérarchisé de naissance, bien au-delà de sa conception même, car il réunit :

Le cercle le plus intime des collaborateurs de Sédir, que *nous ne devons pas nommer* (son leitmotiv étant « *la discrétion la plus absolue* »), créé par la volonté de Monsieur Philippe en 1910.

Les « Amis de Sédir » autour de Sédir en 1913.

Les « Marthe et Marie » pour ce qui concernait la gente féminine, créé en 1920.

Les adhérents et les membres sympathisants.

Entre temps, beaucoup de doutes, d'interrogations et surtout beaucoup de démissions de membres éminents !

Le groupe que nous ne devons pas nommer

« Après avoir examiné pendant vingt ans, les besoins spirituels de notre époque ; après avoir constaté le succès des doctrines anti-christiques d'auto-déification, et le pullulement de fausses théories sur l'identité de Jésus notre Ami, je crois le moment venu de réunir Ses serviteurs véritables, ses disciples simples, ses humbles amis. Et comme, selon l'Évangile, le principe de tout corps collectif ne doit pas être terrestre, mais céleste, c'est à ceux-là qui sont déjà unis en Jésus par leurs désirs, leurs souffrances et leurs larmes, que j'offre de se grouper terrestrement. Ce groupe désigne les ouvriers du Ciel qui préparent le sol de l'esprit humain, individuel et collectif, qui le débarrassent des ronces et des pierrailles, le retournent, l'égalisent, le rendent capable en un mot, de recevoir la semence de la Vie éternelle. Ce groupe travaille non seulement notre esprit, mais les esprits de tous les hommes, de toute créature, de toute chose, de toutes les entités visibles et invisibles, intellectuelles, esthétiques et religieuses. Car tout est vivant. Ce travail prépare le

*grand œuvre, seul digne de l'excellence de l'être humain : la venue du Règne de Dieu sur la terre*⁷⁰. »

Ainsi débute les recommandations que Sédir donne au cercle le plus intime de ses collaborateurs. Il y explique encore qu'un guide spécial leur est attaché. Il est chargé de leur approvisionnement spirituel, et que, par conséquent, ils ont tout en main pour bien travailler, mais ce privilège entraîne une sanction, quand il y a de leur part un manquement. Sédir dit que, s'étant engagés librement, ils n'ont pas d'indulgence à espérer. Ce guide les conduit aussi individuellement, et à leur mort, les fait diriger de suite sans secousse et sans souffrance en la personne du Maître. Ce qui constitue, rappelons-le, la promesse de Monsieur Philippe.

En réalité, Sédir obéit à un ordre d'En-Haut. Pour s'en convaincre, il faut une fois de plus évoquer le souvenir de Phaneg, et montrer l'étonnant parallèle qui existe entre la mission des deux hommes. Comme nous l'avons écrit, Sédir débute son groupe vers 1910 ; Phaneg créait un groupe analogue en 1910 également. L'une des conditions nécessaires pour faire partie de l'un ou l'autre groupe, est « de n'appartenir à aucune autre société ». Puis Sédir s'entoure de ses plus intimes collaborateurs qu'il appelle ses « laboureurs » ; Phaneg les nomme ses « catalyseurs ». La mission des « laboureurs », survivant à son dirigeant prématurément disparu, s'arrête en 1933 après tumultes secrets⁷¹ [71](#),

70 Lettre du 5 septembre 1912, archives privées.

71 « Quand Sédir a fondé les L., il en avait prévenu M. Chapas et lui avait demandé sa prière. Après la mort de Sédir, Émile était allé voir M. Chapas et lui

« l'Entente » de Phaneg également⁷². Comme le hasard n'existe pas, c'est encore chez Sédir que nous trouvons la réponse : « *Notre groupe n'est adversaire d'aucune religion, parce qu'il n'est pas une religion ; il est un mouvement de reprise du Christianisme primitif parallèle au Christianisme actuel ; c'est pourquoi il faut qu'il reste ignoré sans quoi il courrait le risque de se voir détourné de sa ligne directe. Nous tentons non pas de remplacer les cloîtres ou plutôt les moines, mais de remplir leurs fonctions plus réellement par un contact perpétuel avec la vie pratique dont nous ne nous évadons pas ; au contraire, nous cherchons à y plonger davantage. Je préférerais que tous les membres du groupe s'en tiennent qu'au Culte en esprit ; mais l'essentiel étant qu'ils possèdent l'esprit de prière, de sacrifice, de conversation divine ; ceux du groupe qui croient aux rites peuvent suivre le culte de leur Église*⁷³. »

« *Notre mission, c'est d'aider à l'établissement du Culte en esprit et en vérité. Hors cela nous n'avons pas de motif d'être. Réfléchissez à cela*⁷⁴. »

avait rappelé sa promesse, vieille alors de près de 14 ans. Le Caporal l'avait renouvelée. Or sa mort nous prive du dernier Ami ayant vécu dans l'intimité du Maître et son autorité spirituelle était pour nous une aide précieuse entre toutes... C'est pourquoi les trois amis signataires de ces lignes, après avoir réfléchi et prié, proposent que le groupe des L. soit mis en sommeil dans le visible. » *Suivent les signatures d'Émile Besson, Max Camis et Albert Legrand. Lettre du 20 septembre 1933, archives privées.*

72 Voir « L'Entente amicale Évangélique de Phaneg », C. P., *L'Initiation*, n° 2, 2002 et « Phaneg ou la reprise du christianisme primitif », C. Vorstelman et Ph. Collin, *L'Initiation*, n° 3, 2001.

73 Lettre du 26 novembre 1913, archives privées.

74 Lettre du 28 décembre 1913, archives privées.

« Il existe au même niveau que nous d'autres groupes de travailleurs Christiques, mais leur œuvre est différente⁷⁵. »

L'œuvre est différente mais le but reste toujours le même : propager les enseignements du Christ par la parole et par la plume, guérir les malades.

C'est un « laboureur » qui dirige les réunions des « Amis ». Les réunions comportent une courte causerie, des réponses à des questions, qu'il faut éviter de laisser dégénérer en discussions oiseuses (*dixit* Sédir), et ensuite une séance collective de soins⁷⁶. Le terme « séance » et la manière dont cela se passait ne sont pas sans nous rappeler encore Monsieur Philippe...

75 Lettre du 18 décembre 1913, archives privées.

76 Sédir a laissé un écrit inédit à ce sujet qui s'intitule « Consécration d'une salle de séances » et qui commence ainsi : « Il ne s'agit pas d'opéra-tion magique, ni de staturdence. je cherche, sans critiquer pour cela le rituel du catholicisme, à donner une méthode pure et spirituelle, pour appeler sur un local, la force divine, directement et immédiatement. Cela ne comporte donc ni rappel de l'Ancien Testament, ni invocations d'anges, ni de saints, ni d'objets consacrés (signes, eau, etc.). On emploiera que des rappels de la Vie de Jésus-Christ, analogues aux demandes ; on ne s'adressera qu'au Ciel. »

Le groupe des « Amis de Sédir »

Ce que sont les « Amis de Sédir » ? Rappelons que les « Amis de Sédir » ne constituent qu'un sous-groupe des « Amitiés Spirituelles ». Il est la partie invisible de l'iceberg. Il a été créé par les amis de Sédir qui lui restèrent fidèles après 1911, année de la démission de Sédir des différentes écoles ésotérico-magico-bramahmique... Mais n'insistons pas trop. Ce qui est important de dire, car cela peut expliquer en partie les disputes entre Sédir et son ami Papus, c'est que le premier groupe qui se constitua autour de Sédir n'était pas autre chose à l'origine, que les membres actifs de l'École Hermétique de Bordeaux, fondée par Papus lui-même qui abandonnait ainsi le maître en occultisme.

La naissance *officielle* des « Amis de Sédir » est relatée dans une lettre de Sédir écrite de Cagnes le 5 avril 1913 où les « Amis du Vendredi⁷⁷ » deviennent les « Amis de Sédir », suite à la fondation du groupe de Bordeaux le 28 mars 1913. Ces membres sont Paul Chemineau (1880-

⁷⁷ Les « Amis du Vendredi » suivaient Sédir et son enseignement depuis 1905, et assistaient aux séances et aux causeries que Sédir dispensaient chez lui, les vendredis après-midi.

1929), Léo Gaubert⁷⁸, James Chauvet⁷⁹ (1880-1955), Charles Montaut, Georges Lajus (1873-1915), Eugène Laborde, Séma Brizard et Édouard Labadie.

Les consignes sont très strictes :

« Il faut amener parmi nous que des chercheurs déjà acquis à nos idées. Car c'est justement un de nos travaux que de convertir les égarés, par la parole, et surtout par l'exemple. Surtout ne pas devenir des prédicants. Le moyen d'action le plus fructueux et accessible à tous, c'est la prière pour les malades. Il faut d'abord entretenir l'existence de notre groupe dans l'invisible. Voici comment :

Vouer le fruit spirituel de nos travaux et de nos sacrifices à l'intention de nos réunions.

Cimenter notre union, par une sympathie mutuelle et une amitié vraie entre nous.

S'abstenir rigoureusement de toute médisance même anodine, des uns envers les autres.

Suivre les réunions scrupuleusement.

Ne manquer sous aucun prétexte à prier pour ceux qu'on nous recommandera, directement ou par intermédiaire. Les noms de baptême suffisent⁸⁰. »

⁷⁸ Léo Gaubert, auteur de *La Catalepsie chez les mystiques*, thèse de médecine, Paris, 1903.

⁷⁹ James Chauvet, auteur de *La Queste du Saint Graal* : essai de dialectique majeure, rééd. 1988.

⁸⁰ Bulletin des Amis de Sédir, 2 mars 1913, p. 2.

Et Sédir de souligner, en présidant la réunion, le caractère spontané et libre, qui est celui des groupes d'Amis :

« Ce n'est pas moi qui vous associe, c'est vous qui vous êtes réunis autour de moi ; je suis en somme votre invité, et votre obligé. » Derey exprime l'opinion générale en protestant que Sédir est notre guide, et que nous l'écoutons avec déférence. *« Bien, répond Sédir, je vous serai fidèle, et vous aurez toujours tous mes soins ; mais regardez la doctrine et non l'homme ; que ce soit l'idéal qui nous unisse et non moi ; nous serons d'autant plus solidement agrégés que nous le serons par les sommets de nos âmes⁸¹. »*

Être accepté comme « ami de Sédir » n'était pas chose aisée, le processus d'admission devant être réalisé pour tous les cas, conformément aux instructions de Sédir maintes fois répétées : *« Nous veillerons à ce que le candidat ne soit pas instruit de l'existence du groupe des « Amis » avant que son admission soit décidée. Il est rappelé que le groupe des « Amitiés Spirituelles » est un échelon très commode qui permet au directeur de région de faire travailler le candidat aussi longtemps qu'il le juge nécessaire, de le voir à l'œuvre et de se faire sur ses sentiments christiques une opinion en toute connaissance de cause. »*

81 *Bulletin des Amis de Sédir*, Lillebonne, 30 novembre 1913, p. 18.

Évidemment, après la disparition prématurée de Sédir et suite au maintien du groupe, Émile Besson propose aux directeurs régionaux – dans une lettre datée du 18 mars 1926 – de répondre à une nouvelle question : Envisageons-nous de recevoir de nouveaux amis ?

« Pour le choix de nouveaux « Amis », Sédir s'en remettaient aux chefs de groupe. De plus les amis n'ont pas une fonction spéciale. Ils sont un moyen pour rapprocher les hommes au Christ. Au reste Sédir dit formellement dans son dernier Bulletin, aux amis polonais, qu'il pourra y avoir de nouvelles admissions d'amis. Ne plus admettre de nouveaux amis serait condamner le groupe à la stagnation et à l'extinction, sans parler du danger de la petite chapelle. Un élément nouveau surtout dans les groupes d'amis, peut redonner la vie. D'ailleurs Sédir avait fait faire des collections du Bulletin en vue de nouveaux amis. Mais il faudra se souvenir que plus une association est nombreuse, plus il lui est difficile de conserver l'intégrité de son esprit. »

Le 15 avril 1926, l'unanimité est faite : *« Il pourra être admis de nouveaux amis, mais avec prudence conformément aux instructions de Sédir. Une défaillance chez les amis reçus par nous serait plus fâcheuse que si elle venait d'un ami plus ancien. Il est entendu que les candidatures seront examinées d'abord par le directeur de la région qui les présentera sous sa responsabilité. »*

Émile Besson rappellera aux directeurs de région : *« Il faut nous dire et nous redire que les "Amitiés Spirituelles" n'ont pas leur but en elles-mêmes. Sédir l'a dit et redit : il n'importe pas que nous grandissions ou que nous*

disparaissions ; ce qui importe, c'est que chacun de nous vive par et pour le Christ et que nous orientons vers le Christ ceux qui viennent à nous. »

Le groupe d'« amis » conservera un lien : le *Bulletin des Amis de Sédir*, qui était en totale harmonie avec les enseignements de Monsieur Philippe jusqu'en 1926. Ce groupe, comme on l'a compris, a survécu au décès de son Directeur et le *Bulletin* a été remplacé par une feuille tapée à la machine recto verso.

Le groupe des « Marthe et Marie »

Les femmes d'Amis, offusquées de ce que Sédir n'admettait pas les réunions mixtes, s'en ouvrirent au Directeur, qui accepta de créer le pendant aux « Amis de Sédir », et accepta surtout de les instruire.

« Plusieurs d'entre vous demandent des instructions plus précises et la désignation explicite des travaux de charité à entreprendre. Il m'est impossible de les satisfaire. Les "Marthe et Marie" ne sont pas un ordre religieux ; vous n'avez engagé votre obéissance qu'à Dieu seul et non à moi ; me l'offririez-vous, que je la refuserais.

Je vous ai réunies en esprit, et en esprit seulement ; en vous enrôlant, vous avez adhéré à l'Évangile ; or, l'Évangile est un code d'action énergétique et réaliste, d'une part ; une colonne indicatrice, d'autre part, qui laisse totalement libres toutes les initiatives. Si vous vous incliniez devant mes volontés à moi, fussent-elles admirables, vous sortiriez de la liberté de l'Esprit, pour entrer dans un esclavage, parce que vous obéiriez à un homme.

C'est vous-mêmes, et vous seules qui devez être vos propres autocrates. Vous seules devez vous imposer vos jeûnes spirituels, vos sacrifices, vos renoncements et vos activités de secours et de consolation. Tenez vos yeux

bien ouverts : à chaque minute, passe devant vous l'occasion d'un travail réel, d'un effort précis. Vous seules devez saisir ces innombrables occasions⁸². »

« Je vous exprime pour l'année 1921, mes vœux les plus sincères. Tout semble présager que le travail abondera : la nécessité s'impose donc de vous tenir étroitement attachées à la parole du Christ. Pour cela, affermissiez vos âmes, ne laissez pas le trouble, le doute ni le découragement entrer en vous. Soyez certaines que cette succession d'épreuves, qui paraît ne jamais devoir finir, finira cependant, et que chacun de ses épisodes, chacun de ses détails est voulu et contrôlé par Dieu. Que cette certitude vous donne de la sécurité ; que cette sécurité vous donne la paix ; que cette paix vous permette de ne laisser voir autour de vous que tendresse, sourire et grâce. Voilà mes souhaits⁸³. »

« À Caen, à Amiens, à Mulhouse, j'ai eu la joie de recevoir de nouvelles "Marthe et Marie" ; leur venue porte à quatre-vingt-cinq le nombre des adhérentes ; je les prie instamment de remercier le Ciel, et, s'attachant à cet anonymat qui fait leur force, de n'attendre la vie et l'union du groupe tout entier que de la seule ferveur de ses membres⁸⁴. »

« La réunion des "Amitiés Spirituelles" a été une fête pour nos cœurs ; "Marthe et Marie" se trouvaient à la Conférence du 19 Septembre 1920. Leur ferveur a été récompensée ; tous les auditeurs ont senti la présence

82 « Travaux pratiques », *Bulletin* n° 11 de mai 1921.

83 « Avis et Nouvelles », *Bulletin* n° 7 de janvier 1921.

84 « Avis et Nouvelles », *Bulletin* n° 5, novembre 1920.

spirituelle de Notre Maître et tous ont remporté de cette heure une lumière et une espérance. Remercions par un travail plus fidèle encore.

Les “Amitiés Spirituelles” se sont constituées en association régulièrement déclarée ouverte à toute personne de bonne volonté qui croit au Christ et veut travailler pour Lui. À l’intérieur de ce cercle, les “Marthe et Marie” forment un groupe plus intime ; elles sont la cellule centrale des “Amitiés Spirituelles”. Elles en font partie de droit comme membres titulaires sans autre versement que leur cotisation de “Marthe et Marie”. Il leur est toutefois loisible de devenir membres honoraires des “Amitiés Spirituelles” moyennant le versement de cent francs par an prévu aux statuts ou membres fondatrices moyennant une cotisation annuelle de cinq cents francs. En tout cas elles sont priées de remplir la feuille d’adhésion à la nouvelle société. »

Mais, après la parution de 14 numéros, et pour plusieurs motifs qu’il ne juge pas opportun de faire connaître, Sédir supprime provisoirement le *Bulletin des “Marthe et Marie”*.

« Toutefois, comme l’esprit de l’apostolat christique demande qu’on ne néglige aucune possibilité de travail spirituel, qu’on ne laisse sans écho aucune bonne intention, vous recevrez en échange le Bulletin des “Amis”.

Jusqu’à maintenant cette feuille s’adressait uniquement aux compagnons de Sédir ; désormais notre Directeur la rédigera de telle sorte que vous aussi, en même temps, vous y trouviez toutes les explications nécessaires à votre tâche spéciale de servantes du Christ.

Dans la mesure où ce vous sera possible, nous vous demandons de nous continuer votre souscription.

Sédir tient à ce que ce Bulletin ne sorte pas de vos mains ; ne le prêtez pas, n'en parlez sous aucun prétexte, sans demander auparavant l'autorisation expresse de notre Directeur ; le fait que Sédir vous a jugées aptes à recevoir le Bulletin des Amis nous donne au surplus toute confiance à votre discrétion⁸⁵. »

De 1922 à 1926 les « Marthe et Marie » restent en sommeil mais de la même façon que la Société elle-même, en 1933, le Comité Directeur relance le groupe :

« Des Dames, membres des « Amitiés Spirituelles », nous ont demandé comment elles pourraient mieux collaborer, avec plus de précisions et plus d'efficacité, à la réalisation des buts de notre groupement mystique.

Nous croyons donc répondre pour le mieux à leur désir en reproduisant ci-après l'extrait d'un écrit de Sédir, spécialement destiné aux Femmes désireuses de servir le Christ.

Servir le Christ, c'est ne plus vouloir que ce qu'Il veut, ne plus faire que ce qu'Il ordonne, ne plus aimer que ce qu'Il aime, ne plus rien voir qu'à travers Son auréole.

Servir le Christ, quand on est une intellectuelle, c'est comprendre que tous ces chers et nobles livres ne doivent nous paraître précieux que s'ils nous rapprochent de Lui ;

85 Bulletin, n°14, octobre 1921.

c'est savoir les quitter à l'instant pour peu que le devoir le plus prosaïque nous appelle, à la cuisine ou au ménage.

Servir le Christ, quand on est une femme du monde, c'est continuer de se parer et d'orner sa maison, continuer de recevoir et de sourire, mais en gardant au fond de soi-même le secret admirable de la divine intimité ; c'est poursuivre l'existence vide des représentations en la remplissant d'un silencieux et continu entretien avec Celui qui possède toutes les magnificences ; c'est parler à tous et de tout, en remplaçant les railleries et les fadeurs par des paroles de bonté intelligente et judicieuse.

Servir le Christ, quand un art remplit déjà vos journées, ce n'est pas peindre des images pieuses ou écrire des cantiques ; c'est nous hausser, par l'ascétisme moral le plus sévère, jusqu'à ces cimes supérieures où aboutissent les merveilles de l'ancien Orient, celles de la Grèce, du Moyen Âge et des temps modernes, où toutes les splendeurs picturales s'harmonisent, où tous les poètes s'entendent et toutes les musiques se réconcilient dans cette Beauté parfaite dont Se revêt le Christ comme d'un manteau lorsqu'Il Se montre aux créatures.

Servir le Christ, quand on est une pauvre femme exténuée par la fatigue ou la maladie, c'est chérir cette longue misère quotidienne, ces corvées lassantes, ce mari mécontent, ces enfants peut-être ingrats ; c'est, tout au moins, supporter tout ceci, afin que d'autres femmes, vos sœurs inconnues, n'en soient point accablées ; parce que chacune de ces larmes engendre une graine immortelle qui fleurira plus tard pour la joie de tous ; parce que c'est autant de blessures dont le corps invisible du Christ toujours vivant ne saignera point.

Servir le Christ, quand on se traîne dans l'insipide monotonie d'une médiocre condition, au milieu de compagnons apathiques et mesquins, c'est se soumettre de bon cœur à l'implacable tyrannie de la sottise ambiante, sans la mépriser, parce que Jésus Lui-même a vécu au milieu des médiocres, Lui, le plus puissant des volontaires, le plus subtil des artistes, le plus haut des penseurs, le plus tendre des amis.

Servir le Christ, lorsqu'on est une âme inquiète, lorsque les deuils ou les trahisons vous déchirent, c'est se taire, c'est s'asseoir et attendre la fin du supplice, c'est s'interdire toute révolte et toute agitation, c'est se refuser tout soulagement qui n'est pas du Ciel ; c'est ne pas courir après le mystérieux, ne pas céder aux sollicitations de la curiosité ; c'est rester chez soi, demeurer en soi, frappant sans arrêt à cette Porte close, derrière laquelle attend Celui qui est la Voie, jusqu'à ce qu'Il ouvre ; c'est demander jour et nuit, avec calme, jusqu'à ce qu'Il réponde.

Servir le Christ, enfin, lorsqu'on possède la jeunesse et la beauté, la richesse et l'amour humain, ah ! c'est là le plus terrible problème. S'arracher d'un seul coup à ces fastes, à ces triomphes, à ces ivresses, comme le font les saintes des monastères : une telle déchirure, ce n'est rien encore. La vraie servante du Christ demeurera parmi ces prestigieux enchantements pour s'en rendre maîtresse, dans le tréfonds de son âme, par des triomphes secrets perpétuellement renouvelés. Il ne s'agit point de fuir l'ennemi une fois pour toutes ; il s'agit de vivre avec lui, tranquillement, comme s'il était un ami ; il faut que cette privilégiée du Destin use de tous ces bonheurs sans se laisser enchaîner par eux ; il faut que chacune de ses joies de femme, elle les transforme en actions de grâce, en

oblations très secrètes, en prières victorieuses. Oui, le bonheur terrestre, pour une véritable servante du Christ, est la plus dure des épreuves.

Que ces courtes indications vous aident dans vos examens. Soyez sévères contre vous-mêmes, sinon vous dépenserez vos forces sans profit réel, et, au bout de quelques années, déçues de ne point obtenir la preuve des promesses évangéliques, vous vous découragerez, vous abandonnerez le sillon. Alors, plus tard, ici-même ou ailleurs, il vous faudra tout recommencer.

Certes, la patience de Celui vers lequel nous marchons est plus longue encore que les plus longues durées ; mais c'est notre pauvre petite patience à nous, éphémères humains, qui trouvera ces recommencements insupportables.

Certes, Dieu allonge la durée comme il Lui plaît, et Il peut aussi la raccourcir. Mais vous, nous tous, regardons-nous, et mesurons combien de jours et d'ans, et d'efforts et de larmes nous coûte l'acquisition d'une habileté manuelle quelconque. Regardez les plus grands des artistes apprendre encore le métier de leur art jusqu'à l'extrême limite de leur vieillesse. C'est donc d'abord pour vous, pour que vous vous épargniez à vous-mêmes des fatigues, des amertumes désespérées, des aveuglements néfastes, que je vous exhorte à scruter vos cœurs, à juger, à purifier, à simplifier vos intentions.

Tenez-vous en à Jésus ; ne pensez que d'après Ses maximes ; n'agissez qu'en vertu de Ses ordres ; n'aimez que par Son amour : alors, mais seulement alors, vous

avancerez à grands pas vers la paix invincible et vers un bonheur toujours nouveau⁸⁶. »

En plus de suivre Sédir et son enseignement, toutes ces femmes étaient très actives ; exemple cette M^{lle} Monkowska qui tient un vestiaire de vivre et de vêtements, à Paris.

« Pour répondre au désir de plusieurs personnes qui ne sont pas libres le troisième samedi, Mademoiselle Monkowska organisera à partir de février 1921, une seconde réunion de l'Ouvroir, le premier mercredi du mois, à 14 heures. Le Vestiaire est toujours ouvert le premier dimanche à partir de 14 heures⁸⁷. »

Aujourd'hui encore, les « Marthe et Marie » existent, survivent plutôt, en dépit de l'absence physique et vivante de leur Directeur.

86 « Directives mystiques pour la Femme », Sédir, *Bulletin des Amitiés Spirituelles*, n° 10, Toussaint 1930.

87 *Bulletin des Amitiés Spirituelles*, n° 12, 25 janvier 1921.

La médaille du Christ

La médaille du Christ trouvée par Monsieur Boyer d'Agen, un matin de mars 1897, à Rome, au Campo dei Fiori, s'imposa d'elle-même dans le groupe des « Amis de Sédir », comme le signe de leur ralliement, car elle correspondait, au dire de certains spécialistes, à une de ces « tessères » que les premiers chrétiens se passaient de main en main comme signe de reconnaissance⁸⁸.

L'avvers de cette œuvre est à l'effigie de Jésus-Christ, dont les archéologues connaissent un autre exemplaire fameux, présenté en 1819, à l'Académie royale d'Irlande par le Révérend D^r Walsh, chapelain de l'ambassade britannique à Constantinople. Le visage que l'on peut voir correspond aussi à la description de Jésus faite par Publius Lentulus, gouverneur de Judée sous le règne de Tibère César, et aux visions d'Anne Catherine Emmerich.

Cette médaille, de l'avis de certains savants, daterait de l'année même de la mort du Christ et aurait, conséquemment, quelque chance de donner de lui un

⁸⁸ Au propre dire de Monsieur Philippe, « Le profil de la médaille de Boyer d'Agen est assez ressemblant. » (Notes relevées en cours de Séances, 35 rue Tête d'Or à Lyon, par Marie Glotin.)

portrait ressemblant. Elle porte des caractères hébreux : à gauche le nom de Jésus ; à droite, la lettre *aleph*, la première de l'alphabet, qui serait employée ici comme chiffre et indiquerait la date de la médaille : la première année de la crucifixion. Sur son revers, on peut lire une inscription en caractères hébraïques sacrés : « Le Messie a régné. Il est venu dans la paix et devenu la Lumière de l'homme, il est vivant. »

Sédir l'appelait la médaille Aïshi, et en avait proposé la traduction suivante : sur la face « *Voici l'homme* » et sur le revers « *Le Messie a régné, Il vint avec la Paix, et Lumière de l'homme, Il vit*⁸⁹. » Seulement, un jour, il y eut la séparation de l'Église et de l'État.

Toujours on a commémoré les grands événements de l'histoire de l'Église par la frappe de médaille. Les catholiques ont donc songé à reprendre cette tradition et à créer un souvenir numismatique de la séparation de l'Église et de l'État. Ce souvenir, c'est l'orfèvre Falize⁹⁰ qui le donna, sous la forme d'une médaille fort curieuse, dont le premier exemplaire, en argent et de grand module, fut offert au Pape Pie X.

Monsieur Falize, pour donner à la médaille qu'il édita son caractère commémoratif (de la séparation de l'Église et de l'État), remplaça l'inscription hébraïque par un sujet symbolique où le mot Liberté, parmi des feuilles

89 Lettre inédite du 13 avril 1913.

90 *Notice sur la Médaille du Campo dei Fiori* ; Paris, Falize, orfèvre éditeur, 6, rue d'Antin, 1899. La même maison éditait, sous divers formats, en or, en argent et en bronze, des reproductions identiquement conformes à la médaille originale conservée par M. Boyer d'Agen.

d'oliviers, s'alliait aux trois symboles de la Foi, de l'Espérance et de la Charité : la croix, l'ancre et le cœur⁹¹.

Devant ce galvaudage ignoré, Sédir prit la décision que la médaille qui leur servait de signe de ralliement, étant passée trop couramment dans l'usage public... ne serait plus utilisée⁹².

91 « Une médaille commémorative de la Séparation », *L'Illustration*, n° 428, 22 décembre 1906.

92 Lettre inédite d'août 1919.

De quelques « Amis de Sédir »

Au début de ce siècle, Sédir recevait régulièrement ses amis, le vendredi soir, dans son appartement du 14 rue Girardon, sur les hauteurs de Montmartre. La petite salle à manger était bondée d'une jeunesse enthousiaste et hétérogène qui parlait de tout ce qui pouvait l'intéresser.

En 1914 il s'installa 31 rue de Seine, et là, c'est d'une affection spéciale et d'une sollicitude jamais lasse qu'il entourait ses amis d'autrefois, auxquels s'étaient joints des collaborateurs nouveaux.

Mobilisé de 1915 à 1918 à l'École de Guerre, son appartement était, les soirs de semaine, le rendez-vous des permissionnaires de passage, l'oasis avant le retour aux tranchées.

La guerre finie, il reprit son apostolat, ses réunions, ses conférences, ses voyages. C'est ainsi qu'a été fondée cette association des « Amitiés Spirituelles » dont il disait : « Ce n'est pas par la présentation de nos idées que

nous voulons convaincre, c'est par le rayonnement de la flamme dont elles nous embrasent⁹³. »

*

Des plus anciens amis, parmi ceux qui ont été les fondateurs avec Sédir des « Amitiés Spirituelles », il n'est possible de n'en nommer que quelques-uns, mais ils sont les soldats qui ont revêtu le même uniforme que les autres, et qui ont donné leur vie pour la même cause.

Un ouvrier électricien, Odon Kopp (1870-1959), le plus ancien de ceux parmi lesquels ont été recrutés les membres des « Amitiés Spirituelles » ; il a vécu auprès de Sédir de 1895 à 1908. La guerre de 14 avait rendu la liberté à son pays et il venait souvent en France. Il travaillait à Paris chez Jacopotzi l'électricien qui a illuminé la Tour Eiffel. Pour donner une idée de son sens de la fraternité, un jour qu'il était à Paris, un tramway heurta la voiture d'un ami. Or, comme les administrations n'ont jamais tort, tous les frais étaient pour lui et il devait faire réparer tout de suite mais n'avait pas d'argent. Alors Odon Kopp vint vers son ami, lui tendit son portefeuille en lui disant : « Prends ce dont

93 Émile Besson, « Regard vers le passé », *Bulletin des Amitiés Spirituelles*, n° 19, avril 1933 ainsi que « Souvenirs », *Bulletin des Amitiés Spirituelles*, n° 84, octobre 1970.

tu as besoin. » Ce sont des gestes assez rares et c'était fait en toute simplicité.

Un industriel parisien, Louis Marchand (1881-1965). Venu de l'occultisme mais plein d'humilité et de charité, il était un peu voyant et connaissait les tarots. Sédir l'aimait bien. Il avait une petite fabrique d'abat-jour. C'était un vrai mystique, ce qui expliquait qu'il acceptait toutes les épreuves avec le sourire et réconfortait les autres.

Un agent consulaire qui a eu la mort d'un saint, Jules Mancini⁹⁴ (1874-1912). Nous avons raconté son histoire dans de précédentes pages⁹⁵. C'est de lui que l'on tient tout ce que l'histoire connaît de la présence de Monsieur Philippe en Russie. Il avait trouvé aux Affaires Étrangères, dans le cabinet de Maurice Paléologue, tous les dossiers de ces rapports. Qui s'en rappelle aujourd'hui ?

Un électricien, Jérôme Erlich, qui fut le premier collaborateur de Sédir. Erlich présidait pendant les absences prolongées de Sédir à l'étranger⁹⁶.

Un ouvrier lithographe au grand cœur, Frédéric Hirtz (1874-1915). Max Camis nous apprend qu'il fut « un des amis et des véritables élèves de Sédir ». Comme Sédir, il

94 *Auteur de Bolivar et l'émancipation des colonies espagnoles, des origines à 1815, éd. Perrin, Paris, 1912.*

95 « Sédir et Monsieur Philippe », *L'Initiation*, n° 1, 2001.

96 *Bulletin des Amis de Sédir, Paris, 18 juillet 1913.*

voulut tout quitter pour suivre le Christ. Il poursuivit « une exaltante vie au service à rendre sous quelque forme que cela pouvait se présenter. Mais en 1914 il s'engageait comme brancardier et il fut presque tout de suite fait prisonnier, déporté en de longues marches vers un camp de Prusse orientale. Ayant donné là sa couverture, une tuberculose ancienne l'emporta rapidement⁹⁷. » Cela situe le personnage !

Un paysan vendéen, Émile Artarit (1875-1916), engagé volontaire pour la guerre de 1914 où il fut tué.

Un négociant qui fut un apôtre, Joseph Vallecalle (1873-1939). Il avait une exploitation de mines de cuivre en Amérique du Sud. Sédir a raconté une histoire sur lui. En Amérique du Sud, à l'époque, tout se passait encore à cheval, comme dans le Far-West et on avait le revolver facile. Joseph Vallecalle avait un concurrent qui avait une mine de cuivre lui aussi ; celui-ci, ne supportant pas la concurrence, lui avait dit qu'il le tuerait. Alors, un jour, il partit à cheval et après plusieurs jours, il arriva chez cet « ennemi ». Aussitôt en vue, il jeta ses armes à terre et cria : « Au nom du Christ, je viens faire la paix avec toi. » L'autre alors, s'avança, lui tendit les bras et ils firent la paix. Il fallait avoir la foi pour faire cela ! Il avait six enfants en France dont Sédir et sa seconde femme s'occupaient à Nice.

Un ingénieur chimiste, Jan Bielecki⁹⁸ (1869-1926). Polonais, il étudia les sciences à Varsovie. Menacé

97 « Frédéric Hirtz », Max Camis, *Bulletin des Amitiés Spirituelles*, n° 137, janvier 1984.

98 « Jan Bielecki, prononcé Yam Bieletski », note inédite de Sédir.

d'arrestation, il se réfugia à Zurich où il obtint un diplôme en chimie. Ingénieur chimiste en Angleterre, il revint ensuite à Genève où il passa son doctorat en 1899⁹⁹. Il fut chercheur à l'université de Fribourg (1905), de nouveau à Genève (1909-1910), puis à l'Institut Pasteur à Paris et à la Sorbonne. Infirmier dans l'armée française pendant la guerre, il fut décoré de la Légion d'honneur. Il devint rédacteur du mensuel *Chimie et industrie*, créé à Paris en 1918, puis professeur à l'École polytechnique de Varsovie dès 1919. Ses recherches les plus importantes traitent des réactions des rayons ultraviolets sur les composés organiques ainsi que de synthèse organique¹⁰⁰.

Il se consacra au service des malades qui l'avaient surnommé « le saint ». À la Paix de 18, Bielecki assurait des permanences rue de Seine. Il y recevait beaucoup de malades certains jours et toujours gratuitement. Il donnait même les médicaments homéopathiques aux plus pauvres, se fâchant quand on voulait lui donner quelque chose. Un jour, une dame lui tend un petit objet enveloppé, il se dresse : « Je ne veux rien », et va se fâcher ; alors elle dit : « Mais, regardez », il ouvre le papier, c'était une médaille du Christ. Alors, confus, il dit : « Ah ! ça, je ne peux pas refuser », avec son accent qui ajoutait à la valeur de ses paroles. C'était un homme réellement exceptionnel, il croyait tout ce que disait

99 « Recherches sur une nouvelle synthèse des dérivés du biphenyle », thèse présentée à la Faculté des Sciences de l'Université de Genève, imprimerie Zoellner, Genève, 1900.

100 *Polski Słownik Biograficzny*, 1936 ; *Historia nauki polskiej*, IV, 1987 ; Bielecki, Jan par Halina Florkowska-Francic.

Sédir. Il avait le don de diagnostiquer par l'iridoscopie et il se basait aussi sur l'odeur de la sueur. Un jour, il entre dans la pièce où les Amis se réunissaient, c'était plein de fumée, alors il va ouvrir la fenêtre en disant : « Mais ça sent mauvais ! », à cause de la fumée. Prenant Sédir à témoin il dit : « Enfin, Sédir, le tabac est mauvais » et alors Sédir lui répond avec calme : « *Qui sait si en fumant nous ne préparons pas une atmosphère seconde dans une autre planète ?* » Paroles énigmatiques qui stupéfient Bielecki, et comme Sédir fumait la pipe, le lendemain il achetait une pipe.

Il faut lire tout ce qui a été écrit sur lui¹⁰¹, c'est une douche pour notre orgueil¹⁰².

Un inspecteur d'assurances, Henri Derrey (-1927) au Havre, que les « Amis » appelaient « papa ». Sous une apparence bourgeoise et de bon vivant, il cachait une haute élévation d'esprit, une grande énergie et une charité peu ordinaire.

Il avait un ami qui, pour des raisons trop longues à développer, fut poursuivi par sa propriétaire pour avoir emporté une poêle et un fer à repasser ; la police l'arrêta à son travail à Paris et le transféra au Havre en prison. C'était terrible car il était invalide de guerre, gazé et tuberculeux. Les « Amis » parisiens ne purent obtenir sa libération malgré les interventions auprès des Mutilés et

101 *Jan Bielecki, – L'homme et la vie*, Joseph Beck, ancien sous-secrétaire d'État au ministère de l'intérieur de Pologne, éd. Amitiés Spirituelles.

102 « Jan Bielecki », *Bulletin des Amitiés Spirituelles*, n° 23, Avril 1934.

de la Ligue des Droits de l'Homme. Derrey, qui était sur place, paya un avocat et fit tout ce qu'il put pour celui qui souffrait en prison injustement. Il réussit à le faire libérer et l'aida à reprendre un travail à Paris.

Derrey avait été docker au Havre et il était devenu un des principaux agents d'assurances de la région. Sa femme n'approuvait pas les idées de Sédir, aussi Derrey, tout en étant un très bon mari et un très bon père, restait un mystique au cœur plein de charité. C'était devenu un besoin pour lui, aussi, il avait, en plus de ses assurances, créé une affaire d'achat et de vente d'immeubles dont tous les bénéfices étaient destinés à secourir les pauvres, ainsi, il ne lésait pas sa famille. Sa femme n'était au courant de rien, elle ne l'apprit qu'au moment de sa mort, quand elle vit l'affluence de gens qui suivaient le convoi de son mari. Elle ne comprenait pas, et ce n'est que quand elle ouvrit les livres personnels de son mari qu'elle comprit son œuvre et ses idées. Elle en fut émue et continua à s'occuper des pauvres à qui il payait les loyers, le gaz, les vivres, etc.

Un ingénieur devenu ambassadeur de Pologne, François Sokal (1881-1932), qui consultait régulièrement Monsieur Chapas à l'Arbresle. Très simple et fervent il fut ministre de Pologne

Un ingénieur aux Chemins de Fer, Auguste Jacquot (1873-1937¹⁰³), mort au Maroc. Il avait connu Monsieur Philippe et avait un rayonnement très important au Maroc. Les « Amis » que j'ai connus, se souvenaient qu'il

103 « Auguste Jacquot, Max Camis », *Bulletin des Amitiés Spirituelles*, n° 131, juillet 1982.

vint un jour à une réunion des « Amis » qui avait lieu chez Sédir dans son appartement de la rue de Seine et il leur fit à tous une très grande impression¹⁰⁴.

Le premier éditeur des « Amitiés Spirituelles » : Albert Legrand (1887-1950¹⁰⁵). Il était membre directeur de l'association avec Max Camis et Émile Besson. Il possédait, semble-t-il, beaucoup de « pouvoirs » et ses prières recevaient très souvent une réponse favorable du Ciel. C'est à l'école, en soulageant des camarades blessés, qu'il perçut son don de guérisseur¹⁰⁶. Chercheur infatigable, il connaissait Papus et devint martiniste¹⁰⁷.

Puis il se tourna vers Sédir. Il tint des permanences très fréquentées à Lillebonne, Tours¹⁰⁸, Le Mans, Angers

104 Libraire aussi dans sa jeunesse, il avait fondé avec Pierre Deullin, beau-frère de Papus, la Bibliothèque Lyonnaise Idéliste.

105 Émile Besson, « Souvenirs » in *Bulletin des Amitiés Spirituelles*, n° 84, d'octobre 1970.

106 « Albert Legrand », souvenirs d'André Féray, *Bulletin des Amitiés Spirituelles*, n° 163, juillet 1990.

107 Nous apprenons par la revue *Mystéria* que « le Comité directeur de la loge Vesta 315, désireux de participer aux essais déjà tentés par la loge Hermanubis de Paris, soumet aux Frères Martinistes le projet suivant : Le dimanche, de 2 à 3 heures, et le jeudi, de 10 à 11 heures du soir, les Frères Martinistes, après avoir aimanté le plan supérieur par une ardente prière, sont invités à concentrer leur pensée illuminée par la force suprême l'Amour, en demandant à notre Maître Le Christ le soulagement ou la guérison des malades. Les F : de la Loge Vesta ou d'autres Loges pourront adresser le nom des malades ainsi que l'indication de leur maladie à l'adresse suivante : Legrand, 3, place de Marché, Lillebonne (Seine-Inférieure) », Revue *Mystéria*, n° 4, avril 1913, p. 96.

108 *Bulletin des Amis de Sédir du 23 et 24 avril 1914.*

et Bihorel où il habitait, et donnait des causeries à Paris ¹⁰⁹ et à Bastia ¹¹⁰. Il recevait dans son bureau, écoutait puis disait : « Je vais penser à vous ou demander guérison ; la réponse viendra du Ciel car moi je ne suis rien. » Dormant peu, il pria la nuit pour les malades et les affligés.

Des voisins l'accusèrent d'occultisme, disant entendre des coups répétés deux ou trois fois de suite. Or, il ne s'agissait que du bruit occasionné par les fumeurs de pipes, vidant la cendre en tapant contre les parois d'une bassine en cuivre disposée à cet effet.

Albert Legrand, qui sous des dehors de bon vivant, cachait une âme de saint, semait le bien et l'union, si bien qu'il fut élu maire de son village, Bihorel-lez-Rouen. Village divisé, comme toute la France à cette époque, entre droite et gauche, curé et instituteur, gens « bien » et amis du « progrès ». Un jour, il invite à sa table les notables des deux bords, leur fait déguster ses meilleurs vins, ne parle surtout pas de politique, mais conclut la soirée en disant : « Nous avons bien ri et festoyé ; ne pourrions-nous pas rester amis, dans la cité ? » C'est ainsi que s'est fondé le mouvement « Les Amis dans la Cité », avec comme devise « Soyons amis quand même. »

Éditeur, il consacra beaucoup de temps aux publications et à la vente des livres de Sédir et aux Bulletins des « Amitiés Spirituelles ».

109 Bulletin des Amis de Sédir du 29 août 1913.

110 Bulletin des Amis de Sédir du 14 mars 1914.

Lors de la Libération, accusé de « collabo », il fut arrêté par des agents (auxquels il avait procuré un logement pour les protéger, ainsi que leur famille, des bombardements) et emmené à Rouen au Palais de justice, à pied, menottes derrière le dos, pour y être jugé. Il n'y resta que jusqu'au lendemain matin, libéré sur intervention du chef d'un réseau de Résistance. Il a déclaré être content de sa nuit dans les caves : « Cela m'a permis de prier parmi les autres. » Durant ses fonctions de maire, il fonda le « Comité d'Aide aux Prisonniers de Guerre ». Il pensa aussi aux personnes âgées et créa le premier « Comité d'Entraide aux Anciens », qui fut ensuite institué dans de nombreuses communes¹¹¹.

Un ami inattendu fut Robert Buchère (1881-1918). Inattendu parce qu'auteur de *l'Essai de géographie mystique* ¹¹². Avocat de profession, Buchère était également « guérisseur » dans le groupe de Sédir.

Son témoignage de juin 1914 est probant à ce sujet : « *Malgré mon silence je n'ai cessé de travailler en étroite collaboration spirituelle avec vous tous ; le nombre de mes malades ne diminue pas. Je crois prier d'une manière meilleure, car je n'éprouve plus de chocs en retour, et les malades ressentent un soulagement presque immédiat. J'éprouve, à soigner, une joie calme et profonde inconnue jusqu'alors. À signaler : guérison d'une bronchite grave*

111 Bulletin des Amitiés Spirituelles n° 163, juillet 1990.

112 Édité par son ami de toujours Fidel Amy Sage, aux éditions du Voile d'Isis, « Lumière sur le sentier », Ian Mongoi, *Le Voile d'Isis*, n° 83, novembre 1926.

chez une dame âgée ; une tumeur à la cheville chez un enfant qui devait subir de ce fait l'amputation : le médecin juge cette opération désormais inutile ; cicatrisation du pied d'un charretier pris sous son tombereau ; là encore on devait amputer. D'autre part, les orages ont dévasté le département, tandis que Toulon et sa banlieue ont été épargnés. »

C'était une grande âme.

Il disait : « Il ne faut pas semer le bien dans le temps pour en récolter toi-même la récompense dans le temps, mais il te faut semer le bien dans le temps pour que tes frères en aient la récolte dans l'éternité¹¹³. »

Un écrivain de talent, Angelo Jorge (1881-1921), auteur de plusieurs ouvrages littéraires dont le retentissement a dépassé les frontières du Portugal. Il était le correspondant de Sédir à Porto. Sa résignation dans l'épreuve, sa constante abnégation et l'ardeur de son apostolat faisaient une profonde impression à tous ceux qui l'approchaient. Il laissa aux « Amis » qui l'ont connu l'exemple de ce qu'est un fidèle serviteur de l'idéal christique¹¹⁴.

L'auteur des *Lueurs Spirituelles*, Jules Ravier (1873-1920), était un vieil ami de Sédir, élevé à la même école, voué à une tâche semblable. Ses petits livres¹¹⁵, publiés

113 *Le Voile d'Isis*, février 1914.

114 *Bulletin des Amitiés Spirituelles*, n° 2, mars 1921.

115 *Lueurs spirituelles. Notes de mystique pratique*, tome 1, Beudelot, Paris, 1913 ; tome 2, *id.*, 1921 ; tome 3, *id.*, 1935.

par les soins de sa veuve, renferment des causeries faites par l'auteur et des pensées qui lui ont été inspirées surtout par les événements de 1914 à 1920¹¹⁶. Uniquement préoccupé d'apaiser et de guérir les souffrances physiques et morales de ceux qui l'appelaient à leur aide, il s'empressait de donner sans compter son temps, les affectueux conseils que lui inspirait son inépuisable charité, et les lumières qu'il avait reçues et dont les caractéristiques avaient déterminé sa mission¹¹⁷.

Deux frères inséparables et qui étaient tout à Sédir : Fernand et René Avenel (1892-1973) de Rouen. Ils avaient été effacés des listes des « Amis » à cause d'une regrettable erreur mais leur conduite a toujours été dans la ligne de Sédir.

Fernand Avenel (1889-1979) rendait fréquemment visite au groupe de Paris ¹¹⁸. Il souffrait d'une ostéomyélite¹¹⁹ que les rigueurs de la guerre de 1914 avaient contribué à aggraver. Sa maladie s'était cependant améliorée¹²⁰. Il dut toutefois sa guérison totale à un homme déjà connu des lecteurs puisqu'il s'agit de Monsieur Chapas.

116 Bulletin des Amitiés Spirituelles, n° 7, sept.-octobre 1921 et Bulletin des Amitiés Spirituelles, n° 26, janvier 1935.

117 Voir également la nécrologie de Jules Ravier parue dans la revue *Psyché*, n° 296, décembre 1920.

118 *Bulletin des Amis de Sédir* des 29 août et 13 et 21 juillet 1918.

119 *Bulletin des Amis de Sédir* de juin 1913.

120 *Bulletin des Amis de Sédir* du 26 juin 1914.

C'était par un beau jour de 1924 à Nattages (Ain) où Monsieur Chapas venait pêcher dans le Rhône. À sa demande, Monsieur Chapas l'observa soigneusement en silence puis lui lança : « *Venez donc avec nous à la pêche demain !* »

Surprise d'Avenel qui s'attendait à autre chose de plus éclatant !

L'eau était peu profonde. Monsieur Chapas et François Galland (un autre « Ami » du groupe) montèrent dans la fragile embarcation, et Monsieur Chapas demanda à Avenel de tirer le bateau pour l'emmener dans une eau plus propice à la navigation ; ce qu'il fit sans rechigner compte tenu des fortes douleurs qu'il éprouvait. Au bout de quelques instants, le mal était passé et la guérison totale¹²¹ !

Du baron Robert de Graffenried (1889-1930) il faut parler un peu. Il avait une admiration et une dévotion pour Sédir. Issu d'une famille très riche alliée aux Pierpont Morgan, ceux-ci lui avaient coupé les vivres parce qu'il avait voulu faire de la peinture à Paris. Sédir l'avait aidé et empêché de mourir de faim jusqu'à ce qu'il rentre en grâce dans sa famille. Aussi, lorsqu'il sut Sédir malade, il le fit transporter chez lui, soigner par les plus grands médecins et lui fit des funérailles de roi.

Quoique Sédir aurait été contre toute cette pompe, les « Amis » s'inclinèrent devant cet élan de tendresse.

121 Ph. Collin, *Vie et Enseignement de Jean Chapas*, Le Mercure Dauphinois, 2006.

Monsieur Chapas l'avait en affection et se déplaça à son enterrement en 1930. C'est tout dire¹²².

Un éditeur et fondateur de la revue *Psyché* bien connu des milieux martinistes, Beudelot (1854-1933), hé oui ! L'éditeur était des « Amis de Sédire » ! Son existence fut celle d'un moine laïque, faite de renoncements gaiement acceptés et de sacrifices de tous ordres, aux prises avec un destin accablant¹²³.

Débutant par l'étude du spiritisme¹²⁴, il passa rapidement au spiritualisme général, d'abord, puis parvint au mysticisme chrétien ensuite. À partir du moment où il comprit le Christ, Beudelot a su, avec une grande énergie, conformer sa vie à cette lumière. Il eut un jour le rare courage de supporter un soufflet en pleine rue, sans broncher¹²⁵.

Libraire également, il fut tout l'envers d'un commerçant¹²⁶ ; son bonheur était de donner, de donner inlassablement, matériellement, moralement, usant son argent, son temps, ses forces, son cœur pour la cause qui lui était chère, la cause de l'Amour fraternel et de l'Esprit^{127 128}.

122 Max Camis, « Le départ d'un Ami » in *Bulletin des Amitiés Spirituelles*, n° 116, octobre 1978.

123 André Savoret, « Notre Ami Beudelot » in *Psyché*, n° 437, mai 1933.

124 *Beudelot, auteur de Preuves de la persistance de l'individualité après la mort, édition L. Duc, Paris, 1897.*

125 Phaneg, « A.-M. Beudelot » in *Psyché*, n° 437, mai 1933.

126 J. Heugel, « Après le départ de Beudelot » in *Psyché*, n° 438, juin 1933.

127 Paul Servant « A.-M. Beudelot » in *Psyché*, n° 438, juin 1933.

Parmi les simples, il y avait André Cazé (1879-1942) que les « Amis » appelaient le cuistot parce qu'il l'était effectivement au front, en 1914. Le cuistot, au front, était un personnage important et André Cazé en a réconforté plus d'un par sa gentillesse et sa foi. Franc, simple, généreux, il avait une fabrique de confitures.

Une fois où il servait le dîner des « Amis » dans la salle de la rue de Savoie, il a raconté qu'un jour, à Nice, il se promenait avec Sédir et lui racontait ses malheurs en s'étendant un peu trop sur lui, Sédir le ramena à zéro tout de suite. Ils croisèrent une très jolie fille et Sédir fit froidement : « *Ah ! la belle bête !* », comme si les misères qu'il lui racontait manquaient d'intérêt et qu'il avait voulu changer de conversation. Sédir douchait par moment quand on cherchait à se rendre intéressant.

128 Son annonce nécrologique parue à l'époque fut ainsi libellée :

« À l'âge de 79 ans, après une vie où il s'est donné sans compter et où il a accepté avec un rare courage des épreuves que connaissent seuls ceux qui l'ont approché de très près, A. M. Beudelot, qui fut pour beaucoup d'entre nous un ami, s'en est allé vers la patrie éternelle. Nous nous asso-cions fraternellement au deuil de tous ceux qui l'ont aimé, notamment au deuil de la revue *Psyché* qu'il fonda il y a vingt-cinq ans et dont il fut l'âme jusqu'à ces dernières années. Au début de la guerre, lorsque Sédir réunissait ses amis le dimanche après-midi dans le premier local que nous avons occupé rue de Seine, Beudelot a assisté plusieurs fois à nos rencontres, s'associant avec ferveur à nos travaux. Nous n'oublierons jamais son dévouement, son affabilité, son énergie, sa constance. Et nous nous souviendrons en particulier, avec une profonde gratitude, que, lorsque Sédir commença son apostolat mystique, Beudelot se mit tout entier à la disposition de son ami pour lui faciliter l'édition de ses premiers ouvrages sur l'Évangile. »

Bulletin des Amitiés Spirituelles, n° 20, juillet 1933.

Un agent des Postes, Joseph Lavenu (1883-1944). Il faisait de l'alchimie avec Baraduc¹²⁹ et avait un poste important au Touring-Club. Cycliste fervent et grand voyageur, c'était un homme simple et bon. Un jour qu'il avait été délégué en Angleterre pour visiter l'usine Kodak, on lui donna une jeune fille pour lui servir de guide, elle était charmante, il la ramena en France et l'épousa !

Un chauffeur de maître, Marius Vibert (1882- ?) Il avait une Delage et il se louait avec sa voiture. Il avait une très belle clientèle et un jour, une riche Américaine le découvrit et ne voulut plus que lui comme chauffeur. Il était en même temps son secrétaire et voyageait avec elle dans toute l'Europe, descendait dans les mêmes hôtels, mangeait à sa table et avait le carnet de chèques. Il était marié et sa femme était très malade, tuberculeuse.

Un jour qu'il était en Allemagne, sa patronne émue de sa situation lui dit : « Partez à Paris et amenez votre femme en Suisse dans un sanatorium et restez près d'elle tant que ce sera nécessaire, je m'arrangerai. » Cela vous donne une idée du personnage et du sentiment qu'il avait inspiré à l'Américaine qui était âgée et riche. Confiance, estime, affection, c'était d'ailleurs les sentiments qu'il inspirait à tout le monde autour de lui.

Un comptable, Louis Stanislas Bercher (1876-1948¹³⁰) que Sédir appelait le zouave parce qu'il avait fait son

129 Auteur de *La Force Vitale*, éd. de 1893, puis éd. du Cosmogone 1996.

130 Sédir lui avait dessiné un ex-libris. Voir l'article d'Alain Mercier dans *L'Initiation*, n° 4, 1984.

service dans les zouaves. Avec sa femme, ils avaient une affaire de vêtements pour bébés et quand il y avait une naissance chez les « Amis », ils envoyaient une layette.

Il employait une partie de ses loisirs à faire des livres pour les aveugles, il avait un grand bon sens allié au sens de la charité qu'il exerçait avec discrétion, Sédir tenait compte de ses avis. Il s'était lié à lui bien avant la fondation du groupe des « Amis ». Ce silencieux était une colonne des « Amitiés Spirituelles » ; il était, comme l'a écrit son fils aîné, « l'inflexible gardien de l'enseignement de Sédir¹³¹ ».

Un attaché ministériel mais aussi médecin, Maurice Vacher (1886-1950). Après avoir fait fortune, il la perdit mais se rétablit après bien des efforts. Il devint directeur de l'hôpital Rothschild à Paris ; ce fut la fin de ses misères jusqu'à la guerre où les Allemands envoyèrent le médecin chef et sa famille dans les chambres à gaz d'où il dut se sauver. Il était très instruit et très artiste.

Il est arrivé à Maurice Vacher et à un « Ami », une aventure pas très ordinaire, un jour qu'il était venu dîner chez ce dernier. Ils avaient beaucoup parlé de Sédir et de Monsieur Philippe et à un moment, sa femme demanda : « Mais, qui est Monsieur Philippe ? » Alors, ils furent tout d'un coup, tous les trois ensemble, comme saisis de stupeur. Sa femme, d'une grande sensibilité, éclata en sanglots, saisie d'émotion comme sous le coup d'une révélation et tous les trois se virent comme entourés d'une grande lumière. Ils se regardèrent en se demandant ce qui leur arrivait. Ce sont de ces choses

131 Causerie d'Émile Besson du 31 octobre 1948 : 1^{re} Réunion générale.

impossibles à traduire ou à décrire évidemment. Cela dura environ une heure. Sur le chemin de retour à la gare, ils échangèrent leurs impressions, lesquelles étaient qu'ils se sentaient comme libérés, comme n'ayant plus de poids, baignés d'Amour.

Un artiste décorateur qui était aussi antiquaire, Émile Bailly (1882-1959), à Asnières. Avant la guerre de 39, il soignait les gens par le magnétisme. Sédir lui avait dit qu'il pouvait continuer du moment qu'il priait. Il avait le don de dire le caractère par les formes des oreilles. C'était un mystique bon et fin. Il tenait parfois les permanences de la rue de Savoie.

Un photographe, Georges Allié (1879-1961). Il a connu et fréquenté Sédir depuis ses premières conférences de mystique chrétienne en 1911, puis pendant les réunions amicales qui suivirent ; il a écrit ses souvenirs dans une lettre qu'il avait adressée à une amie en 1951¹³².

Pendant la guerre de 14, il était des premiers « Amis de Sédir » et il était dans les idées jusqu'aux bouts des ongles. Ancien typographe, il devint photographe grâce à Papus qui lui acheta tout le matériel. Un peu musicien, il dessinait et faisait du pastel. Il était humble et simple comme un enfant mais pouvait être fougueux et inaltérable dans ses convictions. Il lui arrivait de remiser énergiquement ceux qui déformaient l'esprit de Sédir sans s'en rendre compte.

132 Reproduite dans « Un portrait de Sédir », *Bulletin des Amitiés Spirituelles*, n° 153, janvier 1988.

Un pilote de l'armée, Émile Faidit (1884-1972). Il avait entendu parler de Sédir par Beaudelot l'éditeur, et à l'armée, dans les tranchées, il en parlait à ses copains. Il était militaire de carrière, et fut l'un des premiers brevetés pilote militaires. Quand il eut fini son temps de sous-officier, on lui proposa de continuer comme officier vu ses capacités et sa conscience professionnelles rares. C'était un être d'exception, tendre, fraternel, charitable. Une simple anecdote nous le situera. Il avait été nommé commandant inspecteur en Indochine, et un jour qu'il avait sollicité une entrevue avec un haut dignitaire Indochinois pour obtenir un accord pour son service, il fut stupéfait de l'accueil qui lui fut fait. Tout lui fut accordé sans difficulté et il fut même reçu à la table de ce haut dignitaire avec tous les égards.

Finalement, tellement étonné, il dit : « Mais pourquoi êtes-vous si aimable avec moi ? Je ne suis qu'un simple commandant », alors le haut dignitaire lui répondit : « Nous avons tous les égards que vous avez pour nos compatriotes les plus simples. Vous avez tenu dernièrement à conduire vous-même un ouvrier Indochinois de nos services à plus de 150 km de votre base sachant que sa femme devait accoucher. Et vous agissez de même avec tous les nôtres, ce sont des choses qui nous touchent beaucoup. »

Sédir l'a reçu rue de Seine comme s'il avait toujours été un « Ami », et un jour qu'il était venu un vendredi sans décorations, Sédir lui dit qu'il devait les porter. C'était une preuve d'humilité et de reconnaissance envers ceux qui, comme lui, les avaient reçues et gagnées et un hommage à l'esprit de la France et à ceux qui la servaient.

Un agent de banque, Émile Rémy (1878- ?). Il travaillait dans le même bureau que Sédir à la Banque de France et un jour qu'il avait été sollicité par les francs-maçons, il en parla à Sédir qui lui semblait tout connaître. Inutile de décrire la suite, ce fut un fidèle jusqu'au bout ! Au front de 1914, il était chef dans l'artillerie. Sa vie fut une suite d'épreuves : sa femme folle, lui atteint de furonculose généralisée.

À la mort de Sédir, certaines raisons, qu'on ne peut citer, le contraignirent de démissionner.

Un officier de marine, Gabriel Guillaibert (1868-1928). Un jour de manœuvres, comme on déroulait une chaîne d'ancre énorme et suspecte, il fit évacuer le pont et tint à rester seul à assister à la manœuvre. La chaîne suspecte cassa et il la reçut sur une jambe qui se brisa, entraînant des complications qui l'accompagnèrent toute sa vie. Il racontait cette anecdote comme une histoire sans valeur, en souriant. Cela donne une idée de son dévouement.

Ayant pris sa retraite, il rencontra une femme charmante qu'il épousa. Ce fut pour lui un immense bonheur. Mais, un jour qu'elle se lavait les cheveux à l'éther de pétrole, elle prit feu et il ne put la sauver, même au prix des nombreuses brûlures qu'il s'était faites en essayant de l'éteindre. Noyé alors dans ce terrible chagrin, sa vie se transforma peu à peu, vivant de rien, donnant tout aux pauvres. Il avait un sens extrême de l'humilité, il s'excusait parfois de donner ce qu'il donnait.

Un imprimeur, Georges Desauges (1864-1929). C'était un artisan fin et habile, de cet artisanat qui a fait la richesse de Paris où artisan et artiste se confondent. Il

était instruit comme tous ceux qui imprimaient des livres,

Son physique, d'apparence faible, était compensé par une grande énergie et un grand sens mystique. Il disait : « Quand on n'est plus le plus fort, il faut être le plus malin. »

Un pasteur, Émile Besson (1885-1976). Après des études de Lettres puis de Théologie à Genève¹³³, il fit la connaissance de Sédir et de sa femme Alice. En 1919, il devint son plus proche collaborateur, après avoir travaillé à ses côtés pendant toute la guerre de 14-18, au service de renseignements sur les prisonniers. Alors que rien ne le préparait au métier de paysan, il avait quitté Paris en 1926 pour devenir cultivateur à l'Arbresle, dans les Monts du Lyonnais. Monsieur Chapas l'avait chargé d'être, semble-t-il, « le lien et le gardien^{134 135}.

Un écrivain, Émile Catzeflis (1883-1964¹³⁶). D'une famille grecque orthodoxe émigrée en Égypte, il fit toutes ses études à Alexandrie, au collège Saint-Marc tenu par les Frères des Écoles chrétiennes. Sans doute sous leur

133 Auteur d'une thèse de théologie : *Introduction au prophète Sophonie*, Fischbacher, Paris, 1910.

134 Introduction à *La Charité*, Jacques Sardin, éd. Amitiés Spirituelles, 1987.

135 Voir également « AGAIF », *L'Initiation*, n° 4, 1976 – Jean-Georges Cochet, « Rencontre avec Émile Besson » in *L'Initiation*, n° 4, 1961.

136 Auteur de nombreuses plaquettes dont, entre autres, *L'Apostolat*, D. A. Legrand, 1931, *Le Chemin de la foi*, 1933, *Les Disciples de l'Évangile*, 1928, *Le Salut pour tous*, 1926.

influence, il passa à l'Église catholique, à l'âge de 16 ans.

À l'École d'Agriculture de Beauvais, très renommée à l'époque, il obtint le diplôme d'Ingénieur agricole, avec un succès qui lui mérite le 1^{er} prix. De retour en Égypte, sa valeur et sa probité le firent nommer expert aux Tribunaux mixtes.

En 1917, il épousa Marguerite Sednaoui, d'une famille grecque catholique, dont il gèrera les vastes terres. Ce ne fut assurément pas un mariage d'argent, mais bien de deux âmes totalement vouées à Dieu, l'une s'appliquant à Le servir par une piété exemplaire, l'autre constamment à la recherche de la Vérité. Ils eurent 4 enfants.

De ce fait, Émile Catzeflis se partageait entre ces 2 pays, entre ses affaires et sa famille. En 1939, il ne rentra pas en Égypte, comme il avait coutume de le faire, pour ne pas se séparer de sa famille pendant la guerre, faisant confiance en son principal régisseur et en son beau-frère pour gérer les terres. Il reprit cette navette dès 1947, mais il dut l'interrompre en 1962 quand le président Nasser séquestra tous ses biens en même temps que ceux d'un grand nombre de familles d'origine libanaise.

Ami d'Albert Legrand, Émile Catzeflis a consacré les trente dernières années de sa vie au groupe « les Amis dans la Cité ». Et cela l'a apaisé, car auparavant, il avait beaucoup cherché, dans la Théosophie, chez les Rosicruciens, dans les mystiques hindoues.

À Paris, il ne recevait pas des cohortes de pauvres, comme il le faisait à Alexandrie, mais sans doute il en visitait, armé d'une lampe de poche pour monter les

escaliers sombres des immeubles à bas loyer. Il recevait beaucoup de lettres, des gens demandant conseil et réconfort. Il était très discret sur le bien qu'il faisait.

Il aimait à marcher, d'un grand pas décidé. Il n'a jamais voulu avoir de voiture, prétextant qu'il ne voulait pas conduire. Son fils, à qui nous devons ces renseignements, soupçonne une autre raison : l'argent qu'aurait nécessité une voiture était mieux placé chez les pauvres, aux missions et autres œuvres. Parfois, il ralentissait un peu sa marche, ses mains s'écartaient légèrement, à peine, il levait une seconde la tête vers le ciel, puis reprenait sa marche habituelle. Son fils nous a dit le secret de ces petites pauses : Émile Catzeflis venait de faire une courte prière.

Un peintre de talent, Max Camis (1890-1985¹³⁷). Il fit la connaissance de Sédir à l'occasion des conférences que celui-ci donnait pendant les années qui précédèrent la guerre de 1914-18. La paix revenue, il participa à la fondation des « Amitiés Spirituelles » en 1920.

Après la mort de Sédir, en 1926, il assura la direction du groupe à Paris, jusqu'à sa propre mort, tout en donnant des conférences à Paris et en Provence. D'une vaste culture générale, il en fit la richesse de ses articles publiés dans la revue *Psyché*. Peintre de talent, il aurait pu réaliser une belle carrière artistique. Mais, quand ses autres obligations qu'il avait choisies le lui en laissaient le temps, il dessinait et peignait de belles œuvres qu'il donnait dans son entourage.

137 Coauteur avec Émile Besson du *Sédir : vie et œuvre*, Amitiés Spirituelles, Paris, 1981.

Un publiciste hollandais, Carel Vorstelman (1905-1986). Il a raconté comment il était venu à Sédir : « Simplement parce qu'une dame que je voulais visiter, à Paris, oublia de me téléphoner qu'elle ne pouvait pas me recevoir ce jour-là, parce qu'elle devait assister à une causerie sur des choses spirituelles. Quand je fus arrivé chez elle, elle me proposa de l'accompagner. Le conférencier était Phaneg qui avait connu Monsieur Philippe et Sédir. J'ai accepté, et cela a changé ma vie¹³⁸. » Tous ces hommes faisaient partis du groupe des « Amis de Sédir » et étendaient ainsi son rayonnement dans les milieux politiques, scientifiques, littéraires et religieux.

Nous parlons de ces « Amis » sans ordre. Tous, si différents, se rencontraient, s'écrivaient, se tutoyaient sans distinction de fortune, de rang social. Ils œuvraient tous, dans le sens de la parole du Christ que Sédir a enseigné par son œuvre, son exemple, avec pour seul lien, l'idéal de l'Évangile du Christ.

On pourrait, évidemment, écrire sur beaucoup d'autres « Amis de Sédir¹³⁹ », mais il y a des

138 *Bulletin des Amitiés Spirituelles*, n° 143, juillet 1985, p. 11-13. Voir également C. Vorstelman et Ph. Collin, « Phaneg, ou la reprise du christianisme primitif » in *L'Initiation*.

139 Il faudra un jour parler des écrivains Paul Dewailly (1884-1947) auteur du *Raymond Lulle*, Paris, D. Heugel, 1947 ; Léon Vallée (1881-1942), auteur des *Vérités pratiques sur la vie humaine*, 1933 ; O. Sporeys (1877-1962), traducteur des *Trois livres de l'Imitation de Jésus-Christ*, Paris, D. Sun, 1948 ; Antoine Ruffier (1879-1969), auteur entre autre *De l'arbre de la connaissance à l'arbre de vie, résumé des connaissances préparatoires au mysticisme chrétien*, Toulouse, Impr. Régionale, 1958 ; Raymond Aymé (1892-1975), frère de Marcel Aymé, le célèbre écrivain.

rayonnements qui ne peuvent se décrire et s'écrire, il y a des choses irracontables.

Sédir et Monsieur Philippe

On a beaucoup écrit sur les rapports entre Papus et Monsieur Philippe ; il a même été fait état de manifestations et d'entretiens posthumes entre les deux hommes. En revanche, on n'a rien écrit, ou trop peu, sur les rencontres entre Sédir et l'Ami de Dieu¹⁴⁰.

En faisant des conférences, en éditant ensuite ses conférences puis en rassemblant quelques bonnes volontés dans l'association des « Amitiés Spirituelles », il n'a voulu obéir qu'aux circonstances.

En signalant aux « Amis » l'étude fort intéressante de Marc Haven parue dans le numéro d'avril 1913 de *Psyché* sur l'utilité de l'association et des associations vraies, où l'auteur conclut au seul effort individuel et silencieux, Sédir réplique : « *Marc Haven est mon premier camarade d'études mais mon opinion est différente ; car l'Association existe, c'est un être vivant ; le Père n'a créé aucun être inutile ; donc on a raison de faire vivre le Génie des Associations vraies. Ce sont celles-là seules dont le principe est dans le Ciel ;*

140 Voir Serge Caillet : *Monsieur Philippe, l'Ami de Dieu*, Dervy, Paris, 2000.

Mon Maître, MP disait¹⁴¹ : “Il faut se réunir ; c’est Dieu qui a créé la Société.” Nous sommes donc dans le vrai, à la condition que notre unité soit dans le Christ ; condition unique, nécessaire, indispensable¹⁴². »

M. Philippe est la pierre angulaire sur laquelle se base l’édifice de l’œuvre de Sédir (son œuvre, c’est-à-dire ses ouvrages mais aussi les « Amitiés Spirituelles »), mais il en est l’initiateur. De même que pour Emmanuel Lalande (Marc Haven – 1896), Papus (1895) et Phaneg (1901), l’œuvre de Sédir subira l’influence de Monsieur Philippe. Ils s’émerveillent chacun de son enseignement et remettent rapidement en question la voie de l’hermétisme sur laquelle ils s’étaient jusqu’alors engagés pour s’orienter progressivement vers un mysticisme évangélique.

Emmanuel Lalande écrit au fils de Papus le 10 décembre 1925 que dans son ouvrage sur la *Haute Magie*, il a pris un personnage qui ressemblait à Monsieur Philippe, et c’est Cagliostro.

Et le 20 décembre suivant, encore sur Monsieur Philippe : « *Aimez Monsieur Philippe, prenez-le comme Maître et comme directeur de vos pensées, de jour et de nuit. Votre mère vous dira que ce n’est pas un homme mais le vrai Maître. Comme Notre Seigneur Jésus-Christ, il a vécu, souffert, ouvert les âmes, consolé, ressuscité les morts et il n’a rien écrit. Relisez mon “Maître Inconnu”, vous y trouverez beaucoup de traits de lui... »*

141 Monsieur Philippe.

142 Lettre inédite du 10 mai 1913.

Déjà Papus, rendant compte du Maître Inconnu dans *L'Initiation* de 1912, lève le voile sans citer expressément Monsieur Philippe :

« Lorsque Cagliostro, à Strasbourg, reçoit les malades dans une grande salle, qu'il leur parle individuellement en thaumaturge autant qu'en médecin, lorsqu'il leur dit, dans certains cas désespérés : "Il me plaît que la maladie disparaisse", lorsqu'il annonce qu'il a le pouvoir de commander aux esprits dans tous les plans et qu'il prouve ce pouvoir par des faits, alors certains d'entre vous comprendront et seront délicieusement émus¹⁴³. »

Phaneg, en 1910, crée un cercle : « L'Entente Amicale Évangélique¹⁴⁴. » Pendant près de vingt-cinq ans, il partage son temps entre des causeries et des séances consacrées à la guérison des malades qui ressemblent, à s'y méprendre, à celles de Monsieur Philippe, rue de la Tête d'Or à Lyon.

Pour sauvegarder l'enseignement de son maître, il publie *En Chemin* en 1925, reprenant l'essentiel de ses conférences diffusées entre 1920 et 1923, *Avis Spirituels* en 1928, *Porte du Ciel* en 1933.

Phaneg le dit lui-même, l'Entente Amicale Évangélique est composée de « personnes qui ont reçu ou recevront un

143 *L'Initiation* de mai 1912, pp. 110-111.

144 L'Entente Amicale Évangélique, fondée officiellement en novembre 1926, « a pour but l'étude des paroles directes du Christ et leur réalisation dans la vie. Son siège était au 159, rue Lecourbe à Paris (XV^e) », *Le Voile d'Isis*, n° 83, novembre 1926, p. 60.

*signe particulier dont l'origine remonte au Maître Inconnu, Protecteur de notre élan vers le Ciel*¹⁴⁵ ». De même que pour ses camarades d'étude, les expériences de Monsieur Philippe produisent sur lui une impression définitive. Il acquiert rapidement la certitude que son nouveau Maître est l'un des aspects du Christ sur Terre, peut-être le Christ lui-même. Il commence à en parler autour de lui¹⁴⁶ comme Papus et Zhora¹⁴⁷ qui avaient déjà bavardé.

Dès sa rencontre et jusqu'en 1911, Sédir réalise un programme de conférences qui se fait l'écho de l'enseignement de Monsieur Philippe.

Nous pouvons tirer cet enseignement¹⁴⁸ de l'étude soigneusement effectuée de son *Inconnu*¹⁴⁹, mais aussi du *Bulletin des Amitiés Spirituelles* de la période 1935-36¹⁵⁰, du *Bulletin des Amis*¹⁵¹ de la période 1913-14,

145 Voir les statuts de l'Association, citées dans C. P, « L'Entente amicale Évangélique de Phaneg » in *L'Initiation* n° 2, 2002. Également : C. Vorstelman et Ph. Collin, « Phaneg ou la reprise du christianisme primitif » in *L'Initiation*, n° 3, 2001.

146 « Les Amis de Dieu », *L'Initiation*, septembre 1903, p. 261-279.

147 Une plaquette : *Études tentatives*, éd. de L'Initiation, 1903, réunissant une série d'articles parus dans *L'Initiation* entre 1900 et 1902.

148 Voir « Sédir, par et pour le Christ », *L'Initiation*, n° 2, 2003.

149 « Un Inconnu », in *Quelques Amis de Dieu*, 1923.

150 *Maximes & Enseignements de Sédir* : n° 29, octobre 1935 ; n° 30, janvier 1936 ; n° 31, avril 1936 ; n° 32, juillet 1936.

151 *Bulletin des Amis de Sédir*, n°^{os} entre 1913 et 1914 ; discrétion ensuite.

beaucoup plus rare, beaucoup plus recherché, et du fameux *Cahier Rouge*¹⁵², introuvable.

*

Nous savons que Sédir rencontra Celui qui devait bouleverser sa vie et l'orienter *définitivement*¹⁵³ et de façon claire dans la Voie de l'Évangile un jour de 1897¹⁵⁴. Parmi les souvenirs qu'il consigna, nous lisons : « *La première fois que j'entendis parler de lui, ce fut avant le mariage d'Encausse vers 1895.* »

La rencontre physique a lieu en 1897. « *M. Philippe était venu à Paris avec son gendre le Dr Lalande, sa fille Victoire (toute nouvellement mariée¹⁵⁵) et sa femme née Jeanne Landar. C'était un dimanche après-midi ; j'étais chez Chamuel. On reçoit un pneumatique de Gérard Encausse nous disant de venir tout de suite pour courir la chance de rencontrer M. Philippe... Nous arrivons à Auteuil... Les enfants nous disent qu'il était parti mais*

152 En extraits dans D^r Philippe Encausse, *Le Maître Philippe de Lyon*, Paris, Les Éditions Traditionnelles, 11^e édition, 1990, pp.159-173.

153 Nous affirmons que Sédir n'a pas eu une période occultiste puis une période mystique. Nous invitons le lecteur à relire son « Cours de Mystique » qui date de 1896 ! Sédir a suivi une voie toute tracée par le Maître dès le départ de sa carrière. Je rappelle à ce sujet la parole d'Émile Besson : « Il m'a été donné de savoir que ce n'est pas la première fois que Sédir réunit ses Amis. Il l'a déjà fait dans une période de l'histoire plus bouleversée, plus tragique encore que celle que nous vivons (1948). » L'homme était donc prédestiné. Nous aurons l'occasion de développer...

154 Peut-être « Le 13 juillet 1897, Alice le vit à Auteuil chez le D^r Encausse. Je le rencontrai, le même jour, à la gare de Lyon (à moins que ce n'ait été le 8 9bre 1897) ; il pleuvait ».

155 Le mariage avait eu lieu le 19 décembre 1897 !

qu'il prenait le train de 7 h. du soir à la Gare de Lyon. Persuadés qu'on nous servait une défaite nous allons à la gare et nous le trouvons avec sa famille et les Encausse. »

Puis il décrit l'homme : « Je vis un petit homme assez gros, le teint cuit, la moustache forte, vêtu proprement mais simplement. [...] Il fumait une scoufflaire ; il portait un sac noir pendu à l'épaule et une grosse canne commune. Il allait et venait sans hâte, causant comme un bon père de famille, mais aussi s'éloignant parfois de quelques pas pendant une demi-minute. Il était extrêmement poli, tirant son chapeau jusqu'aux porteurs de bagages. Mme Encausse me présenta, disant que les dispositions que je montrais éveilleraient certainement son intérêt. Il me tendit la main avec une grande cordialité, bien que son coup d'œil m'eût semblé signifier clairement : Il n'est pas si extraordinaire qu'on veut le dire... Et il répliqua tout haut à Mme Encausse : « Alors, vous voulez que l'on s'occupe de ce jeune homme ? »

Lui qui a aiguisé sa prudence et sa défiance à tant de magages plus ou moins sincères, d'emblée, il appréhende l'envergure du personnage :

« De cette première et superficielle rencontre, je ne me souviens plus que d'une sorte de frémissement électrique par tout le corps, d'une émotion physique comme d'effroi devant une force gigantesque et mystérieuse. Il me fit l'effet d'un personnage capital à qui arrivent sans cesse de tous les coins du monde des renseignements secrets,

*et qui répond aussi sans cesse par des ordres et des actes intérieurs*¹⁵⁶. »

Mais sa nature et son expérience le poussent à l'étude comparative, on le sait. Dès lors, Sédir va s'astreindre à vérifier ce qu'on lui raconte et ce qu'il voit. De 1898¹⁵⁷ à 1903, il passera tous ses congés à Lyon¹⁵⁸ où il note scrupuleusement les paroles de Monsieur Philippe et les confronte à la lumière des Évangiles. Nous conservons toujours ces notes. Elles consistent en une parole lapidaire entendue en séances, rue Tête d'Or, avec, entre parenthèses, la référence biblique retrouvée.

Dans son « *Inconnu* », Sédir affirme qu'il a eu, « *durant une longue période, le bonheur de voir vivre un homme qui, sans effort apparent, réalisait la perfection de l'Évangile* ». Il « *affirme que les promesses du Christ sont réelles parce qu'il en a vu et touché les preuves expérimentales. Ce Christ Notre Seigneur a dit un jour qu'Il donnerait à ses Amis le pouvoir d'accomplir des miracles plus grands que les Siens ; j'ai vu ces accomplissements. Le Christ dit encore à Ses Amis qu'Il demeurerait avec eux jusqu'à la fin ; j'ai vu cette présence cachée. La vie de mon Inconnu n'est qu'une suite de telles preuves ; par le peu que je peux vous en dire vous reconnaîtrez en lui, je l'espère, un de ces "frères"* »

156 D^f Philippe Encausse, *Le Maître Philippe de Lyon*, Paris, Les Éditions Traditionnelles, 11^e édition, 1990, p. 163.

157 En août 1898, il passe avec succès l'examen de l'École Secondaire de Magnétisme de Lyon « où on ne fit jamais de magnétisme ».

158 En 1900, pas de voyage à cause de sa femme Alice, malade déjà.

*mystérieux du Seigneur, un des plus grands, le plus grand peut-être*¹⁵⁹ ».

Des preuves, il en a été le témoin peut-être privilégié. Dans son livre *Initiations*¹⁶⁰, Sédir a raconté sous une forme romancée l'histoire de sa rencontre avec Monsieur Philippe. Émile Besson certifiait qu'il n'y a pas un seul détail qui ne soit matériellement vrai. À une personne qui lui demandait de lui préciser, dans la forme qu'il a donnée à son livre, le caractère des personnages représentés, Sédir a répondu : « *Théophane représente un aspect intérieur d'Andréas : la Lumière pure de l'âme éternelle, Andréas étant l'esprit immortel, et le docteur, la mentalité consciente ; Stella, l'intuition. Objectivement ces personnages représentent des grades ou des fonctions dans l'armée de la Lumière*¹⁶¹. »

Reprenant le dernier épisode du livre, comment ne pas imaginer, penser et ressentir que l'événement suivant n'a pas été vu et vécu par Sédir qui en fut le témoin, événement colossal, impensable, preuve tangible d'une présence divine perpétuelle sur Terre. Volontairement nous avons remplacé les noms, rendant au texte originel toute sa puissance :

« C'était le ménage pauvre et touchant de l'employé, avec son décor banal de fausse aisance. La mère de la malade était là, sans plus de larmes, les traits figés dans

159 Quelques Amis de Dieu, 1923, pp. 114-115.

160 « *La Résurrection* », in *Initiations : Histoires pour les Petits Enfants*, Rouen, 1917.

161 Lettre inédite d'Émile Besson, L'Arbresle, 14 décembre 1954.

une sorte d'hébétude. Elle dit à son gendre, d'une voix absente :

– Il est trop tard ; elle est morte.

Je me penchai sur le lit de la malade. Aucun bruit du cœur, aucun souffle ; le nez délicat s'était déjà aminci ; le visage avait recouvré ce calme immobile qui ne trompe point, un peu de chaleur persistait seule au creux de l'estomac ; mais le pauvre corps, si terriblement décharné avec, aux articulations, de gros renflements, semblait supplier qu'on le laissât désormais tranquille dans la ténèbre paisible du cercueil.

– Croyez-vous qu'elle soit morte ? dit tout à coup Monsieur Philippe. Et sa voix sonnait chantante dans le silence.

Je fis un geste d'affirmation.

– Vous l'aimez, n'est-ce pas ? vous avez des enfants ? demanda-t-il coup sur coup au mari. Et, sans attendre de réponse, il continua : Si donc elle revient à la vie, si on la réveille tout à l'heure d'entre les morts, vous vous montrerez reconnaissant envers le Ciel, et vous resterez avec elle, vous ne la quitterez pas, ni de cœur, ni de corps ?

Le pauvre homme, interloqué, n'osant comprendre, nous regardait sans pouvoir rien dire.

– Soyez calme, lui dit M. Philippe, très doucement ; ne vous faites pas de chagrin, répondez-moi en conscience.

– Est-ce possible ? balbutiait le mari. Mais il ne se peut pas que vous vous moquiez..., oui, si vous dites cela, elle peut revivre... je vous promets... Et il s'abattit, tout secoué

de sanglots, tandis que la vieille mère, effondrée, embrassait éperdument le corps déjà froid de sa fille.

Et M. Philippe, s'approchant du cadavre, en prit les deux mains dans sa main gauche et, soulevant la tête inerte dans sa main droite, il lui dit tendrement, tout bas, à l'oreille – mais nous entendîmes tous – : Mon enfant, ma fille, viens, reviens, cela te sera compté ; ils ont besoin de toi !

Et, sans que nous ayons eu de frisson – c'était tout naturel, la morte devait ressusciter –, la femme ouvrit les yeux, se redressa, regarda la chambre.

– J'ai rêvé, soupira-t-elle.

Sa mère et son mari à genoux lui embrassaient les mains ; et elle, blottie sur la poitrine de M. Philippe, se prit à pleurer silencieusement.

– Allumez une seconde lampe, dit M. Philippe.

La mère se releva, chancelante, et revint avec une lampe que l'on disposa pour bien éclairer la malade.

Vous voyez, nous dit-il, elle reprend. – Et, en effet, au bout d'un quart d'heure, les chairs étaient un peu revenues autour des os ; la figure était plus pleine, plus colorée. Transporté de joie, le mari se jeta aux pieds de M. Philippe, mais celui-ci le releva comme j'aurais fait d'un enfant...

– Non, non, lui dit-il, c'est le Ciel qu'il faut remercier. Et il ajouta, en faisant un pas en arrière :

– Souvenez-vous de ce que vous avez promis. Il y a un livre où sont écrites des histoires de morts revenus à la vie ; faites ce qu'enseigne ce livre. Allons, au revoir ! – Et,

tout rayonnant d'affectueuse bonhomie, il embrassa la femme, la mère et le mari, et sortit avec moi. »

Monsieur Philippe ressuscite les morts comme il ressuscita Monsieur Chapas¹⁶² en son temps ! Mais ce n'est pas tout : la caractéristique principale de son mode d'agir est *l'absence de temps et d'espace à son seul commandement*. Et Sédir restera bouleversé par ces nouvelles expériences :

« Au mois de mai 1903, au cours d'une conversation sur la politique européenne, je lui rends compte de ce que l'on disait de lui en Russie : qu'il était un médium, qu'il évoquait les esprits et les défunts avec le Tsar et la Tsarine, etc. Il répondit :

“Pour un million, je ne voudrais pas que ces campagnes de presse et ces attaques n'aient pas eu lieu. D'ailleurs, je n'ai pas besoin de tant d'affaires pour que des phénomènes se produisent ; je peux te faire venir tout de suite, ici, le Tsar Alexandre et te reproduire l'empoisonnement du Comte Mouraviev ; je peux faire revenir non seulement l'esprit des gens, mais aussi leur corps.” Et soudain, l'aspect de la pièce changea, tout disparaît, et apparaît le cabinet du Ministre de l'Intérieur russe ; un domestique apporte le plateau à café ; un homme en uniforme entre, verse quelque chose dans les tasses et disparaît ; puis le Ministre entre, s'assoit, boit le café tout en écrivant, puis fait les gestes d'un homme empoisonné ; Je l'entends prononcer quelques paroles en russe,

162 Voir « M. Jean Chapas, héritier de Monsieur Philippe », *L'Initiation*, n° 3, juin 2002.

essayer de se lever pour appeler, et retomber mort dans son fauteuil.

J'avais vu déjà en 1902, les apôtres saint Pierre et saint Paul paraître une minute au commandement dans la cour de la maison de la rue Tête d'Or¹⁶³ ! »

Sédir vit désormais dans l'intimité de Monsieur Philippe et ces expériences produisent sur lui une impression définitive¹⁶⁴. Le chercheur infatigable et rapide acquiert la certitude que son nouveau Maître est l'un des aspects du Christ sur Terre, peut-être le Christ lui-même. Il commence à en parler autour de lui¹⁶⁵. Seulement Monsieur Philippe a choisi Sédir pour une tâche bien précise et lui intime l'ordre de garder le silence en janvier 1905. Mais le silence sur quoi au juste ? À partir de février 1905 et jusqu'en 1909, Sédir réalise un programme de conférences qui se fait l'écho de l'enseignement de Monsieur Philippe. Donc l'ordre ne concerne pas l'enseignement. Il concerne bien la personnalité de Monsieur Philippe lui-même :

« J'ai déclaré dans l'«Avant-Propos» de la première édition¹⁶⁶ que les idées que j'exposais n'étaient pas de

163 Extrait inédit du *Cahier Rouge* de Sédir.

164 *Nous concluons comme Émile Besson* : « Sédir a donc eu le privilège de rencontrer son idéal, non pas dans le monde abstrait des idées, non pas comme une conquête de l'intelligence, mais dans une personne vivante, avec tout ce que cette réalité mystérieuse et auguste – une personne vivante – renferme d'insondable profondeur, de lumineuse douceur, d'invincible certitude. » *Biographie dans Sédir, Les Amitiés Spirituelles, Paris, 1971, p. 22.*

165 « Les Amis de Dieu », *L'Initiation*, septembre 1903, p. 261-279.

166 *Beudelot, L'Enfance du Christ, Paris, 1914.*

moi : «Celui qui me les a fournies, ajoutais-je, me pardonnera si j'ai involontairement déformé Sa Lumière ; les erreurs et les omissions, je les réclame ; qu'à Lui retourne tout le bien que Son enseignement m'a donné, et qu'Il pourra produire encore malgré la maladresse de l'interprète. »

Je renouvelle cette déclaration, avec toute la force dont je suis capable : mais, pas plus qu'autrefois, je ne désignerai expressément Celui à qui je dois tout. On a pu croire et dire que mon mutisme était une ingratitude habile ; je suis heureux de cette méprise. Je continuerai à me taire, pour préserver un grand nombre de spiritualistes de ces médisances profondes dont les suites sont redoutables ; – pour éviter à l'œuvre de mon Maître une publicité prématurée ; – pour enfin ne pas Le rendre responsable de mes erreurs.

Moi, donc, disciple, j'ai perçu, à la lecture de l'Évangile, aux paroles de mon Maître, les seules lueurs que j'ai été capable de saisir, celles qu'Il a jugé utile que je saisisse. Serai-je présomptueux ? Croirai-je L'avoir complètement compris, L'avoir même entendu correctement ? Aurai-je la vaine prétention de mettre le résultat de mes études sous l'ombre de Son Nom ? Lui, qui voit clair dans mon cœur, sait bien si j'essaye de me jucher sur un piédestal ; et Il saura bien aussi amener à Lui ceux qui auront lu mes commentaires particuliers à Sa parole universelle.

Malgré que certains semblent vouloir m'obliger à des déclarations formelles, pour ces raisons et pour d'autres je me tairai donc encore.

Le Précurseur se déclarait indigne de dénouer la chaussure du Christ ; que suis-je en face du plus grand parmi les enfants des hommes ? Que ceux qui veulent

*bien me lire gardent toute leur émotion et leur enthousiasme pour Celui-là seul qui est leur Maître depuis la naissance de leur âme, et qui demeurera leur Ami jusqu'aux éternités futures*¹⁶⁷. »

Donc, Sédir, pour ne pas être mal compris, décide de garder le silence sur son Maître et déplore tout le tapage fait autour ; il réclame de ses Amis la discrétion la plus absolue et ne plaisante pas avec le sujet comme nous allons le voir. Il souhaite que ses Amis, en le suivant, ne suivent *que le Christ* et ne le confondent pas avec Monsieur Philippe, et cela, pour une raison toute simple : « *Le public, en effet, manque de sens critique. Il lui est difficile de faire la part de l'équation personnelle ; il simplifie ; il commet des pétitions de principes et des fautes de logique.* »

La suite de notre récit va paraître floue peut-être, folle aussi, incroyable sûrement ; mais compte tenu de ce que nous voulons donner au lecteur, il faut écrire que Sédir a continué de voir Monsieur Philippe après que celui-ci ait quitté officiellement notre monde en août 1905. Je développerai peu bien évidemment. Je laisse donc les chercheurs... chercher un peu.

Dans une lettre d'août 1912, Sédir écrit qu'un « *guide spécial est attaché à notre groupe [...] Ce guide nous conduit aussi individuellement, et à notre mort nous fait diriger de suite sans secousse et sans souffrance en la personne du Maître* ». Concrétisant presque

167 *Le Pilat*, 29 septembre 1912.

immédiatement les faits de cette lettre, un ami de la première heure décède en décembre. Et Sédir d'écrire aux Amis : « *J'ai eu la douleur de vous annoncer le départ de notre très cher ami Jules M. [Jules Mancini], décédé le vendredi 5 Décembre 1912, à 6 heures et demie du soir, des suites d'une appendicite [...]* »

Le Ciel nous donne la consolation de savoir que Notre Maître est venu le prendre dans l'après-midi précédente. – Jules avait toute sa connaissance, à ce moment-là. Il a dit soudain : “Maître, qu'on est bien entre vos bras !” Peu après, il est tombé dans le coma. Il m'a été donné de vérifier une fois de plus, par moi-même, que Notre Maître tient sa promesse. Jules est le quatrième de mes amis à qui le Maître accorde sa visite physique à l'heure dernière. Ceci en exécution de la parole qu'Il me dit à Lyon en 1899 : “Pour tes amis, la mort ne sera qu'une formalité ; un ange viendra les conduire, et je serai à la porte.”

Soyons donc rassurés sur le sort de Jules. Il vit et travaille, comme ici-bas, aux côtés du Maître. La jeune femme, et les deux petites filles qu'il laisse, nous aurons, le cas échéant, à travailler pour elles. »

Mais il y a plus étonnant encore. Dans une autre lettre datée de février 1913, il raconte : « *J'ai eu la joie de voir Jules : il est content ; il m'a confirmé que notre Maître MP était venu le chercher.* »

Il nous voit, ne nous oublie pas ; et travaille ; il dit que si on savait ce qu'est le Ciel, rien ne nous coûterait ici-bas. »

Le 4 mars 1913, il exhorte de nouveau : « *Être discret sur la personne de MP ; celui que Papus a décrit sous le nom de “Maître Spirituel”, il n’a jamais cherché à faire de la propagande ; bien au contraire, il préférerait l’anonymat. On a trop parlé de lui, ce qui a fait beaucoup de mal. »*

En août 1920, il réaffirme cette discrétion à ses Amis, anciens et nouveaux membres de la société des « Amitiés Spirituelles » nouvellement constituée : « *Toutes les fois que vous entendez parler de MP, qu’on vous demande votre avis, etc. dites : “Le moment n’est pas opportun pour parler de lui, ni pour se faire comprendre à son sujet ; ce n’était ni un spirite, ni un magnétiseur, ni un occultiste ; ceux qui le présentent comme tel montrent qu’ils n’ont rien compris à la doctrine de J. C. ; tout ce qui a été écrit sur le thaumaturge est faux dans le fond, et souvent très inexact dans la forme ; au surplus, c’est dans les ouvrages de Sédîr qu’on peut trouver là-dessus des éclaircissements. »*

Mais les indiscretions fusent, et en septembre 1923, dans une lettre sans équivoque il réaffirmera ses réticences définitives :

« Mes très chers collaborateurs,

Plusieurs d’entre vous sont déjà allés rendre un hommage de reconnaissance à Celui duquel vient notre fraternelle association, soit sur sa tombe, soit au seuil de sa chaumière natale. Je vous ai, à ce propos, recommandé quelque réserve, et, comme il semble que successivement vous irez tous accomplir le même geste pieux, je m’expliquerai sur ce sujet, de sorte qu’il ne vous semble plus que ma prudence exagère.

Je ne tiens pas à rester le chef d’un groupe, comme je n’ai pas tenu à le devenir, comprenez-moi bien. Or, nous

sommes tous encore sous l'influence de ce goût du merveilleux commun à tous les spiritualistes et de cette vanité incurable qui fait le fond de la nature humaine ; nous sommes accessibles aux racontars et aux potins, et nous avons tour à tour des méfiances injustifiées ou des candeurs peu judicieuses, ou des sensibleries.

Quand on approche un Ami de Dieu, cela ne signifie pas que nous sommes meilleurs que les autres, mais bien plutôt que nous avons plus que les autres besoin du médecin. Que cet Ami de Dieu nous traite favorablement, qu'il nous donne quelque chose, ne serait-ce que le moindre objet, c'est un encouragement parce qu'il nous juge faibles, et non pas une récompense due à notre mérite. L'Ami de Dieu répète d'ailleurs sans cesse qu'il ne faut pas s'attacher à lui, mais à Dieu.

Qu'on cherche auprès de lui des mystères, c'est de la curiosité, sans plus ; qu'on se renseigne sur lui auprès de ceux qui l'ont connu, on errera, parce que, à de très rares exceptions près, ces disciples n'ont aperçu qu'un de ses aspects, n'ont compris ses actes et ses paroles que selon leur propre mentalité et croient chacun, dur comme fer, l'avoir seul et parfaitement compris, tandis qu'il lui semble que les autres disciples sont dans l'erreur. Ainsi se fonde l'esprit de chapelle, l'attachement superstitieux à une manière d'être, à un mot, la manie formaliste ; de là vient la systématisation d'un enseignement que chaque disciple rapetisse à sa mesure, tout en s'imaginant avoir été seul à le saisir, et tout ce que nous reprochons aux Églises. On ne se rapproche pas de Dieu parce que l'on fume les mêmes pipes que son Ami, qu'on se coiffe de même ou qu'on porte les mêmes cols ou les mêmes chapeaux.

Or, ceux de nos amis qui font la visite à laquelle je fais allusion partent dans les dispositions les plus pures ; mais le danger commence avec leurs rencontres possibles de disciples plus anciens qui se sont construits leur tradition ou qui sont mal entourés. Le plus autorisé de ces disciples, C. (Monsieur Chapas) est sincère, prudent et fidèle ; mais il a auprès de lui quelqu'un d'ambitieux dont il ne veut pas se défendre. Notre ami, G. (François Galland, de Nattages) qui lui a offert l'hospitalité, a une âme d'enfant ; il ne voit pas les intrigues. Un autre est en hostilité avec C. Un quatrième est superstitieux et tatillon : je l'ai vu ne pas faire une course avant que C. ne lui ait dit quelles rues il valait mieux prendre.

Nos amis ne sont pas assez expérimentés pour garder leur indépendance dans un tel milieu. Voilà pourquoi, si je suis heureux de leur donner la consolation spirituelle du pèlerinage en question, je désire qu'ils n'entrent pas en contact avec d'autres hommes dont le tour d'esprit est tout à fait différent. Il faudrait des années et des heurts nombreux pour qu'ils se comprennent mutuellement. Tandis que si nos amis ne cherchent vraiment que la Lumière – et non pas les témoins plus ou moins intègres de cette Lumière, – l'entente se fera toute seule, par le haut, par le centre, et paisiblement. [...]

Je vous embrasse chacun sous le regard de Celui qui a bien voulu nous réunir. »

Comme nous le disions, Sédir souhaitait que ses Amis, en le suivant, ne suivent *que le Christ*. Il avait mesuré dès le début la confusion possible et le danger aussi de l'assimilation même plus que probable avec Monsieur Philippe.

Car même si ce moyen peut ramener des athées incorrigibles, il peut aussi, soit maladroitement, soit sciemment, défigurer un visage qui souhaitait demeurer semblable aux autres, et lever un incognito dans lequel Celui dont nous parlons voulait rester.

À une question qu'on lui posait, il répondit : « *Je vous demande encore une fois et avec la plus vive insistance de confronter tout ce que je vous dis avec la parole du Christ, de ne suivre que le Christ, de ne me suivre que dans la mesure où vous êtes certains que je suis dans le Christ*¹⁶⁸. »

Que penser évidemment de tout cela ?

Rappelons-nous simplement que Sédir a vérifié expérimentalement les paroles du Maître : « *Je serai avec vous jusqu'à la fin des temps* », et comme lui, « *Jetons-nous dans l'Amour qui est aveugle. Comme le disait MP [...] Abîmons-nous dans le service du Père par le moyen du Fils, avec le secours du St Esprit*¹⁶⁹. »

168 Lettre inédite du 24 décembre 1925.

169 Lettre inédite du 13 novembre 1913.

Avertissement à « La Vie inconnue de Jésus-Christ »

Parmi les dernières conférences qui n'ont pu être éditées, il y a celles sur « *La Vie Inconnue du Christ* », une dizaine de conférences faites pendant l'hiver 1920-21, à l'Hôtel de la Société pour l'Encouragement de l'Industrie Nationale à Paris, 44, rue de Rennes. Elles n'ont pas été éditées à l'époque par manque d'argent d'abord mais aussi parce qu'il a paru inutile à Sédir, semble-t-il, de divulguer trop tôt toutes ces choses cachées jusqu'alors au grand public.

Comment Sédir a-t-il écrit sa « Vie inconnue » ? Très simplement en réalité. En de nombreux endroits du texte, comme Emmanuel Lalande utilise les événements de la vie de Cagliostro pour honorer la mémoire de son beau-père Monsieur Philippe, lorsque Sédir parle du Christ... le lecteur y ressent encore son parfum et son souvenir.

Certaines phrases sont presque entièrement recopiées des cahiers de notes relevées aux Séances, 35 rue Tête d'Or à Lyon, ainsi que d'une série d'entretiens sur la vie du Christ que Monsieur Philippe a fait pour quelques intimes à l'Arbresle et que Monsieur Chapas a rédigés. Nous pouvons même parfois y apercevoir un parallèle presque historique :

« Quand un véritable serviteur du Christ passe dans une forêt, s'il touche du pied un tronc mort, il reverdit ; quand il pose la main sur un homme ou un animal, ils guérissent¹⁷⁰. »

« L'attitude ordinaire du Christ était imposante à cause de la construction de son torse, particulièrement fort et élevé, et sa puissante musculature offrait des particularités propres à Lui. Ses os étaient plus durs que le diamant, c'est pour cela, qu'à son dernier supplice, les soldats ne purent pas les briser¹⁷¹. »

« Par contre, sa chair était d'une sensibilité et d'une vulnérabilité plus grandes que les nôtres. Ses ongles étaient d'une sensibilité telle, qu'il souffrait, quand il les taillait. Ses côtes étaient plus épaisses qu'elles ne le sont ordinairement¹⁷². »

170 « J'ai longtemps vu un oranger placé dans une grande caisse en bois qui ornait la terrasse au clos Landar. Cet arbre naguère était mort et le fermier l'avait jeté dans un coin sur un tas de gravats et d'ordures. Il était resté là trois ans. Un jour M. Philippe l'a rappelé à la vie et il a recommencé à verdier et à fleurir. Il a repris sa place sur la terrasse où tous l'admiraient. M. Philippe m'a donné de ses feuilles pour en faire des infusions qui facilitent le sommeil. » Cité dans Alfred Haehl, *Vie et Paroles*, Derain, 1957.

171 « J'ai les os durs comme du diamant », nous dit-il le 12 mai 1904. Un jour de sa jeunesse, quand il était garçon boucher, en descendant la Grande Côte à Lyon, par un verglas, avec 80 kilos de viande sur le dos, les deux pieds lui manquèrent à la fois et, tombant sur le coude, la manche, la chemise et les chairs furent arrachées mais l'humérus entra de trois centimètres dans le pavé. » (Note inédite de Sédir)

172 « Couper ses ongles le faisait souffrir. » (*Sédir*) ; « La personne qui a enseveli Mr Philippe a dit qu'il n'avait pas de côtes, tout le corps était une cuirasse osseuse. » (*Haehl, inédit*).

« Chaque fois qu'il touche une chose, il lui donne une vertu spéciale¹⁷³. »

Et parfois, les souvenirs sont totalement avoués :

« Il m'est arrivé de me promener sur une place à Paris, en causant avec un certain homme, tandis que mes amis se trouvaient au même instant, avec le même homme, à Francfort, à Berlin et à Saint-Pétersbourg. »

« Un autre homme déjeunait un jour à Nice, avec moi. Des amis m'ont affirmé l'avoir rencontré à la même heure dans un wagon-restaurant de l'Orient Express.

De telles manifestations sont d'un ordre totalement différent, et semblent dépasser infiniment les apparitions psychiques¹⁷⁴. »

173 *« Le Maître fit remarquer qu'il y a trois sortes de menthe et choisit la menthe dite poivrée. « Mais comme nous n'avons pas de ce tonique sous la main, dit-il, nous allons en fabriquer, avec la permission de Dieu. » Il pria un assistant de rouler une feuille de papier en forme de cornet comme récipient, et de faire le geste d'en verser le contenu sur la tête du malade. « En cet instant, dit-il, en s'adressant à tous, vous devez ressentir un bien-être à l'estomac. » L'assistance répondit affirmativement. « Désor-mais, ajouta le Maître, il est donné à la menthe poivrée une nouvelle propriété en plus de celles qu'elle possède déjà. N'en abusez pas, mais chaque fois que vous prendrez de cette plante, vous éprouverez un bien-être de la tête aux pieds. » Cité dans Alfred Haehl, Vie et Paroles, Derain, 1957.*

174 Cette dernière anecdote concerne Monsieur Jean Chapas, l'héritier spirituel de Monsieur Philippe, à qui il avait remis tout « pouvoir ». Tout « pouvoir », cela signifiait que seul Monsieur Chapas connaissait le travail qui restait à accomplir. C'est pour cette raison que Sédir lui avait demandé sa bénédiction sur les « Amitiés Spirituelles », et au décès de Sédir, Émile Besson s'en alla trouver Monsieur Chapas pour la même chose, bénédiction pour continuer l'œuvre sans son fondateur.

En lisant « *La Vie Inconnue du Christ* », c'est donc bien encore l'enseignement de son Maître qu'il faut y voir.

*

On ne sait rien, ou presque, de la vie du Christ entre sa disparition de Palestine à 12 ans et son baptême dans le Jourdain par Jean le Baptiste à 30 ans. Il n'est d'ailleurs pas impossible qu'il y ait eu des écrits sur ce passage obscur de sa vie. On sait seulement que 64 ans après le Concile de Nicée, qui eut lieu en 325 de notre ère, les manuscrits de la Bibliothèque d'Alexandrie disparaissaient dans un gigantesque incendie, manuscrits en totale contradiction avec le *Credo* de Nicée, et qui renfermaient sans doute la doctrine originelle. Seules les légendes subsistèrent.

Nikolaï Notovitch fut le premier à rapporter les légendes orientales concernant la vie inconnue de Jésus-Christ¹⁷⁵. Convoqué par le Vatican, un cardinal au mieux avec le Saint Père répondit à Nikolaï Notovitch venu lui présenter son manuscrit : « *À quoi bon faire imprimer cela, personne n'y attachera d'importance et vous vous créerez une foule d'ennemis.* »

¹⁷⁵ *La Vie inconnue de Jésus-Christ*, Ollendorff, Paris, 1894 ; réédité aux éditions du Basileus, 1991.

Un autre philosophe lyonnais, Lucien Bercou, avait préparé une causerie sur le même sujet en 1955 et s'était vu répondre la même chose par ses amis¹⁷⁶.

Il n'est encore pas impossible que Sédir ait eu la même recommandation par le cardinal qui le reçut au Vatican, et par les deux autres prélats qui l'interrogèrent longuement à ce sujet...

À Paris, les conférences¹⁷⁷ ont été ouvertes le 16 novembre 1920 et se continuèrent jusqu'au mardi 1^{er} février 1921. Sédir a commencé par exposer le côté inconnu de la vie connue du Christ : l'Incarnation du Verbe, l'Annonciation, la Nativité, l'Adoration des bergers et des mages, la Présentation au Temple, la Fuite en Égypte. Il aborda ensuite la vie tout à fait inconnue de Jésus : son existence à Nazareth jusqu'au premier voyage à Jérusalem, puis son histoire entre sa douzième et trentième année.

Il nous montre le Christ parcourant tous les pays du Monde, défendant les opprimés, guérissant les malades, parfois jeté en prison ou prêchant partout l'Évangile. Ces conférences parlent en outre, d'une autre vie inconnue du Christ, de son influence, de son action rayonnante sur le Monde de la Matière, semant partout, dans tous les pays traversés et dans tout l'invisible, une vie nouvelle, régénérant tout ce qui était envahi de ténèbres, mettant partout de cette Lumière du Ciel qui

176 L. Bercou, *Vie inconnue de Jésus, de 13 à 30 ans*, impr. Bosc, Lyon, 1959.

177 La tournée de ces conférences est annoncée dans le *Bulletin des Amitiés Spirituelles* du 25 janvier 1921.

est tout Amour. Faisant que tout ce qui paraissait impossible avant devienne possible par la grâce de Dieu.

C'est devant un auditoire nombreux et recueilli que Sédir a développé magistralement ces événements dont on ne peut comprendre l'esprit que par un travail profond et constant.

Du vivant de Sédir, uniquement la deuxième de ces conférences « *La vie du Christ dans l'âme humaine* » sera insérée dans le bulletin des Amitiés Spirituelles du 25 mars 1921. La publication ne reprendra qu'en 1936, soit dix ans après sa mort, et sous le titre « *La vie inconnue de Jésus-Christ, fragment sténographique de conférences inédites*¹⁷⁸¹⁷⁸ ». Mais le contenu en était très différent, car il n'avait pas été possible de reconstituer le texte précis des conférences faites par Sédir. C'était seulement des notes prises par un ou plusieurs auditeurs qui avaient été rassemblées, comme cela se faisait habituellement¹⁷⁹.

178 1^{er} fragment : n° 33, octobre 1936 ; 2^e fragment : n° 34, janvier 1937 ; 3^e fragment : n° 35, avril 1937 ; 4^e fragment : n° 36, juillet 1937 ; 5^e fragment : n° 37 octobre-novembre 1937 ; 6^e fragment : n° 38, janvier-février-mars 1938 ; 7^e fragment titré celui-là « La Présentation au Temple » n° 40, juillet-août-septembre 1938.

179 C'est le cas, entre autres, des « Systèmes de philosophies bouddhistes » (*Bulletin des Amitiés Spirituelles* n° 131) et des « Sept Paroles de la Croix » qui sont des notes de son collaborateur et ami Émile Besson. Pour *La vie inconnue de Jésus-Christ*, une carte des voyages du Christ en Orient ainsi qu'en Occident avait même été réalisée, mais elle n'a pas été présentée dans cet ouvrage car elle n'est pas de Sédir lui-même.

Le texte que nous nous proposons de donner au lecteur, avec l'aimable autorisation des « Amitiés Spirituelles », est l'original retrouvé des conférences de Sédir et non les « fragments sténographiques de conférences inédites ».

* les femmes et la mort *

LE MONDE ET LA VILLE

— Nous apprenons avec un profond regret la mort de *Sédir* (M. Yvon Le Loup), survenue le 3 février à Paris, 33 rue Henri-Heine. Les obsèques auront lieu demain samedi à midi en l'église Notre-Dame de la Miséricorde (88, rue de l'Assomption). On se réunira à la maison mortuaire. Inhumation au cimetière Saint-Vincent. Il ne sera envoyé aucun faire-part, le présent avis en tenant lieu.

Annnonce du décès de *Sédir*
Le Journal, 5 février 1926



Sédir (collection privée)



Du quatrième cent soixante-onze

jour du mois de janvier mil huit à onze heures du matin.

N°

ACTE DE NAISSANCE de

Yvon Le Loup, né le deux janvier

à trois heures du soir, fils légitime

de Hippolyte Le Loup,

âgé de trente à un ans, profession de valet de chambre, demeuré de Paris, absent,

et de Séraphine Follec

âgée de trente deux ans, profession de femme de chambre, demeurant à Dinan, rue Laineux.

* Si l'enfant est naturel, il faudra déclarer s'il est reconnu ou non reconnu.



L'enfant présenté à l'Officier de l'Etat civil a été reconnu être du sexe masculin

La déclaration de la naissance a été faite par Victor

Barbi, qui a fait l'accouchement, âgé de quarante-huit ans, profession de docteur-médecin, demeurant à Dinan

Premier témoin, Antoine Lemercur

âgé de soixante quatre ans, profession de secrétaire de la mairie, demeurant à Dinan.

Second témoin, Paul Bazouze,

âgé de vingt-cinq ans, profession de secrétaire de la mairie, demeurant à Dinan.

Lecture donnée de ce que dessus, les comparant et témoins ont déclaré signer.

Le 13 Juin 1899. devant le Maire du 119 arrondissement de Paris qu'il a été déclaré acte de naissance de Yvon Le Loup, enregistré à la mairie de Dinan, le 13 Juin 1899. Le Maire de Dinan, P. Le Loup.

Constataciun... Constaté, suivant la loi... par moi Henri Flaud, Officier de l'Etat civil soussignant.



Acte de naissance de Y. Le Loup.

Acte de naissance de Sédir (Yvon Le Loup)



Sédir (collection privée)

Nous voulons offrir à tout
le monde ce que nous avons
trouvé de plus précieux,
avec un accueil fraternel
et l'aide à quiconque
se sent fatigué. Chacun
de nous met à la disposition
de qui le lui demande
son petit acquis technique
ou professionnel, son temps,
sa sympathie humaine
et ses prières. Le bon accueil,
le bon accueil, ce compagne-
rage fraternel, cette collaboration
bienveillante, voilà notre idéal
pratique.

Sédir



Médaille du Christ
trouvée par Monsieur Boyer d'Agen
au Campo dei Fiori à Rome

Sédir : La vie inconnue de Jésus-Christ

L'Incarnation du Verbe¹⁸⁰

Le Verbe – La vie secrète de Jésus – Curiosité actuelle et goût du factice – L'Incarnation – Les deux semences originelles – Forces occultes et forces mystiques – Lieu et peuple où le Verbe s'incarne – Le Verbe et la Vierge – La Vierge – Universalité de la naissance du verbe et de ses actes – Les ancêtres de Jésus – Melchissédech – Le sacerdoce juif – Les Esséniens – Mystère du sacrifice : les rites – Obéissance à la Loi – Comment il nous faut étudier les mystères de la vie du Christ

Il y a dans l'un des quatre récits évangéliques, dans celui que les philosophes et les amateurs de merveilleux préfèrent, une phrase bien faite pour éveiller les curiosités.

¹⁸⁰ Conférence prononcée le 16 novembre 1920. Un texte du même titre fut édité dans le *Bulletin des Amitiés Spirituelles*, n° 33, octobre 1936.

Saint Jean, considéré comme le plus compréhensif, comme ayant pénétré le plus près les mystères du Christ, dit à la fin de son Évangile : « *Il y a encore beaucoup d'autres choses que Jésus a faites : et si on les écrivait en détail, je ne pense pas que le monde entier put contenir les livres qu'on écrivait.* »

C'est de ces choses-là que je veux m'entretenir avec vous. C'est un sujet vaste et infini, dans son ensemble et dans les détails.

Méthode suivie : Nous prendrons seulement les épisodes typiques et représentatifs de la vie du Christ. Si nous suivions l'ordre logique, il faudrait prendre le Verbe à l'origine des temps, le suivre dans sa descente immense à travers les mondes, à travers les nébuleuses, les planètes, voir ce qu'il a fait sur la terre pendant le temps où il disparut et où ses faits et gestes nous sont inconnus, remonter avec lui vers son Père lorsqu'il quitta la terre, voir les secrets de sa présence permanente et universelle et son opération mystérieuse dans le cœur de ceux qui sont élus à le recevoir.

Une expérience aussi systématique risquerait de devenir ennuyeuse, des esprits même austères craignent ces études.

Je préfère prendre une méthode moins stricte et suivre l'un après l'autre les épisodes connus, pour soulever ensemble le voile qui flotte sur ces mystères.

Ce sera un enseignement plus vivant et plus conforme aux exigences de l'intelligence moderne, qui recherche l'action et la vie.

* * *

Comme chaque geste du Christ représente et féconde l'univers entier, nous aurons en étudiant le plus minime de ses gestes un modèle pour tous nos actes et pour toutes nos pensées.

Aujourd'hui on parle du Christ. Les uns cherchent à retrouver ses traces en tentant des expériences avec la matière sociale ; les autres en se spécialisant dans la métaphysique ou les raffinements de l'esthétique. Mais le Verbe n'est pas « *ici ou là* », il est partout. Il offre dans chacune de ses manifestations une synthèse parfaite de toute beauté, de toute vérité, de toute bonté. Chacun de ses actes est un modèle pour nos sentiments, nos pensées et nos actes. Il reste toujours le type le plus idéal de tout ce que nous pouvons sentir, concevoir, élaborer ou réaliser.

Jusqu'à présent, on a fait la géographie de l'Évangile. Nous allons essayer d'étudier les fondements de l'œuvre du Christ, de voir les côtés inconnus de sa physiologie profonde.

* * *

*« Tout ce qui est extérieur vient de l'intérieur,
tout ce qui est visible de l'invisible. »*

La vertu au moyen de laquelle les grands mystiques ont agi, et suscité d'autres vertus admirables, n'est que la fleur merveilleuse de racines lointaines et profondes, des efforts persévérants, des prières et des pénitences cachées de ces êtres supérieurs, de ces inconnus qui ont vécu dans l'obscurité et la pauvreté.

L'enseignement du Christ est celui du labeur obscur auquel il s'est astreint pour pouvoir produire et rendre possible en nous la descente de la Lumière.

Tout ce que dit le Verbe vient du Père : le plus mystérieux, le plus inconnaissable des êtres.

Les miracles spirituels qui nous charment par leur simplicité, leur beauté familière, sont les fleurs jaillies de ses labeurs inconnus, les fruits pour lesquels il a tant travaillé, accepté tant de souffrances et d'esclavages, aussi bien dans les mondes antérieurs que dans les mondes ultérieurs.

Quand nous étudions l'Évangile, nous ne pensons qu'à imiter la vie publique du Christ. C'est d'abord une présomption enfantine, nous devrions chercher à imiter les exemples, les leçons de sa vie cachée. Ce serait une tâche, un but plus modeste, mais plus fertile en résultats.

Gardons notre bon sens ; la sainteté ne va pas sans l'équilibre moral ; le sens commun nous est utile quand nous abordons les mystères. Nous chercherons dans ces causeries à réagir contre la tendance contemporaine à rechercher l'effet, non le fond.

* * *

Les hommes ne paraissent plus convaincus de ce qu'ils enseignent. On ne fait plus le travail consciencieusement, à fond. On donne à la réclame plus de soins qu'au travail et l'on arrive au factice, au falsifié.

Il faut réagir contre cette tendance générale, réveiller le goût du sincère, de l'authentique, du consciencieux et pour cela fixer nos regards non seulement sur les scènes touchantes de la vie religieuse mais sur le sol ingrat où ces merveilles ont trouvé leur primitive subsistance.

Nous chercherons donc à saisir la vie cachée du Verbe avant, pendant et après l'Incarnation. Ce sera pour nous une école d'humilité, de renoncement.

* * *

L'Incarnation du Verbe est un drame cosmique, le drame par excellence. La scène remplit tout l'espace, toute la durée des temps.

Tous ces personnages qui y participent, toute l'armée des créatures, tous deviennent à un moment des spectateurs.

* * *

Il faut se placer au moment initial, s'imaginer le Père semant une graine de Lumière dans un monde

resplendissant – celui que le Christ appelle « le Royaume » – puis semant une autre graine, dans cette circonscription, prise sur le néant, qu'est la nature. Cette graine-ci à l'intersection de l'espace et du temps.

Les deux graines croissent, mais en sens inverse : la première plonge ses racines en haut, dans le sol mystique que les sages ont appelé « la Vierge éternelle » ; l'autre plonge ses racines dans toutes les substructures inférieures du monde matériel. Toutes deux progressent à travers les siècles, tendant l'une vers l'autre, et finiront par se rencontrer ; sa fleur sera la Vierge, son fruit, la nativité dans toutes les créatures, et la possibilité du retour à la Patrie éternelle. Chacun de nous reviendra un jour dans cette Patrie vers laquelle quelque chose en nous se tend, comme l'enfant tend ses bras à sa mère, sachant qu'il trouvera en elle le refuge qu'il cherche.

Mais pour que ce retour se réalise, il faut que toutes les créatures connaissent la vie inconnue du Christ, et qu'elles aient compris et réalisé profondément tout ce que cette vie inconnue a renfermé d'enseignements ; cette vie inconnue, c'est la lente croissance de l'arbre éternel ; cette évolution se perd à travers les créatures de la nature, à travers ce que les astronomes voient des mondes et ce que les métaphysiciens peuvent imaginer entre ces mondes.

* * *

Avant de poursuivre¹⁸¹, je veux attirer votre attention sur une distinction capitale. Je vais vous parler de choses merveilleuses. Mais il faut faire la différence entre l'occultisme et le christianisme ; ils ne se ressemblent pas, ils n'ont que certains traits en commun, des traits extérieurs.

L'ésotérisme et l'occultisme sont l'étude des forces naturelles par des moyens naturels, par des méditations et des procédés tirés de l'arsenal de la nature.

Le mysticisme n'est pas une étude, c'est un système de vie, il ne cherche pas la Connaissance mais l'Amour ; il ne convoite rien de la création, ne désire posséder rien que le surnaturel.

Il y a un invisible surnaturel, comme dans l'occultisme, mais cet invisible est purement spirituel. Prenez les forces les plus subtiles que jamais adepte ait maniées : elles obéissent néanmoins à des lois, elles sont conditionnées, soumises à l'espace et au temps. Aussi renferment-elles toujours une proportion plus ou moins grande de matière.

Les forces du mysticisme ne sont soumises à aucune loi. La physique, par exemple, a découvert que l'électricité, les sons, la lumière, les fluides pèsent ; on verra bientôt que la pensée, la vitalité, l'âme pèsent aussi.

Dans l'univers surnaturel, qui est du domaine du mystère, tout est libre ; il n'y a pas d'autre esclavage que celui qui est librement accepté.

181 Bulletin des Amitiés Spirituelles, n° 34, janvier 1937.

L'occultisme étudie la sève de l'arbre. Le mysticisme n'a qu'un but, s'unir à la sève de l'arbre.

La roche la plus dure est perméable à certaines influences fluidiques ; de même, pour les forces mystiques toute roche est perméable, rien ne leur est une barrière.

Dans l'océan mystique, le Père veut, le Fils obéit et va accomplir la volonté du Père, l'Esprit est le lien qui les unit et l'artisan de leurs volitions.

Selon l'occultisme, sans doute le Père crée, mais on ne trouve dans ces doctrines que l'image de la réalité, l'Esprit y est remplacé par les forces de la nature.

C'est parce que l'univers mystique doit semer, répandre la lumière que le salut dépend entièrement de cet univers.

* * *

L'arbre éternel est dirigé vers la terre par un décret providentiel ; il est dirigé vers un certain lieu, un certain groupe, et à un certain moment de la durée.

Quand un chimiste veut conserver un acide violent, il cherche un vase imperméable, afin que ses parois résistent à l'action corrosive. La Providence fait comme le chimiste. Elle a prévu que le monde, un jour, aurait besoin d'Elle, et a préparé sa venue, dans sa forme la plus visible ; Elle a prévu que le monde ne pourrait supporter cette incandescence venant sous la figure du

Verbe. Elle a cherché sur la terre un « contenant », un vase éprouvé.

Afin que ce feu dévorant puisse y subsister sans que les visages qui le regardent soient réduits en cendres, Elle a choisi le temps le plus critique, où régnaient le mensonge, la violence, l'intelligence perverse, où les faibles étaient parvenus à la limite de l'écrasement, le temps où aucun pas ne semblait plus pouvoir être fait par les humains sans tomber dans l'abîme – c'était bien comme ce que nous vivons actuellement. La Providence a pris dans ce siècle-là les hommes les plus méprisés, les épaves des civilisations les plus anciennes, mais qui portaient le plus grand acquis psychique. Elle a jugé qu'il constituait l'organe le plus propre à réaliser les desseins de Dieu, et que là pouvait descendre le feu de Dieu.

Tels étaient les Hébreux, il y a 2000 ans.

Quand Moïse les emmena d'Égypte, ces esclaves avaient dans les veines du sang noir des anciens Éthiopiens, du sang rouge des Atlantes et celui plus neuf des Celtes primitifs mais ils étaient les hommes les plus irréductibles alors existants.

Moïse a mis tous ses soins de Théurge à rendre cette raideur encore plus imbrisable. De ce roc devait sortir la source de la vie éternelle, de cette race devait sortir le doux, le martyr volontaire et perpétuel.

* * *

Nous ne ferons pas d'ésotérisme, pourtant il est difficile de ne pas en faire un peu, et voilà pourquoi nous allons étudier ce qui s'est passé à l'intérieur de ce monde surnaturel qu'est le Verbe et qui est la corporisation de l'œuvre providentielle du Père.

Le Père, un jour, a donné la Vie au monde, puis après que l'homme eut méconnu ses dons, il nous a donné le moyen de rentrer dans notre Patrie. Pour voir ce qui s'est passé à l'intérieur de l'arbre, et la descente prodigieuse, il est bien difficile de ne pas faire d'ésotérisme. L'Arbre éternel a passé par Israël avant de s'épanouir en une cime qui est le Christ. L'Arbre éternel a passé par le centre d'Israël. C'est pourquoi ce peuple, dans ses enseignements, a toujours été très près de la Vérité. Dans la Kabbale, on la retrouve avec le plus de pureté. Là se trouvent de nombreuses indications sur le Verbe et la Vierge Mère.

Pour éviter de tomber absolument dans l'ésotérisme, questionnons le Christ lui-même, avec sincérité et ingénuité. Nous tacherons d'obtenir des réponses, quoiqu'elles ne soient pas très urgentes puisque ni les uns ni les autres n'avons encore pu réaliser ce que nous avons compris de Ses paroles. Espérons qu'au moins ces réponses nous donneront plus de zèle pour faire un pas en avant.

Le plan de la création est en somme ceci : que nous sommes mis à l'école pour apprendre une leçon difficile, compliquée, ou si vous voulez, au désert pour défricher la terre inculte.

Il y a un maître d'école pour nous venir en aide dès que nous reconnaissons que nous ne pouvons plus rien apprendre par nous-mêmes, et aussi un jardinier pour

nous montrer comment travailler. Mais pour écouter et initier l'un ou l'autre, il faut que nous ayons des oreilles pour entendre et des mains pour travailler. Le Ciel nous donne des forces dans les deux cas, selon notre désir et la qualité de notre effort vers lui.

* * *

Pour opérer le salut de n'importe quel être, le Verbe descend d'abord jusqu'au centre de cet être. Il y réalise son opération divine par le ministère de l'esprit, et par l'Être encore inconnu qu'on nomme « *la Vierge Éternelle* ». Elle était déjà dans l'éternité antérieure, Elle sera aussi dans l'avenir : « *La Vierge Triomphante* », cette « *Atmosphère* » du Royaume où les Élus sont assurés de trouver la Béatitude. Dans notre cœur enfin, il y a une Vierge, encore, et quand le Christ, le Verbe naît en nous, la Vierge est toujours là, qui préside à cette naissance (corps de gloire).

* * *

La naissance du Verbe n'a pas lieu à un certain moment en un certain lieu, mais partout à la fois. Ni les œuvres du Christ, ni les faits de l'Évangile, ne doivent être situés dans l'histoire. Si nous voulons en faire la nourriture de notre âme, nous devons nous souvenir que les vérités spirituelle sont toujours agissantes. Le

Christ ¹⁸² n'est pas seulement né à Bethléem, mais partout où une étable veut bien le recevoir.

Il n'a pas guéri tel ou tel individu, il y a 2000 ans, mais maintenant encore, cette action dure pourvu que le malade joigne le guérisseur dans son domaine, et le moyen de le joindre est cette puissance appelée la Foi. Il n'y a pas qu'un Bethléem, qu'un Thabor, qu'un Golgotha ; il en existait déjà, avant ceux qui portent ces noms, et il y en aura encore, jusqu'à la fin. Il y en a aujourd'hui, et ces mêmes faits se déroulent plus encore peut-être dans la gloire, parce que plus cachés.

Une tempête sur le Pacifique pourra être calmée parce que des vagues ont été apaisées, un certain jour sur le lac de Génésareth. Un criminel pourra trouver son pardon parce qu'un certain larron fut pardonné, il y a 2000 ans sur le Golgotha.

Les personnages qu'on trouve dans l'Évangile : la drachme, le figuier, le levain, les vierges folles, l'enfant prodigue... sont des êtres vivants, des vertus, dont notre être immortel peut se nourrir si nous le voulons bien. Vous me comprendrez si vous avez un peu ressenti la présence essentielle de ces choses dans votre vie secrète.

* * *

182 Bulletin des Amitiés Spirituelles, n° 35, avril 1937.

D'abord les deux généalogies du Christ que nous trouvons dans Matthieu et dans Luc représentent les jonctions successives des deux arbres : chaque fois qu'un rameau descendant, céleste, rencontrait un rameau ascendant, terrestre, c'est un ancêtre du Christ qui naissait. Ces porteurs de flambeaux qui se transmettaient la lumière primitive furent les ancêtres de la Vierge et de Joseph, depuis les antédiluviens, jusqu'aux derniers. Ils représentent la bénédiction primitive et marquent l'intention divine du Salut, c'est-à-dire le Fils. (Jésus = le Salut, en hébreux). Adam et Ève l'ont reçue d'abord, cette bénédiction, quand ils furent envoyés sur la terre... dans un endroit spécial, au pôle Nord qui, au jugement prochain, se trouvera au Centre de La France.

Cette bénédiction fut donnée sous la forme de quelques épis de blé et de quelques grains de raisins. Ces végétaux destinés à la nourriture de l'homme et sur lesquels la bénédiction était déposée, furent précieusement conservés par la connaissance et les soins des justes, et la bonté des hommes justes. C'est ce qui a permis d'acclimater sur notre terre la substance radiante du Verbe et la personne humaine du Christ.

Ce froment et cette vigne, on les retrouve dans l'histoire des anciennes religions, dans les traditions et les cultes les plus purs où le pain et le vin étaient révévés.

* * *

Melchissédech, cet homme si mystérieux, dont on a retrouvé nulle part les antécédents, fut le rénovateur de cette bénédiction, quand il offrit le premier sacrifice non sanglant. Moïse en rénova la forme dans l'Arche d'Alliance.

Dans les temples, ce n'est pas la grande statue adorée en public qui renferme des vertus, mais la petite image dont le grand prêtre seul reconnaît la présence cachée.

Le sacrifice de la messe n'est vraiment valable que s'il a lieu sur les images ou les reliques des saints ; en réalité le vrai support de l'énergie secrète d'un culte demeure toujours caché.

L'Arche d'alliance, on la voyait ; mais dedans, à l'abri des regards était le calice de métal où étaient conservés les grains de froment et les grains de raisin primitifs. Sur eux reposait la force du culte de Jéhovah. Et quand les Israélites furent dispersés, ce calice et ces grains furent néanmoins conservés en Israël, par le clergé ordinaire et par le clergé secret.

* * *

Parmi les rabbins, les plus savants scrutaient le sens caché de la Torah, de la Kabbale, et expérimentaient leur science dans les collèges prophétiques. Il y avait aussi les juifs laïques : les Nazaréens, consacrés à Dieu pour une période déterminée, et qui menaient une vie d'ascétisme et de pénitence. Enfin, il y eut un troisième sacerdoce secret : celui des communautés esséniennes,

qui descendaient des prêtres à qui Moïse avait confié l'Arche.

* * *

Après la dispersion d'Israël, les Esséniens se réunissaient au Carmel, à Saint-Jean d'Acre, sur l'Horeb. C'est là que fut gardé le calice en attendant que le règne de la rigueur fût remplacé par celui de la miséricorde en la personne du Messie.

Voici la théorie en vertu de laquelle des Esséniens vivaient leur existence d'ascétisme. Dans une certaine forme de Séphiroth, Israël était la fleur de l'humanité qui devait recevoir la fleur humaine du Messie. Tous travaillaient à hâter cette éclosion. Les Esséniens pensaient qu'un moyen de raccourcir le règne de la rigueur était de s'en charger, de l'attirer sur eux-mêmes. Ils se condamnaient à l'ascétisme pour cela, ils s'offraient en sacrifice pour hâter la venue du Messie. Ainsi, dans le Lévitique, on voit que dans les sacrifices mosaïques, une part de l'offrande est mise de côté pour être offerte à l'Éternel dans l'intention de lui rappeler sa promesse de miséricorde.

* * *

Tous ces faits sont inconnus de l'homme ordinaire, et peu connus des contemplatifs. C'est un bien sans doute, car ces connaissances soulèvent de nombreux

problèmes. Je vous les raconte, ces faits « légendaires » parce qu'en vous montrant ces choses capitales, vous comprendrez combien profond est le souci du Père de nous attirer vers lui ; vous saurez combien de planètes, de constellations, de nébuleuses, d'espaces, le Fils a traversés pour nous sauver et rendre possible notre béatitude future. Si nous nous mettions en face de cette marche, en face des efforts contenus dans la vie du Christ, notre zèle s'enflammerait réellement, nous aurions une vie toute en ferveur et de sacrifice. Nous verrions que le Verbe nous mène avec soins, avec inquiétude, avec sollicitude, et que les épreuves auxquelles nous sommes soumis sont des écoles. Nous verrions comment le genre humain est mené de l'externe vers l'interne. Nous verrions comment les sacrifices sanglants des anciens évoluèrent vers le sacrifice non sanglant qu'est la Cène du Christ, et comment cette Cène est l'aurore et le présage de ce « culte » en esprit et en vérité que le Christ a annoncé.

* * *

Jésus n'a pas condamné les rites puisqu'il les a tous accomplis fidèlement, lui-même, mais entre autres lumières, il a ravivé celle-ci : « *Les rites ne sont rien, s'il n'y a pas dans le cœur du fidèle, la flamme dont ces rites sont la forme.* »

Si nous pouvions vitaliser cette obéissance à la loi civile, à ces choses que nous méprisons, notre obéissance aurait des résultats inattendus et immenses.

Depuis toujours, on nous a dit d'être obéissants, mais nous ne tenons pas compte de ces avertissements !

* * *

Mais si ces choses dont je veux vous entretenir ne semblent devoir être un aliment que pour votre curiosité, il faut réprimer l'appétit du merveilleux et vous tourner plutôt vers les œuvres substantielles du Christ.

Les œuvres des hommes extraordinaires ne sont que des prestiges, qui s'effacent au bout de quelques années. Celles du Christ durent toujours et constituent les miracles de la réalité. Les hommes ne gardent leur puissance qu'un court espace de temps : le Verbe conserve toujours son même degré de puissance et d'actualité. Il est matériellement cet alpha et oméga dont parle saint Jean dans l'*Apocalypse*.

Cette grandeur devrait nous inspirer l'humilité. Cette richesse, cette beauté perpétuelle, devrait nous apprendre l'amour. Car dans la mesure où nous réalisons sa parole, nous acquérons ces merveilles spirituelles.

Et ces merveilles, ce sont celles que je voudrais vous faire comprendre.

Bethléem¹⁸³

Le jour de Noël – Les bergers – Les Anges du Christ Apparition des Anges – Clairvoyance – Les Anges à Bethléem – Les Anges près de nous – La naissance du Christ en nous – Le Royaume – La bonté du Père – Répercussion de la naissance de Jésus – L'étoile des Mages – Les Rois Mages – Le Mazdéisme – L'unité religieuse – Apparition de l'étoile des Mages – La comète – Itinéraire des Mages – Offrande à l'enfant Jésus – Les justes qui attendaient la venue de Jésus – Les justes qui ne purent venir à Bethléem

Si vous voulez, nous contemplerons l'Annonciation, ou plutôt la visite des Mages et des Bergers à Bethléem.

* * *

Il y a dans l'idée, qu'en général, on se fait des choses de Dieu une erreur qui paraîtra fondamentale quand nous aurons vu ces choses ensemble.

¹⁸³ Conférence prononcée le 23 novembre 1920. Un texte du même nom fut édité dans le *Bulletin des Amitiés Spirituelles*, n° 36, juillet 1937, puis n° 173, janvier 1993.

Pour presque tout le monde, le service de Dieu est une chose sévère, austère, dépourvue de toute joie et de toute allégresse. Au contraire, si l'on réalise dans sa plénitude le don de soi, tout ce qui concerne Dieu se transforme en allégresse, en joie et en pacification.

Quand l'enfant divin naquit, la tradition, la légende, assure que toute la nature en ressentit une allégresse.

Les animaux parurent joyeux, les fleurs en furent plus parfumées, les arbres eux-mêmes furent plus forts et plus féconds.

Inversement, quand cet enfant, parvenu au terme de sa carrière, sera suspendu à cet arbre, qui sera un signe de ralliement pour l'humanité entière, les rochers trembleront, les monuments seront ébranlés et s'effondreront, les animaux s'enfuiront, et les plantes sécheront.

Le sens intime du peuple a raison quand il pense que Noël est la fête joyeuse par excellence. Quand les forces du Ciel entrent en contact avec la terre, cela signifie un regain d'espoir et de vitalité. Les forces que la terre reçoit ne viennent pas que du Ciel ; il en vient d'ailleurs et celles-là ne sont pas parfaitement pures. D'ailleurs, elles ne parviennent pas à la terre, de suite, mais seulement après des réfractions assez fréquentes.

Elles ne nous apportent pas des forces, des vertus régénératrices, tandis que les forces du Ciel viennent directement ici-bas ; rien ne peut leur faire obstacle et tout ce qu'elles touchent est revivifié. Quand un véritable serviteur du Christ passe dans une forêt, s'il touche du pied un tronc mort, il reverdit ; quand il pose la main sur un homme ou un animal, ils guérissent.

Tout ce que le vrai serviteur touche, reçoit une vie nouvelle, c'est comme une renaissance. Le type de ce deuxième don de la vie – don que la vie fait aux êtres déjà vivants qu'elle touche à nouveau – c'est le fait de la régénération mystique. Nous verrons cela plus tard.

Mais pour le moment, il importe de sentir que Dieu est l'harmonie de toutes les conciliations, la joie de toutes les accordailles, la splendeur de toutes les résurrections.

Dieu ne fait jamais autre chose que nous envoyer l'espérance, qui paraît, comme une petite fille qui va à l'école, chante sur les sentiers de la terre, portant son petit panier et des fleurs à la main.

Cette « petite vertu » dont on ne parle pas, qui est comme étouffée sous les vertus plus imposantes de la charité et de la foi, c'est elle qui nous fait vivre et qui est la vertu du Fils.

À la minute où naquit l'enfant divin, il n'y eut pas que le voisinage immédiat qui ressentit l'événement, mais dans tous les mondes il fut aperçu ; dans le cœur de leur foyer central, ils eurent le sentiment que leur salut se déclenchait, et ils bondirent d'allégresse.

Cette explosion de joie existera pour nous un jour, nous devons nous en souvenir, car nous recevons des forces constamment, de ce fait, pour plus tard, quand aura lieu la naissance du Verbe en nous.

* * *

Dans les récits évangéliques, au sujet des bergers, nous devons retenir les rapports familiers qui existent entre eux et les Anges.

* * *

Les rapports des humains avec les Anges ne sont pas rares, mais nous manquons d'yeux pour les apercevoir.

Vous le savez, il y a deux invisibles en contact avec la terre : l'invisible de la Lumière et celui des Ténèbres.

Autour de nous, il y a une multitude de génies mixtes où la lumière et les ténèbres se mélangent. Ils sont pour chaque homme les agents du destin.

Mais cette armée d'auxiliaires donnée à tous les êtres et dont tous bénéficient, est remplacée pour le Saint, pour le véritable disciple, par une armée d'Anges qui dépasse en puissance et en splendeur toutes les autres, une armée d'Anges qui sont l'individualisation spontanée de la sollicitude du Père.

Les voyants les ont aperçus sous la forme d'enfants ailés qui expriment la plastique, la promptitude, l'allégresse et l'obéissance parfaite : c'est là ce qui caractérise les Anges.

Nous pensons que les individus sont des personnes mais que les milieux (l'air, l'eau, la terre) sont impersonnels. Cette opinion change totalement quand les choses sont considérées du point de vue de l'Absolu.

Vu du royaume de Dieu, tout est un individu conscient, doué d'une certaine intelligence et d'une certaine liberté.

Cet immense univers, cette colonne éblouissante de forces et de lumière qui depuis le Christ descendent du trône du Père dans le cœur de ceux qui veulent bien les accueillir, c'est le secours du Christ pour chacun de nous. Cette colonne est peuplée de forces, de splendeurs ; c'est une multitude innombrable de serviteurs zélés, d'êtres spirituels, appelés « Anges », d'essence radicalement différente de celle des autres êtres invisibles dont parlent les ésotérismes et les folklores.

Les Anges du Christ sont, pour nous, tout ce que nous pouvons imaginer de plus spontané, de plus libre ; ils ne viennent que pour nous aider.

Ils sont des multitudes, chacune des volontés du Père en vue du salut universel fut un ange et l'est encore. Pour les dénombrer il faudrait faire le compte de toutes les pensées, de toutes les volitions, de tout l'amour contenu dans tous les actes du Père, le compte de toutes les pensées, de tous les sacrifices, de tous les actes du Verbe depuis son départ du Ciel, de ceux qu'il accomplit pendant sa vie terrestre et qu'il accomplit encore.

Il faudrait tenir compte de toutes les bénédictions, de tous les secours et de toutes les guérisons : chacune de ces choses est un Ange.

Quand nous aurions fait ce compte impossible, nous aurions une petite idée de ce que les théologiens appellent « La Providence vivante ».

Il s'en suit que si nous avons conscience de la multiplicité et de la réalité de ces « présences

perpétuelles », une grande responsabilité pèse sur nous : une responsabilité d'avoir à utiliser ces secours, responsabilité de ne pas les oublier, quelles que soient pour nous les responsabilités, les difficultés de la vie.

Nous avons le devoir de prendre conscience de tout cela pour faire appel, avec une importunité excessive, à ces secours, certains que plus nous demandons, plus nous recevons d'aide, plus il nous sera accordé, puisque ces aides viennent des ressources infinies de la bonté du Père.

* * *

Voilà l'idée générale qui peut présider à nos méditations sur l'adoration des bergers. Tout a été dit sur cette adoration des bergers : on a fait ressortir l'opposition entre l'ignorance de ces gens et la faveur immense qu'ils ont reçue d'avoir été tout proches, et les premiers à contempler Dieu revêtu de chair humaine.

Cette apparition des Anges par lesquels ils furent informés est beaucoup plus fréquente qu'on ne le pense, mais nous n'avons pas encore les yeux pour les voir, des voyants ont pu les apercevoir aussi.

* * *

Il y a plusieurs sortes de clairvoyance. La première innée, naturelle, c'est une faculté involontaire. Certains

l'ont de naissance. Elle leur permet de voir les choses (objets) à travers les voiles de la matière et malgré ces voiles. Qu'elles soient bonnes ou mauvaises, les possibilités de découvrir certaines choses de l'invisible demeurent néanmoins soumises à divers facteurs. Nous mentionnerons simplement leur existence. En deuxième lieu, il y a une clairvoyance artificielle que certains développent en eux par des moyens plus ou moins licites, plus ou moins savants, et par une connaissance plus ou moins complète des rapports de l'âme avec la matière.

Ces enseignements, ces entraînements, ces procédés font partie de la pratique des sciences occultes. Chaque ésotérisme dit qu'il possède les moyens les plus efficaces. Nous savons que le simple fait de prendre une chose que la vie ne nous offre pas, n'est pas légitime.

Donc en somme la clairvoyance naturelle n'est pas à l'abri des erreurs et la clairvoyance artificielle ne nous intéresse pas.

Il y a une troisième clairvoyance, qui ne mérite pas ce nom, tellement il s'agit d'un monde totalement différent.

Si le cœur d'un homme a tellement passé par toutes les souffrances, tous les laminages qui l'ont rendu ductile et renforcé à la fois, au point que rien ne peut l'atteindre, que nulle tempête ne peut le faire trembler, ce cœur alors a retrouvé, récupéré, sa splendeur primitive ; il est devenu capable d'être le tabernacle d'un des souffles de l'esprit.

Dès ce moment, les voiles de la matière sont pour lui comme s'ils n'étaient pas. Il possède cette clairvoyance qui ne demande aucune étude et qui est la connaissance totale, infuse.

Les clairvoyants sont souvent des déséquilibrés, ils sont en rapport avec l'invisible par suite d'un déséquilibre naturel ou artificiel.

La clairvoyance spirituelle possède constamment la pleine connaissance, la pleine conscience de ce qui se passe sur le plan physique, mais cette conscience ne l'empêche pas de connaître ce qui se passe dans « certains autres espaces » (pour parler comme les savants modernes).

Il y a la même différence entre les trois clairvoyances qu'entre les dons naturels ; les dons acquis artificiellement et les dons gratuits du Ciel.

* * *

Sur la grotte de Bethléem¹⁸⁴, tous les Anges ont passé. Du fond des nébuleuses et des mondes, tous les Anges sont venus rendre hommage à Jésus. De même, cette manifestation miraculeuse n'est pas seulement un fait historique, local, elle est survenue une fois pour toutes.

Ce qui caractérise l'Évangile, c'est sa perpétuelle actualité parce que c'est l'histoire de l'être éternel.

Jésus a dit : « *Qui me voit, voit le Père.* » Dans le personnage du Christ s'ouvrent toutes les avenues, tous les points de vue nécessaires pour que nous puissions

184 Bulletin des Amitiés Spirituelles, n° 37, octobre 1937.

nous faire une initiation du divin, de ce que sont la vie et les activités incessantes du Père.

* * *

Autour, il y a constamment des myriades d'esprits mixtes dont nous n'avons pas à nous occuper, et des myriades d'Ange qui se posent autour de nous, entourés d'un éclat proportionné à notre zèle et à nos renoncements. De cette notion, de ces collaborations perpétuelles ressort la preuve que le service de Dieu n'est ni pénible, ni austère, ni sévère.

Le Christ nous le dit d'ailleurs : « *Mon joug est facile et mon fardeau léger.* » Seulement, nous nous y prenons mal pour le porter.

Il vient, dans l'histoire de chaque âme, un jour où elle voit qu'elle s'est trompée, qu'elle a donné le trésor de son amour et de sa vie à des « idoles » qui ne la valent pas.

Elle commence alors à changer de chemin, elle fait dans l'invisible ce que les théologiens appellent une « conversion ».

* * *

Cette conversion, parce que nous sommes faibles et craintifs, parce que nous sommes des enfants sans persévérance, n'est pas immédiate ni totale. Elle est

entrecoupée de retours en arrière, de remords, de tergiversations.

Nous nous figurons cependant que nous sommes déjà Dieu et que son service est dur. C'est que nous ne savons pas nous y donner assez complètement : nous compliquons notre travail. Si un homme a décidé une telle ligne de conduite et qu'il revienne en arrière, il ne fera rien de bon.

C'est ainsi pour nous qui nous croyons chrétiens, si nous n'avons jamais osé faire le pas primitif pour nous placer résolument dans le camp de la Lumière en fuyant radicalement le camp des ténèbres.

Si vous avez effectué ce pas, cette volte-face, en vérité vous aurez la vie renouvelée par le Christ, et la vie la plus douce.

Je vous dis ces choses pour vous demander d'y donner votre attention, non avec ce sentimentalisme qu'on appelle à tort piété, mais avec le sentiment profond du sérieux de ces choses et de la gravité des décisions que vous pourrez prendre.

Si vous faites cela dans la certitude que, si bas que nous soyons et si incapables d'un acte un peu noble, nous restons pourtant, par « quelque chose » au fond de nous, des créatures tellement uniques et singulières dans l'univers, que toutes les autres créatures attendent de nous le signal pour se mettre en route à notre suite dans la vie de gauche ou de droite. Si vous faites cela, vous comprendrez combien notre responsabilité est grande.

Nous avons le devoir de rassembler nos forces pour accomplir notre effort jusqu'à la limite de notre puissance.

* * *

L'Univers sensible, nos savants disent que c'est le « résidu » de l'univers des forces. Les mystiques disent que ce dernier, lui-même, n'est que le voile souillé dérobant à nos yeux le monde de la Gloire. C'est le « Royaume », dont parle le Christ, et dont les architectures, les formes, les chemins, sont un seul chemin où Jésus passa toujours, et qui est Jésus lui-même.

Ceux qui y passent après lui sont des parcelles, eux-mêmes, de Jésus, c'est-à-dire la Vérité.

Ce monde de la Gloire demeure à jamais inconnaissable à ceux qui ne sont pas avec le Christ. Même aux âmes les plus hautes de l'humanité, le Royaume ne peut encore apparaître que comme une nuit obscure, parce qu'il ne peut s'éclairer pour eux que par des lueurs fugitives.

Le Christ donne la Lumière de l'Absolu à tous les êtres. Il *est* le monde de la gloire et il *est* la vie de ce monde. Il en est *l'âme*. Il en est *la porte*. Le Christ a dit : « *Je suis la porte.* » Il est la porte, sa propre porte, il est la porte, la limite, la vie, l'essence même de ce monde glorieux qui est gouverné avec une entière perfection par la « Providence » vivante et dans lequel tout est parfait, ordonné, dans lequel tous les travaux, toutes les

victoires et les apparentes défaites se résolvent harmonieusement.

* * *

Tout est bien, essentiellement. C'est terrible pour nous de voir le mal triompher, mais ce n'est qu'une apparence de triomphe. Jésus pourrait de suite, en un instant, mettre fin à l'existence du mal. Il serait le Maître du monde en trois minutes, s'il voulait, mais il a décidé qu'il serait encore notre esclave et qu'il attendrait notre bon plaisir.

Pour apercevoir ces choses autrement que par notre intelligence, c'est-à-dire, en vérité, il nous faut devenir aveugle aux autres lumières, enlever beaucoup de taies de nos yeux, les taies de l'égoïsme et de l'orgueil. Et il faut aussi que nos yeux, alors libérés, aient le temps de s'accoutumer à la Lumière. Le Ciel ne prend pas sa victoire de suite, il nous laisse le temps de la convalescence.

* * *

C'est à cela que mène la contemplation intérieure de la visite des bergers à Bethléem.

La naissance du Christ est un fait qui a eu des répercussions non seulement dans le voisinage immédiat mais sur la terre entière.

Partout, les anciens temples, les autels des augures, les centres religieux, quels qu'aient été leurs démons et leurs doctrines, les autres prophètes, furent renversés.

Du Pérou au Mexique, du désert de Gobi à la Chine, du Japon au centre de l'Inde, à Gwallior, Mysore, dans le royaume d'Oud, en Égypte, en Grèce, en Thrace, dans la Celtide, sur le plateau de l'Iran, partout.

À Rome, au pied du Janicule, au carrefour de la voie aurélienne et de la voie triomphale, s'élevait un temple à Jupiter. La tradition dit qu'il s'écroula, le sol s'entrouvrit et une fontaine jaillit à cet endroit. Plus tard sur cette fontaine, les chrétiens bâtirent une église qui est encore maintenant Sainte-Marie du Transtévère.

* * *

On voit se réaliser des phénomènes analogues dans le monde sidéral. Il y eut des comètes, des chutes ou des apparitions d'étoiles, des conjonctions extraordinaires.

* * *

Les mages furent avertis par un de ces phénomènes. À leur propos, la légende dit qu'ils étaient des rois chaldéens ; une autre dit qu'ils représentaient les trois races : noire, blanche et jaune.

Ces deux légendes sont inexactes.

L'un des mages était un Khan ou prince nomade qui vivait surtout entre la Caspienne et l'Oural. Les deux autres étaient aussi des princes pasteurs : le premier venait des environs des ruines de Babylone, le second, d'un plateau plus à l'Est. Ces trois rois n'étaient ni des astrologues ni des sages chaldéens. À ce moment, la religion de la Chaldée n'existait plus dans sa forme primitive.

* * *

Le mazdéisme, fondé il y avait longtemps par Zoroastre, avait été une religion fort pure dont la morale ressemblait beaucoup à celle des chrétiens.

Pour le Mazdéen l'univers était le champ de bataille entre la lumière et les ténèbres. Tous deux se battent dans l'invisible en même temps que les saints, les génies, les démons de la corruption. Sur la terre, parallèlement, la bataille est menée par les bons et les méchants, le bien et le mal.

Cette morale reconnaît les bonnes actions, la sincérité, la droiture, la vérité.

Le culte aussi est simple : il consiste en offrandes d'une certaine liqueur sacrée.

Les sacerdotes s'occupent :

- De l'interprétation des songes.
- De l'étude des astres.

- De l'étude des cérémonies du culte.

Autrefois, le mazdéisme avait été puissant. Il gouvernait ce qui est actuellement la Perse. Mais Cyrus réduisit beaucoup le nombre des fidèles et l'influence des prêtres. À l'époque de Jésus, il n'y avait plus que des groupes épars.

* * *

Une légende accréditée¹⁸⁵ par les écrivains modernes est qu'il existait dans les temps anciens un immense ésotérisme unissant les centres mystiques de tous les pays et par les soins duquel les initiés de ces centres travaillaient d'une manière coordonnée. Cette idée, cette hypothèse a certainement été une réalité. L'unité a existé pendant un ou deux siècles quand l'Atlantide, par sa construction géographique, put centraliser les enseignements et coordonner les efforts religieux du monde connu. Après sa disparition, quelque éclairée que put être la colonie rouge sauvée de l'Atlantide, l'ancien organisme ne put subsister.

Il y eut un désir analogue, au début du XVII^e siècle, dans les efforts des Rose + Croix pour restaurer cette unité. Ils ont continué de réaliser ce rêve, cet espoir de fonder un jour une monarchie universelle avec un seul monarque, un seul pontife. L'action de Richelieu par exemple est une tentative en ce sens.

185 Bulletin des Amitiés Spirituelles, n° 38, janvier 1938.

Ils n'ont pas réussi, quoique leur action fût anonyme, et ils n'ont pas abandonné leur espoir humain.

* * *

Les Rois Mages, comme tous les princes pasteurs, voyageaient avec tous leurs troupeaux et leurs serviteurs qu'ils menaient çà et là selon les habitudes de la vie patriarcale. Ils furent prévenus de la venue du Christ par l'étoile surnaturelle au sujet de laquelle personne n'est d'accord.

Je mentionnerai seulement que, tour à tour, on a cru qu'elle était l'étoile polaire, visible à ce moment-là dans la petite Ourse, ou bien l'une des étoiles du Baudrier d'Orion, appelée depuis l'étoile des trois Mages.

Des hommes ont écrit que c'était une apparence formée par la conjonction de cinq planètes, qui fut observée alors, observation qu'on trouve relatée dans des documents en Chine, au Thibet, dans les collèges hindous, à Pékin où il y avait un observatoire très ancien, au temple de Kali près de Lhassa. Dans le royaume d'Oud, un document parle aussi de cette conjonction extraordinaire.

On pourrait objecter que ces observations astronomiques prises en général sont faites comme si le milieu interplanétaire était homogène, comme si la lumière s'y propageait avec une vitesse égale et constante. Ce n'est qu'une hypothèse, les faits ne l'ont pas encore contredite. Pourtant, les physiciens modernes ont trouvé que les fluides, la lumière, le son, l'électricité ont un

poids. Alors la vitesse de la lumière ne peut être égale ni constante. Si le milieu interplanétaire n'est pas homogène, l'astre n'ira pas en ligne droite. Où sera donc l'exactitude des calculs astronomiques ?

Où sera la vérité objective de nos hypothèses ? Mais si la science mathématique la plus exacte en apparence laisse la place à l'hypothèse, pourtant les savants ne peuvent la rejeter.

* * *

Voici une théorie que je vous propose : la fameuse étoile était une comète.

Les comètes sont des êtres extraordinaires. La plupart du temps, on sait de quelle région elles viennent et où elles vont et quand on est susceptible de les revoir. Mais pour d'autres, on ne connaît absolument rien. Les comètes sont encore des missionnées de « l'humanité des astres », des donneuses d'espérance, des porteuses de forces. Elles surgissent du fond de l'espace, accomplissent leur mission de régénération ou de médication pour un monde où la vie s'affaiblit, puis repartent dans l'espace d'où elles étaient venues.

Ou encore, elles servent de char, de véhicule à un missionné. Les comètes, parce qu'on a remarqué leur apparition avant les catastrophes, les guerres, les épidémies, en ont gagné un sens néfaste. Mais tout remède énergétique n'aboutit-il pas à l'expulsion des déchets organiques ? Si c'est là un remède pour un

monde, c'est pour le débarrasser de ce qui ne lui est pas utile, et il est toujours un bienfait, d'ailleurs gardons la certitude que Dieu ne punit jamais. Nous nous attirons les punitions par le même mécanisme qui appelle l'indigestion sur l'estomac de l'enfant trop gourmand.

* * *

La comète guida les Rois d'abord pour les rassembler, du Nord et du Sud, vers la Mer morte, à travers le désert de Syrie. Ils arrivèrent alors à Jérusalem où leur venue suscita les soupçons d'Hérode.

Ils se rendirent à la grotte de Bethléem, située en dehors de la ville, et s'approchèrent de l'enfant dans lequel leur foi leur avait fait voir « le Don de Dieu » à l'humanité.

* * *

Les offrandes qu'ils apportèrent, prirent leur signification du donateur et de la qualité de celui à qui elles étaient offertes.

On nous dit que les Rois s'appelaient Gaspar, Melchior et Balthazar. L'Évangile ajoute que le premier offrit de l'or, le second de l'encens et le troisième de la myrrhe.

Ces substances ne sont pas symboliques parce que dans l'absolu il n'y a pas de symboles, tout est en réalité vivant.

L'or est dans le règne minéral ce qui est la vérité dans le règne de l'intelligence.

L'encens est dans le règne physique ce qui correspond à l'art des anciens théurges. C'est le don le plus mystérieux.

La myrrhe est du règne végétal et n'a pas de signification particulière. Mais les trois dons expriment ce qui les caractérise, leur type.

Nos chimistes ont construit une science admirable, encore en progrès. Mais ce qui n'est pas encore fait, c'est « le pont » entre les règnes minéral, végétal, et animal. Il n'y a pas eu encore de génie assez puissant pour établir les liens qui unissent les trois mondes.

L'or est le produit d'une force et l'un des foyers d'une ellipse dont l'autre est le sang. L'encens est la théurgie ancienne. La myrrhe est la substance végétale proche du règne animal...

Suivez les religions anciennes, vous reconnaîtrez que les mages et les sacerdotesses devaient comprendre la notion d'un Dieu unique et du Verbe rédempteur. Mais pour la plupart des gens, il y avait des êtres invisibles à se concilier : d'où le culte des dieux.

Pour permettre aux invisibles de se manifester, les anciens créaient une atmosphère fluide, factice, par différents moyens dont la fumée des parfums. Et les sacrificateurs de certains cultes ont trouvé que le parfum de l'encens était particulièrement efficace pour provoquer la descente des dieux les plus puissants.

C'est à force de répéter les mêmes rites et les mêmes incantations, que l'essence, l'esprit même de l'encens est maintenant revêtu d'un pouvoir d'évocation tout spécial.

* * *

Je voudrais appeler votre attention sur l'aspect « intérieur » des choses. Le Père envoie les créatures dans les champs du néant, et peu à peu se développent toutes les formes de la vie naturelle. Mais si les hommes perdent les directives originelles, le Père doit alors envoyer un nouvel influx de vie pour réorganiser le domaine social et moral.

À ce moment, tout s'effondre, les temples et les forteresses, il y a de terrifiants bouleversements, des avalanches effroyables. Cela a été ainsi pendant des siècles. Nous ne pouvons nous figurer ces dévastations.

Parmi ce chaos, le Père ménage quelques justes isolés qui gardent perpétuellement dans leur cœur des lumières surnageant des civilisations antérieures.

* * *

Il n'y eut pas que ces trois Rois Mages de justes. Ils ne furent pas seuls à avoir senti et compris l'unité de Dieu, la possibilité et la proximité de la Rédemption. Eux, qui étaient riches, ont pu se déplacer et venir adorer le Verbe à Bethléem.

Ces hommes que leurs richesses rendaient indépendants sont venus rendre hommage à l'enfant divin. D'autres justes ont aussi connu cette naissance du Verbe, mais ils vivaient dans une pauvreté qui ne leur permettait pas de voyager pour aller à Bethléem. Ceux-là, Jésus ira les voir dans ses voyages, réalisant ainsi cette parole « *Si on vous dit que le Christ est ici où là, n'y allez pas* », car le jour où il doit venir pour l'un de vous, le jour où nous devons Le rencontrer, il est sur notre chemin près de nous.

Ainsi nous voyons la perpétuité des faits et des épisodes de l'Évangile. Nous la voyons, si nos formalismes ne nous aveuglent pas, si le monde matériel n'obscurcit pas notre vue.

Si vous êtes pourvus d'intelligence et de forces, cela ne vous empêchera pas de reconnaître le Verbe quand vous serez en sa Présence, à la condition de ne pas élever d'autels à cette intelligence et à ces forces, à la condition de savoir qu'elles ne sont qu'un prêt, à la condition que nous soyons des pauvres en esprit.

Si vous êtes ignorant et inculte, cela non plus ne vous empêchera pas de reconnaître le Verbe, si en votre for intérieur vous n'avez pas d'envie pour la richesse ou le savoir des autres.

Tout réside dans le renoncement d'une part, et la foi de l'autre qui nous permettent de faire le pas définitif qui, seul, tout petit qu'il soit, nous mettra en face du Seigneur de l'univers.

Jésus enfant : La présentation, la fuite en Égypte¹⁸⁶

Le Premier-Né – La Famille – Signification de l’Offrande – Le Sacrifice – Le Sacerdoce – La simplicité – Les formes religieuses – Les fêtes religieuses – Obéissance aux lois – Délivrance de l’homme par le Christ – La Présentation dans chacun de nous – La fuite en Égypte – L’Égypte – Le voyage – La mission de Jésus en Égypte – Miracles – Valeur de la vie quotidienne – Danger des « habitudes » (cristallisation)

Vous savez que quarante jours après la Nativité, la Vierge et l’enfant se présentèrent au Temple pour accomplir les formalités de la loi mosaïque : la Purification et la Présentation.

Vous trouverez, si vous êtes curieux d’herméneutique, dans le Lévitique, la Kabbale, une énorme quantité de ces rites d’un symbolisme plus ou moins profond, mais nous laisserons de côté cette érudition, cet ésotérisme des symboles, ces mystères : l’extérieur, en somme.

186 Bulletin des Amitiés Spirituelles, n° 40, juillet 1938.

Nous découvrirons plutôt dans le fait même de la Présentation que le Christ s'est toute sa vie soumis aux lois et aux coutumes de son pays.

* * *

D'abord, il y a dans la Présentation une application des édits de Moïse.

Tous les premiers-nés d'Israël devaient être consacrés au Seigneur. Moïse savait que dans la famille, le premier-né était l'entrée d'un élément nouveau dans son sein. Les familles sont des organismes complets par eux-mêmes ; elles existent de l'autre côté du voile, avant de pouvoir exister ici.

* * *

Le groupe des parents, enfants, collatéraux, ascendants, descendants, et toutes les naissances, tout cela n'est pas dû au hasard, pour telle ou telle famille, mais parce que tous ces êtres ont l'un envers l'autre des devoirs à remplir ou une école à suivre.

Il y a un état civil ici, mais il y en a un aussi de l'autre côté. En vertu de ce grand livre invisible, s'opèrent les mouvements que nous nous croyons libres de réaliser : les mariages, les naissances.

Une famille, c'est un groupe désigné pour travailler ensemble, pendant un certain temps. Le chemin que ce

groupe suit dans l'invisible s'exprime de notre côté sur la terre par tous les phénomènes biologiques ou sociaux qui constituent la vie de famille.

Dans une équipe d'ouvriers, il est utile de temps en temps que les vieux ouvriers soient remplacés par des jeunes, apportant plus d'entrain et des méthodes nouvelles. Dans les familles, le premier-né, c'est le nouveau venu envoyé pour apporter des éléments nouveaux dans un groupe déjà ancien.

Tout est perpétuellement transformé et réformé dans le monde. Ce que nous voyons dans le petit noyau organique de la famille, se retrouve dans la vie des peuples, des races, des mondes.

Moïse sachant que l'aîné est un signe providentiel, a trouvé de toute justice que les parents offrent quelque chose au Seigneur en retour de cette faveur, de ce don, et cela sous une forme rituelle.

* * *

L'offrande, désignée par la loi mosaïque en l'honneur du premier-né, est un agneau pour les riches et deux colombes pour les pauvres. Ces deux animaux étaient le hiéroglyphe matériel, corporel, de certaines puissances de l'invisible, les figures du verbe et de l'esprit.

La famille de Jésus était pauvre et ne put offrir que des colombes.

* * *

Dans cette scène de la Présentation, si nous essayons de nous l'imaginer, nous voyons un homme et une femme, fort modestes, un enfant, des prêtres, parmi eux Shiméon et sa femme la prophétesse Anna, le personnel subalterne du Temple, les lévites, des femmes attachées au Temple qui ont connu la Vierge ; enfant, elle-même était attachée au service du temple.

Remarquons que dans cette assistance, se trouvent représentées les deux faces de cette mosaïque. Dans tout organisme terrestre, qu'il soit politique, social ou religieux, il y a deux faces également ; une organisation que tous voient, qui gouverne en fait, au vu et au su de tout le monde, qui récolte les honneurs, les reconnaissances et aussi les ingrattitudes. Mais dans les coulisses, il y a un autre organisme de l'existence duquel on n'est jamais bien sûr parce qu'il n'est mentionné nulle part d'une façon bien probante, mais qui a pourtant un certain rôle du fait qu'il existe (rien n'existe en effet sans la permission de Dieu).

Les rares documents qu'on peut consulter donnent à cet organisme une importance remarquable, parce que ses membres agissent comme le conseil des premiers.

Cette dualité qui existe dans le sacerdoce antique, existe aussi dans le sacerdoce juif. À côté des sacerdoce officiels, il y a ceux qui d'un vœu libre servent le Seigneur par des méthodes spéciales et qui s'occupent de rechercher dans le texte de la Torah, des sens

inconnus du peuple, des lumières dont il ne paraîtrait pas pouvoir supporter l'éclat.

Ces recherches ont été appelées d'un nom inexact : la Kabbale. Il s'en suit qu'on s'est fait une fausse idée de l'ancienne Kabbale juive.

Dans les ouvrages de Salomon Reinach, d'Adolphe Franck, de Clarke, etc. vous trouverez une erreur totale au sujet de la Kabbale. Ils la donnent comme un ensemble de superstitions, un système ayant pour but de nous mettre en rapport avec le monde de la magie.

La plupart des chercheurs qui étudient ces choses sans recourir aux sources véritables, n'ont rien aperçu.

La vraie Kabbale, même les théologiens les plus graves en sont loin, même le dictionnaire catholique qui pourtant fait la loi ; tous se contentent de reproduire les déclarations foncièrement erronées de Reinach et de Franck.

La vraie tradition secrète des Hébreux, c'est la tradition d'un Rédempteur et d'une Vierge Mère future de ce Rédempteur.

Cette tradition enveloppée, par les vieux rabbins, de Josuah jusqu'à Jésus, de voiles compliqués, est devenue inintelligible et imperceptible pour quiconque est démuné de la clef qui découvre ces mystères.

À la Présentation, il y a le sacerdoce officiel, mais l'autre est représenté par Shiméon, de condition subalterne il est vrai, mais qui possédait des lumières spéciales (du fait de sa foi).

Ces lumières apparaissent dans son cantique. Vous y verrez résumés les enseignements spirituels des

Kabbalistes et la tradition qui a nourri l'espoir d'Israël, de Moïse au Christ.

* * *

Le second caractère de cette cérémonie, c'est la simplicité. Si vous le remarquez, pour nous, chrétiens, la Présentation est extraordinaire, mais c'est une apparence ; nous désirons que les choses graves soient extraordinaires. Nous regardons la vie avec ce préjugé que les choses extraordinaires doivent forcément être profondes et belles. Ce n'est pas toujours exact. Si pour regarder, vous vous mettez sur une pierre, au-dessus du torrent, pour voir plus loin de l'autre côté, vous verrez que le plus grand miracle est cette vie quotidienne qui semble toujours plus plate, si « quotidienne ». Ce qui nous paraît prodigieux, bien souvent, ce sont des choses moins extraordinaires.

Voyez, ici, vous êtes 300, dénombrez les mobiles, les forces, les conditions qui ont dû concorder pour que vous veniez tous ici. Au dire de ceux qui peuvent faire des miracles, une guérison donne moins de mal que de réunir toutes les conditions de nos venues ici. Il en est ainsi tout le long de notre vie, mais nous n'y prêtons pas attention. Dans notre vie, tout est infiniment riche de choses précieuses, mais nous laissons échapper les leçons nourricières.

Parce que nous sommes compliqués, nous ne voyons que les complications, parce que nous sommes tortueux, nous ne pouvons étreindre la vérité, et nous sommes formels parce que les formes nous séduisent. Cependant

les formes sont des choses formelles, profondes et graves ; elles ont un sens pour les yeux qui savent regarder.

* * *

Il y eut un temps aux premiers âges du monde où tout était distribué selon le plan providentiel, où les formes visibles correspondaient aux formes de l'esprit qui les faisait mouvoir. Maintenant, il n'en est plus de même. Il faut que les formes répondent aux mouvements secrets de l'esprit qui les meut. C'est parce que le Verbe a voulu se soumettre à la forme, que les formes ont pu se trouver capables de fournir de la nourriture aux cerveaux pas assez simples pour saisir l'esprit qui est la véritable nourriture.

En prenant la forme humaine, le Verbe a obéi à la Loi. Il s'est fait notre esclave, pour nous donner l'exemple de cette obéissance pratique, et afin qu'elle ne nous devienne pas lourde à pratiquer.

Une mère, un fils ordinaire auraient retiré un bénéfice de cette cérémonie, de ces psalmodies, etc. Mais cette mère-là et ce fils-là, de par leur propre splendeur n'avaient pas besoin de cette cérémonie. Ils sont venus la subir pour parachever la vie de ces rites, et les rendre capables d'enfanter une nouvelle liturgie, une nouvelle religion. Bien des choses peuvent nous sembler inutiles, mais en réalité, il n'y a pas d'inutilité dans le monde ; si telle chose existe, c'est qu'elle a son utilité même si nous ne la voyons pas. Le Père nous donne toutes choses avec surabondance, mais jamais avec inutilité.

Ce qui nous paraît inutile, c'est encore ce qui nous paraît injuste. Ce sont des choses que la faiblesse de notre regard ne voit pas comme utilisables, et dont l'insuffisance de notre morale ne voit pas la justice.

* * *

Cette Présentation est remémorée chez nous à la fête de la Chandeleur, fête païenne transposée en mode chrétien.

Ces fêtes chrétiennes ne sont pas des fêtes païennes simplement changées de nom, mais l'essence de la fête ancienne a reçu une vertu nouvelle.

La Présentation à laquelle la Vierge et Jésus se soumièrent, nous montre le germe de la transformation du mosaïsme en christianisme. Aux liturgies et aux rites de cet organisme il substituera un culte qui fut un moyen par lequel l'aspect de Dieu que le peuple peut apercevoir, se met à sa portée. Par-là, on peut prendre les désirs, les aspirations, les supplications de ce peuple, et les porter jusqu'à cet aspect de Dieu que le culte donne au peuple. Cette « Ascension » constante vers Dieu est une des formes de sa vie.

Les cultes ont comme toutes choses leur commencement, puis ils mûrissent, arrivent à leur apogée, et enfin déclinent. Jésus arrive dès que les rites anciens sont devenus tellement obscurs que l'esprit en est absent. Il en était ainsi pour le culte juif : à cette époque, il déclinait.

L'enfant conscient et omnipotent est venu rendre la vie à ce qui périlclitait et s'affaiblissait. Plus tard il dira « *qu'il ne faut pas laisser éteindre le lumignon qui brûle encore, ni rompre le roseau tant qu'il n'est pas entièrement brisé.* »

* * *

Ceci nous montre que les lois auxquelles nous sommes tenus d'obéir, sociales, politiques ou religieuses, ne possèdent leurs vertus impérissables que parce qu'un être complètement innocent et libre leur a obéi totalement. Aucun de nous n'est complètement innocent, le seul qui peut prendre ces tyrannies sur lui parce qu'il est libre et innocent, c'est le Christ. C'est aussi pourquoi il s'est soumis à tous les rites en usage dans ce temps-là. Il a planté l'arbre qui finit au calvaire, un arbre dont les graines devaient ensemenecer la chrétienté entière et faire jaillir d'autres plantes de sacrifice. Ce seront plus tard les véritables disciples.

* * *

En accomplissant ces esclavages, Jésus nous a sortis de l'exil et rendu possible notre retour au jardin originel.

Au commencement du monde, il y avait dans l'Éden deux arbres : l'Arbre de la Vie et l'Arbre de la science du Bien et du Mal.

Celui de la Vie croit dans l'Éternité ; celui de la science du Bien et du Mal, croît dans le temps. Or, la substance même de l'Éternité est l'Atmosphère du Monde de la Gloire qui est aussi La Vierge Éternelle.

Lorsque la Vierge terrestre, Marie, vint sur la terre, elle reçut dans le fond de son être une délégation de la Toute-Puissance de cette Vierge Éternelle, et quand elle assumait l'esclavage de la femme et de la mère ordinaire, elle fit descendre jusque dans le domaine de l'arbre de la science du Bien et du Mal, la quintessence de l'arbre de la Vie.

La Présentation est le premier coup de cognée donné à l'arbre de la science du Bien et du Mal, le premier coup de lime donné aux chaînes qui entravaient l'humanité.

Quand l'enfant divin fut « présenté », tout Israélite « juste » a senti descendre dans son cœur la certitude des espérances nourries par eux depuis Josuah.

Comme nous l'avons vu pour les Mages, il y avait des hommes dont les âmes étaient éclairées par la lumière primitive, qui savaient, qui espéraient, et qui se consumaient pour la venue future d'un Rédempteur humain.

Que les Israélites prédestinés à cette délivrance par le Messie n'aient pas compris, pas répondu à l'appel du Maître, que les Gentils, au contraire aient suivi le Christ, aient entendu son Appel, qu'ils aient répondu, Dieu le savait. Mais cela n'a pesé en rien sur le libre arbitre des uns et des autres, car Dieu savait dans quelle mesure ils pourraient supporter la lumière, combien il pouvait mettre sur leur chemin de ces lumières fragmentaires. Et il savait aussi d'avance quels seraient ceux qui leur

tourneraient le dos. Sa prescience ne change jamais notre libre arbitre.

* * *

Il y a un autre aspect de la Présentation : l'aspect intérieur.

Nous sommes tous, en tant que chrétiens, des Temples de Dieu ; non seulement notre esprit, mais notre être tout entier. Dans tous les cas, nous y sommes destinés, et nous devrions l'être déjà.

Chacun de nous qui sait, de science infuse, et avec une complète certitude, que Jésus est Le Fils de Dieu, sait qu'un jour, autrefois, il fut mis corporellement devant Jésus et reconnut alors son identité.

C'est le commencement de la régénération mystique en nous, c'est l'éclair en nous de la flamme qui couve et que les cendres des paresse et des erreurs ont longtemps recouverte. Mais la minute initiale de notre régénération n'en est pas la minute finale, tant s'en faut. Il ne suffit pas de voir le Christ pour être sauvé à jamais. Il faut que cette étincelle de lumière envahisse toutes nos facultés, celles de l'esprit, du corps, du mental, de tout ce qui dépend de nous. Nous devons travailler à former notre âme éternelle, une âme qui deviendra plus élevée que les Anges, en dignité.

Chacun de nous est un monde, pour des myriades de créatures. Notre complexité montre pourquoi la moindre faute est grave et ses conséquences difficiles à éteindre. Chaque épisode de l'Évangile a sa reproduction dans le

travail intérieur qui constitue le développement du Christ en nous. Entre la naissance du Verbe en nous et son ascension (c'est-à-dire, quand nous serons prêts à recevoir le baptême de l'esprit, et à entrer dans la maison du Père) – notre « moi » aura subi la correspondance de toutes les souffrances, de tous les travaux, et les labeurs, que le Christ a subis pendant sa vie historique.

Comprenons que l'épisode de la naissance de l'enfant divin se passe aussi dans notre cœur, à un certain moment.

Je crois que tous les phénomènes de cette naissance touchent de très près à notre liberté, et que parler du libre arbitre est parfois dangereux. Quand vous serez témoins de ces miracles intérieurs, vous comprendrez ma discrétion.

Je ne fais que signaler les correspondances intérieures de ces événements extérieurs évangéliques.

* * *

Après la Présentation, la Sainte Famille se réfugia en Égypte, à cause d'Hérode.

* * *

Pourquoi en Égypte ? Parce que, d'abord, ce pays n'était pas très loin, puis, que la Syrie trop proche n'était pas très sûre, se trouvant entièrement sous la domination romaine.

En Égypte, Rome avait trouvé une population si docile, qu'il n'y avait pour gouverner qu'un chevalier romain, à Héliopolis.

En outre, il convenait que celui qui allait être la couronne d'Israël revienne au plus tôt à son berceau, après cet éloignement momentané. Or, pour les juifs, l'Égypte d'où ils étaient sortis, était le pays de l'abomination. Les Égyptiens avaient des images taillées de leurs dieux. Et puis, ils étaient polythéistes, figés dans leurs rites.

Il était nécessaire, pour que l'introduction aux juifs fût possible que le Messie aille au plus tôt porter le germe de la loi nouvelle dans la Thébaïde qui verra fleurir deux ou trois siècles plus tard tout ce que l'esprit religieux peut avoir de plus ardent et de plus contraire à l'idée égyptienne.

* * *

Ils allèrent en Égypte par le plus court : par l'ouest du Jourdain ; ils évitèrent les déserts, et rejoignirent la mer à Péluse, ville qui n'existe plus, étant aujourd'hui tout ensablée.

De là, plus au Sud, à Héliopolis, où la tradition montre à deux lieues de la ville un sycomore dans le tronc duquel la sainte famille s'abrita une nuit.

Héliopolis avait été une ville fastueuse, mais était déjà en ruines. C'est dans ces ruines que saint Joseph trouva à s'installer, à s'abriter. Et ils vécurent là du produit de leurs travaux manuels, de menuiserie et de vannerie.

Les habitants leur firent peu à peu mille tracasseries parce qu'ils n'avaient pas le même culte qu'eux, et au bout d'un an, ils quittèrent Héliopolis pour aller à Memphis.

C'était également une ville remplie de prêtres. Ils n'y séjournèrent pas, et remontèrent jusqu'à une bourgade disparue depuis, car le Nil a changé l'aspect de cette région et dispersé les pauvres cabanes en torchis.

Là, ils demeurèrent trois ou quatre ans.

La leçon qui peut se dégager de tout ceci, c'est l'enfant divin qui la donnera : elle est simple et applicable à beaucoup de circonstances.

Pourquoi, la mission du Christ, commença-t-elle si tôt?

* * *

Parce que Jésus était plus qu'un homme. On ne se représente jamais assez que tout ce qui plaît à Dieu, il pourrait le réaliser instantanément. Contrairement à ce que beaucoup de chercheurs prétendent, un enfant qui, de naissance possédait l'omniscience et l'omnipotence était « double » (comme dit l'Église).

En lui, il y avait la perfection de la nature humaine, il y avait un homme naturel construit de tout ce que le

genre humain peut fournir de plus subtil, de plus intelligent, et son corps était d'un dynamisme rayonnant. Cette nature humaine devait être à sa disposition à cause des durs travaux auxquels il était appelé.

Sa nature divine aurait pu agir seule, elle n'a pris la forme humaine que pour donner aux autres hommes la possibilité de mettre leurs pieds dans les traces qu'il a laissées derrière lui.

* * *

Quand les légendes nous disent les miracles que l'enfant Jésus, à deux ou trois ans, put accomplir, ce ne sont pas des légendes. Pour moi, ce sont des histoires vraies.

Pendant ses longs voyages, la Sainte Famille vit souvent les arbres s'incliner d'eux-mêmes pour mettre leurs fruits mieux à sa portée, les rochers s'ouvrir pour laisser jaillir des sources neuves, en vue de la désaltérer, les fauves du désert marcher devant l'enfant et ses parents pour leur montrer le chemin, les conduire à des abris.

Ce ne sont pas là des contes, mais des réalités.

Je le crois, parce que j'ai été témoin de semblables faits. Ils ne se sont pas seulement reproduits dans la vie des saints, tels que celui de l'ermite nourri dans le désert, et ceux qu'on nous rapporte de François d'Assise.

Des faits analogues se sont passés à notre époque. Cela semble incroyable, nous ne sommes pas assez simples. Nous ne croyons pas possible les choses dont nous ne comprenons pas le mécanisme. Il ne faut pas croire « parce que » nous ne comprenons pas, mais non plus rejeter les faits mystérieux, du fait de leur mystère.

Dans les livres spéciaux, on trouve des recettes qui permettent aux adeptes initiés de se faire servir par les animaux. Cette espèce de servitude est limitée à la force de l'homme qui a pu dominer les forces de la nature. S'il est moins fort qu'elles, il n'est pas obéi.

Puis il faut remarquer que l'adepte ne leur demande pas, mais leur commande. Et la question se pose de la légitimité du droit de commander aux êtres.

Tandis que le Christ, qu'il soit l'enfant ou l'Homme-Dieu, ne commande à personne. Ceux de ses disciples qui ont renouvelé ses miracles, se gardent bien de commander. Ils ne demandent même qu'au Père, parce que du Père tout leur est accordé, tout leur vient. Et encore, ne lui demandent-ils que dans les cas extrêmes, d'extrêmes besoins. Et quand un homme arrive à ce renoncement, à ce sacrifice constant qui « l'accrole » à la divinité vivante, il a des serviteurs à sa disposition. Inutile de demander, on lui apporte ce dont il a besoin, pour ses besoins corporels et spirituels.

Ces choses ne sont pas impossibles, mais nous avons perdu de nos sens : les animaux ont une sensibilité que nous n'avons pas, parce que nous nous enorgueillissons de notre raison et qu'elle paralyse notre foi. Il faut mettre l'intelligence et la raison à leur place, mais la foi aussi a sa place.

Si vous ne vous croyez pas des dieux, si vous ouvrez votre cœur aux forces surnaturelles, il y a des êtres qui vous mettront en rapport avec les forces de la vie universelle.

Les bêtes, les plantes, les pierres sentent bien l'approche d'un invisible mixte, d'un homme de volonté surhumaine, ils ont peur de lui. Mais cette peur s'efface devant un disciple véritable qui a restitué en lui l'innocence de l'enfant. Il est devenu incapable de penser à lui, il porte une lumière que toute la nature voit, et à laquelle elle obéit.

Quand un tel homme passe dans la campagne, les oiseaux volent devant lui pour lui montrer le chemin, l'araignée tisse sa toile devant lui pour protéger sa retraite, les serpents lui sont inoffensifs, les fauves le laissent tranquilles, parce qu'ils sentent que cet homme est incapable de leur nuire. Quant à savoir la technique de ces miracles, c'est difficile à expliquer ; notre langue est si pauvre pour expliquer les mouvements de la vie spirituelle ! Je ne suis pas assez expert pour vous montrer comment on pénètre dans ce royaume.

Je voudrais vous montrer le chemin qui vous permette de rencontrer le rayon qui vous conduira à ce pays de fraîcheur et d'innocence où tout ce qui rayonne autour du Christ est allégresse, aisance et joie limpide. Mais nous sommes intoxiqués par la matière. C'est en partie excusable, mais ce qui est inexcusable c'est de ne pas regarder la puissance de l'esprit et sa réalité. Toute bonté nous serait possible si nous entrions dans le monde de l'amour. Les créatures ne nous craindraient plus parce que nous vivrions dans la certitude et la confiance. Si nous essayions d'expérimenter notre

dignité personnelle, nous verrions que les êtres intérieurs la reconnaîtraient et nous serviraient.

* * *

Quant à l'enfant divin, son genre de vie en Égypte est une vraie leçon pour nous. Nous le voyons vivre comme un enfant ordinaire, ne se singularisant en rien. Il joue comme les autres petits enfants. Il porte les outils de son père, il fait les commissions de sa mère, va chercher de l'eau au puits dès qu'il devient assez fort pour ce travail. Il joue avec ses petits camarades, et s'essaie à lire les feuillets de la Torah.

Ce que le Christ nous enseigne, c'est bien en effet que dans la vie quotidienne et ses humbles tâches, se trouvent la leçon et les occasions les meilleures pour développer notre équilibre intérieur. Les choses devant lesquelles nous « passons » comme étant sans intérêt sont les plus importantes. Quand nous regardons et admirons un édifice, nous ne pensons pas aux dalles qui supportent toute cette splendeur architecturale, elle seule retient toute notre attention. Dans notre vie il en est de même : les petits soins attentifs, les menus efforts, les disciplines, sont les dalles, les fondations qui nous permettent d'édifier le temple magnifique.

Quand l'enfant, en Égypte, se comporte avec cette sagesse et cette modération, il nous montre que tout est digne de nos soins, que tout ce que nous touchons ressent notre influence.

La physique microscopique a démontré que la substance la plus dure se modifie profondément quand elle est soumise à des forces pourtant subtiles. Nous ne pouvons toucher un objet, un meuble, un animal, sans qu'il s'imprègne de nos fluides magnétiques, et surtout du sentiment qui vivait en nous, quand nous l'avons touché. Il est comme empoisonné par le mouvement de colère de notre bras qui l'a bousculé, et plus tard, cet effet nous le retrouverons. Inversement, l'écuelle d'un saint retient quelque chose de la vertu de son propriétaire. C'est là l'origine du culte des reliques qui repose sur une vérité d'ordre physique. Mais il ne faut pas mettre un formalisme aveugle à la place de cette libre compréhension. Il ne faut pas tellement accumuler et vénérer les reliques, qu'on oublie celui qui nous a laissé sa vertu ni surtout Celui qui lui avait donné sa sainteté.

Une épingle, un verre, n'importe quoi, nous ne pensons jamais aux fatigues qu'ils ont occasionnées. Les verriers meurent souvent de leur dur travail qui leur déchire la poitrine. Les ouvrières du sucre ont les doigts blessés à jamais, à le manipuler, et nous dilapidons toutes choses comme si elles n'avaient rien coûté.

Il faut penser, à l'occasion de tout ce qui se présente à nous, à Celui qui a donné l'ingéniosité aux hommes.

* * *

Le parfait équilibre de l'enfant Jésus donne une autre leçon encore, c'est que nous ne devons pas devenir esclaves de ce que nous croyons être des vertus. Il y a en

nous une tendance à faire de nos manies, des vertus. Celui qui est ordonné ne pense pas, par exemple, que des enfants ont besoin de remuer, de ne pas être soumis à une crainte, qu'il importe peu qu'ils soulèvent de la poussière et dérangent les meubles. Il doit un peu les laisser faire. Celui qui est économe doit appliquer son instinct d'économie à lui seul, mais pas à ses aumônes. Celui qui est méticuleux, il ne faut pas que son scrupule de bien faire lui enlève de l'aisance et le fasse gêner ceux avec lesquels il vit.

Il faut nous dire tous les jours, que peut-être ce que nous croyons bien, ne l'est pas du tout. Nous devons reprendre notre indépendance en face de nous-mêmes et de nos manies. L'homme est un animal à habitudes, mais il faut réagir : nous ne devons pas vivre selon telle ou telle règle immuable, et devenir des automates. Il faut que nous nous assouplissions jusqu'à vivre avec la même perfection une vie ordinaire et plate, qu'une vie exceptionnelle : il faut avoir la sagesse de vivre pareillement avec n'importe qui, il faut avoir cette loyauté qui s'acquiert par le renoncement.

C'est là, la leçon que le petit enfant nous donne, une leçon de simplicité qui nous permettra ensuite d'envisager les grands horizons en face desquels la vie publique de Jésus nous mettra.

Jésus et les Docteurs¹⁸⁷

Le problème de la connaissance

Vous savez que les parents de Jésus, Joseph et Marie, étaient de scrupuleux observateurs de la Loi. Vous savez aussi combien, pour tout Israélite zélé, la religion se mêle intimement à tous les incidents de la vie quotidienne.

Il n'y a pas un moment, pour l'Israélite, depuis l'instant où il se lève le matin – et même dans la nuit – jusqu'au soir, il n'y a pas de geste qui, selon sa connaissance de la Torah, ne soit un appel d'une manifestation intérieure à Dieu, ou un appel pour l'accomplissement de la parole des Prophètes, surtout de la prophétie centrale : l'espérance de la venue du Messie.

À peine rentrés dans la bourgade natale, les parents de Jésus l'ont pourvu de tout ce qui devait en faire un Israélite parfait , par exemple de ce fameux habit à franges, marque caractéristique de la vie religieuse. C'était une simple robe blanche avec dans le bas une frange blanche et rouge, représentant par le nombre des fils ou la façon dont ils sont tressés, les 613 préceptes

187 Conférence prononcée le 11 décembre 1920.

qui, d'après la tradition, constituent l'ensemble de la Loi, les 248 préceptes positifs ou d'action et les 365 préceptes négatifs ou d'abstention.

Autre détail caractéristique : chaque Israélite suspendait au-dessus de sa porte une boîte de métal contenant un parchemin sur lequel étaient inscrits des versets pris dans le Deutéronome et les Nombres – appel aux protections divines.

Il est dans la tradition que chaque matin, le prince des démons envoie un de ses serviteurs, un démon, devant la porte de chaque Israélite de façon que quand il sort de sa maison, il tombe sur lui et arrive à lui faire transgresser dans la journée, tel ou tel précepte de la Loi. Les rabbins ont recherché les versets les plus puissants et chaque Israélite les inscrit sur un parchemin qu'il place dans cette boîte (la Mesousa), au-dessus de sa porte.

S'il entre ou sort de chez lui, il porte la main sur la boîte pour avoir la protection de l'Adonai. Ce démon préposé à sa chute devenait préposé à sa garde.

L'Israélite était constamment maintenu par des préceptes et des observances, tous les actes de sa vie : aller chercher de l'eau à la fontaine, conduire l'âne à l'étable... tout était pourvu d'un sens de relation prodigieuse avec l'égrégore du collectif universel.

L'enfant Jésus les apprit de son père, qui les connaissait par ses études et par le soin qu'il mettait dans les observations de la Loi.

Il va de soi qu'à douze ans – qu'on appelle l'âge du précepte – le premier soin des parents fut de conduire Jésus à Jérusalem pour y faire sa première Pâque.

Après ces fêtes, les récits de l'Évangile nous le disent, l'enfant resta en arrière, dans le Temple, à discuter avec les docteurs.

Les parents affolés ne le retrouvèrent que trois jours après.

Remarquez le rôle prédominant du chiffre 3 dans la vie du Christ.

Vous Le voyez naître à la 6^e heure (2 x 3). Il demeure en Égypte 3 ans, en Judée 6 ans. Le premier acte de sa vie publique est à 12 ans (4 x 3). Il disparut pendant 3 jours dans le royaume de la mort à 21 ans (7 x 3). Il accomplit un rôle d'une activité inconnue pendant 18 ans (6 x 3). À 30 ans (10 x 3) il commence sa vie publique, et meurt à 33 ans (11 x 3).

Que signifie le nombre « trois » ? Pourquoi est-il attaché à la personne du Verbe, et quel enseignement pouvons-nous en tirer ?

Une fois pour toutes, je me permets de vous dire que l'étude des nombres est superflue et impossible.

Ceux qui ont acquis déjà certaines connaissances ésotériques savent qu'il y a des centaines de volumes sur les symboles des nombres. Ces volumes pourtant, ne contiennent pas la centième partie de ce qui est à savoir sur les nombres.

Nous nous croyons aptes à beaucoup d'enquêtes intellectuelles parce que jusqu'ici les résultats obtenus nous ont paru satisfaisants.

En réalité, il y a un nombre immense d'objets dont l'éloignement spirituel est tel, que l'intelligence la plus

avertie ne peut les apercevoir, que de si loin, que cette perception est réduite à de purs concepts de l'esprit.

Notre époque croit tout savoir par l'intelligence. Certes l'intelligence n'est pas une mauvaise chose en soi, mais notre tort est de l'appliquer à des objets trop éloignés de nous, et pour lesquels notre vue est trop courte, trop faible.

Il se passe pour la race blanche, depuis des siècles, qu'une série de fausses conceptions sur le savoir se répandent, et sur lesquelles il est utile d'attirer votre attention.

En voici un exemple concret.

À notre époque, on parle beaucoup de développement physique et d'athlétisme. Il y a environ 50 ans qu'on s'en occupe. On a commencé par l'ancienne gymnastique, les poids, les agrès, les haltères. On s'est figuré qu'avec des muscles saillants, on est un athlète. On n'a pas pensé que les muscles ne sont qu'une enveloppe.

Dans le développement du corps, ce qui est important, ce n'est pas de créer des muscles particulièrement forts, mais de leur assurer un fonctionnement parfait, ainsi qu'à tous les organes.

On a donc formé des athlètes, qui souvent mourraient à 40 ans parce qu'ils n'avaient pas développé leurs poumons pour oxygéner leurs puissants muscles. Beaucoup de jeunes gens, dont on avait voulu faire des athlètes, arrivaient au conseil de révision, à 21 ans, avec un cœur démolé, parce qu'ils avaient exercé une seule partie de leur corps.

Il en est de même pour la culture intellectuelle. Nous, civilisés, croyons qu'en développant l'un de nos

appareils psychiques, nous parvenons à la perfection. C'est une erreur. Ce développement à l'extrême aura certains résultats : on obtiendra des médiums, des clairvoyants, etc. Mais si vous avez connu des personnes douées de ces dons artificiellement acquis, vous avez pu observer que leurs facultés se sont trouvées contrebalancées par des lacunes déplorables.

On a développé l'intelligence seule, les hommes sont devenus des êtres où l'intelligence prime tout, où tout est métaphysique. Par ce décentrement de l'être, ils deviennent vulnérables aux poussées des forces invisibles, et ils se déséquilibrent.

Prenez un jeune garçon, demandez-lui un effort purement physique : il deviendra un athlète, mais incapable de comprendre les beautés de la nature, de l'art et de la pensée.

Le développement de l'être humain ne doit pas être seulement le développement du corps, ou du système nerveux, ou du mental ou du psychisme.

Nous devons comprendre que nous n'arriverons pas à un équilibre réel si nous ne donnons pas de la vigueur à nos muscles, de la souplesse à notre « estomac » spirituel, de la force à nos poumons spirituels. Et nous n'atteindrons pas cela si nous ne pensons qu'aux développements locaux.

Pour le développement de l'harmonie de l'être, il faut avant tout posséder le contrôle du centre psychique qui est le cœur, la volonté, le caractère. Cela nous met devant un problème que nous pose la présence de Jésus devant les docteurs.

Comment cet enfant a-t-il pu répondre à ces vieillards blanchis dans leurs études approfondies, et répondre victorieusement ?

D'abord quelle est l'origine de son savoir, et quel en fut la période ?

Les penseurs ont édifié beaucoup de systèmes et de méthodes pour acquérir la connaissance. Les passer en revue serait fastidieux, si je vous les disais toutes. Et si nous n'en voyons que quelques-unes, ce serait insuffisant et incomplet.

Nous essaierons de voir la question d'un autre point de vue que la philosophie, d'un point de vue plus original et plus réaliste.

N'oublions pas que l'homme est triple. Il y a en lui

- un homme mortel : le corps,
- un homme immortel : l'esprit,
- et un homme éternel : l'âme.

Au moment où le Père décida que l'un de nous devait être envoyé dans le monde pour y accomplir un temps d'expérience, celui-là était à l'origine un atome de cet univers inconnu dont nous ne portons en nous qu'un souvenir effacé, cependant tenace, un atome du Royaume de Dieu où tout est splendeur, lumière et innocence.

En faisant passer cet atome du Royaume de Dieu, dans le royaume du temps et les champs de l'espace, le Père l'a muni d'une étincelle de la lumière divine. Mais il lui a donné une autre lumière : la lumière noire. Cette lumière devait, par son action propre, réagir sur la première et permettre un antagonisme, qui est le tissu,

la raison d'être de nos existences antérieures et de nos vies successives.

Notre corps physique et spirituel, que ce soit le corps revêtu par l'âme au moment de venir sur la terre, ou tout autre pour se rendre dans n'importe quel lieu du monde, notre corps est le champ de bataille de ces deux lumières.

Le foyer de la lumière noire est notre « moi », notre volonté propre. Le foyer de la lumière blanche est l'âme dans le sein de laquelle s'engendrent les élans vers l'amour et le sacrifice.

Dans le premier foyer, c'est l'égoïsme et le développement de soi par soi. Dans le second, c'est par la force adventice que cette lumière arrive dans l'âme d'une planète ou d'un homme, on l'appelle conscience. C'est le sentiment intérieur par lequel on peut se dire : « *Je suis moi, et différent de tous les autres individus.* » Cette conscience est le centre de notre être naturel, sur elle porte le poids des travaux de l'existence et aussi leurs fruits.

La conscience, d'abord rudimentaire, grandit, soit en s'éclairant, soit en s'obscurcissant. Elle se sustente par des aliments venant du monde sensible, et aussi par d'autres aliments. Ce sont toujours des perceptions telles qu'elles peuvent passer par notre plan mental et deviennent une sensation ou une idée, ou une inspiration.

Il y a en nous toutes sortes de perceptions : spirituelles, fluidiques, mentales, qui dépassent cette « lentille » du mental dont nous ignorons l'existence.

Pour nous, notre façon de connaître ordinaire est toujours limitée, parce que la lentille du mental où tout se réfracte, n'est jamais pure, à cause de notre personnalité, de nos erreurs, de nos défauts, du legs de nos ancêtres.

Elle ne peut jamais refléter, qu'une petite partie de l'univers, notre savoir reste pour cela toujours fragmentaire et souvent inexact. Pour le rectifier, il faut que les perceptions qui nous viennent, se reflètent dans un miroir pur. Et pour nettoyer le miroir mental, il faut essentiellement qu'on n'agisse pas sur le mental lui-même, mais sur son foyer intérieur, qui est la conscience.

La meilleure méthode pour acquérir la connaissance, c'est de développer une conscience haute, parfaite et pure, ce n'est pas tant perfectionner notre intelligence, que d'enlever dans la personnalité tout ce qui peut l'obscurcir : notre égoïsme, notre orgueil, les influences du milieu...

Si donc, maintenant, nous mettons en face de nous un être idéal qui, à force d'abnégation, ait perfectionné jusqu'aux limites extrêmes son pouvoir de réceptivité et de rayonnement, il aura en lui la connaissance infuse parfaite, que possèdent les régénérés.

Nous voyons, même chez les savants et les philosophes contemporains, l'idée se faire jour, qu'en nous, le travail de la pensée n'est jamais basé que sur quelque chose de supérieur à la pensée. Quelques-uns ont démontré que tout l'édifice des sciences, mêmes les plus précises, est basé sur deux ou trois axiomes. Les axiomes sont en sorte des intuitions indémonstrables scientifiquement, des « hypothèses ». Pour le mystique,

elles sont des préhensions par notre esprit supraconscient des choses supraterrestres. Et le savant ou le philosophe vit sur dix ou douze de ces vérités appelés axiomes.

Pour le mystique, tous les faits imaginables de l'univers sont de ces préhensions spirituelles.

Pour mieux comprendre ce que peuvent devenir ces vues de l'esprit, imaginez un être incapable de nuire, à force d'amour ; incapable de juger, à force de bonté ; incapable de craindre, à force de confiance en Dieu ; incapable de convoitises, à force d'humilité. Il pourra aller partout dans ce monde ; personne ne le craindra, aucun homme ne le jalouera, les fauves ne le fuiront pas, les gardiens invisibles des domaines fermés de la nature lui ouvriront les portes qu'ils gardent, puisqu'il ne peut faire mauvais usage d'aucune connaissance.

S'il interroge une plante, elle lui dira le secret de ses vertus. S'il demande à une pierre, elle lui dira la carrière d'où elle vient, le nom de l'ouvrier qui l'a extraite ou façonnée. S'il entend un mot ignoré, l'objet qu'il signifie apparaîtra devant ses yeux. S'il va dans un pays inconnu, il lui révélera ses richesses, ses ressources, ses contours. S'il rencontre un cœur obscurci mais où une lumière cachée vit encore, si faible soit-elle, il saura lui rendre la vie et sa splendeur. S'il doit parler devant une assemblée de gens de diverses nationalités, il pourra parler dans sa langue et pourtant chacun le comprendra comme s'il parlait dans son idiome à lui. Cette espèce de vie extraordinaire, cette sensibilité et ce rayonnement, qui semble être à l'intérieur de toutes les espèces de sensibilités et de rayonnements, c'est là, cette science

infuse qui est essentiellement la connaissance du Christ.

Les choses que je vous présente ainsi peuvent vous sembler incroyables, elles ne sont cependant pas surprenantes pour qui connaît un peu la vie du disciple du Christ. On les trouve relatées dans la vie des saints. Mais pour parvenir à cet état de connaissance, il faut longuement assouplir notre vie, et cela demande de longues années, et même de nombreuses existences.

Pour le véritable soldat du Christ, il faudra des années. Mais pour le Christ, dès son enfance, il ne fallut pas même un instant, puisqu'il possède toujours l'omniscience.

Je voudrais vous faire savoir comment dans son corps a toujours existé la plénitude de la divinité. Elle ne planait pas seulement sur lui, et ne lui envoyait pas seulement des « émanations », comme disent certains philosophes ou théosophes. La Divinité réside en lui de façon continue.

Depuis l'origine de l'espace, toutes les décisions du Père, descendantes, et les aspirations des créatures, ascendantes, convergeaient vers l'enfant d'un pauvre charpentier. Dieu n'est pas descendu en lui un certain jour ; Dieu était en lui, dès le sein de sa mère. Toutefois, ce corps du Christ, quoique parfait, il a eu à l'adapter à la terre, et cette adaptation était terminée quand il eut atteint l'âge de 12 ans.

La compréhension du Christ et de sa Mère restera à jamais fermée pour nous, c'est-à-dire jusqu'au jour où nous entrerons dans le « toujours ».

Nous avons maintenant une compréhension nuageuse du Christ en tant que Dieu.

Ses labeurs et ses souffrances formèrent un total effroyable de douleurs.

Il n'est pas un « évolué » comme certains sages le furent. Il est un « involué » et le seul involué. Il sait tout sans études. Il peut tout sans efforts. Sa mission n'a pas été d'apprendre, mais de se donner à tous.

L'Homme-Dieu est le frère aîné de l'humanité entière. Mais il est aussi le Fils Unique. Et le Père lui donne instantanément ce qu'il demande, et cet échange constant entre eux, c'est l'Esprit.

Si vous voyez tout cela, c'est parce que le Christ vous le montre, et il vous le montre encore, sous bien des voiles, afin de ménager votre vue et de ne pas effaroucher votre libre arbitre.

Voyez la courbe de cette vie miraculeuse.

Né là où il doit mourir, il se rend de suite dans le pays où, dès sa mort, se réalisera ce que sa vie aura donné de plus pur : à l'ermitage de la Thébaïde.

Il essaie d'éclairer Israël, de lui faire voir l'avènement du Messie, dont les prophéties et la Kabbale lui ont donné l'espérance. Et si Israël avait accepté cette lumière qui lui était offerte, *Ce fait aurait changé l'histoire du monde.*

Nous verrons Jésus parcourir la terre entière, dans certains buts que je lui demanderai de nous laisser apercevoir.

Il revient ensuite dans sa patrie pour y ouvrir une voie nouvelle, pour donner une nouvelle vie au flambeau

presque éteint de la foi, et pour ne pas faire mentir les prophètes.

Comme nous voyons venir les comètes du fond des Zodiaques, et repartir d'où elles viennent, nous voyons Jésus, « Notre Comète Perpétuelle », type éternel des comètes, tombée sur la terre, dans une chute causée par son amour pour toutes les créatures, ensuite repartir vers le lieu de son origine.

Il est tombé de la cime de l'éternité, et de même que physiquement nous ne nous apercevons pas quand une comète touche la terre, de même quand le Christ est tombé sur notre terre, nous ne l'avons pas vu, nous ne l'avons pas su, nous n'avons pas compris la grâce ineffable qui nous était faite.

Nous ne l'avons su qu'après, parce que des témoins ont écrit leur témoignage.

J'insiste pour que vous preniez tout ceci en considération, tout le temps que dureront nos entretiens, car ces vues générales vous permettront de mieux comprendre.

Les controverses de Christ-enfant avec les docteurs dans le Temple durèrent 3 jours. Il y avait dans le Temple 3 écoles, ouvertes à tout venant et aux étudiants, où telles ou telles branches des connaissances humaines étaient enseignées.

La première école ressemblait au catéchisme, elle se tenait dans le parvis sud.

La seconde école comprenait les sciences, la médecine, la cosmogonie, la géographie, l'histoire, elle était située dans la cour des Gentils.

La troisième, la plus célèbre, professait la théologie, elle se tenait dans la salle près du sanctuaire, entre la salle des boiseries et celle de la source.

Ses professeurs étaient deux maîtres célèbres : le rabbin Schanai et Hillel l'Ancien.

Le premier, d'un caractère particulièrement positif, sorte d'Abbé Loisy de ce temps-là, exégète célèbre d'alors, s'attachait à l'étude des textes de la Torah : aussi, son enseignement était-il très prisé. Il fut, de suite, l'adversaire féroce de Jésus.

Quant à Hillel, il était alors président du Sanhédrin. On lui doit la compilation de la Michna et il fut plutôt sympathique à la personne de Jésus. C'est de son école que surgit, une vingtaine d'années après, Gamaliel, l'ami de Lazare et maître de Saül (saint Paul).

Remarquez que dans ses controverses avec les docteurs, Jésus tente de ramener l'attention intellectuelle d'Israël vers la notion messianique, vers l'essentiel de leur religion, la venue de l'enfant-Dieu et sa naissance corporelle.

Tous les disciples de Moïse et d'Aaron avaient d'ailleurs enseigné ces choses en secret, mais la plupart des docteurs repoussèrent Jésus.

Aujourd'hui, les « vrais » savants sont tolérants. Ils admettent que la science d'aujourd'hui peut être différente de celle de demain, qu'un ignorant peut leur donner une idée, qu'un inconnu peut toujours détruire une hypothèse. On ne poursuit plus, on ne supplicie plus le novateur, l'inventeur d'une idée nouvelle ou d'une découverte qui bouleverserait les opinions admises. Cette tolérance actuelle, ce fut pendant ces 3

jours où le Christ à Jérusalem eut à lutter contre la rigueur et l'étroitesse de vue des docteurs, qu'elle fut instituée, que les premiers jalons en furent jetés.

Après ce voyage à Jérusalem, Jésus resta à Nazareth, non pas pendant les 18 ans qui le séparaient de sa vie publique, mais seulement deux ou trois ans. Nous verrons ce qu'il fit ensuite.

Luc dit : « *Il vint en Nazareth avec ses parents, et leur était soumis. Il croissait en sagesse, en stature, et en grâce devant Dieu, et devant les hommes.* »

Ceci paraît en contradiction avec le fait que, comme enfant, le Christ avait déjà tous les pouvoirs, toutes les prérogatives.

Physiquement, il avait vite paru plus développé que son âge : à 7 ans, il en paraissait 12.

Malgré – ou peut-être même à cause de – sa vie frugale et simple, il était déjà alors très vigoureux, d'une solide constitution. Il devint d'une stature athlétique, et n'eut jamais l'aspect épuisé, émacié, du crucifié tel que les peintres l'ont presque toujours représenté.

Il était grand, plus grand que la moyenne, fortement bâti, excessivement vigoureux, marcheur extraordinaire. Nous le verrons parcourir la terre entière, à pieds, et accomplir les travaux les plus pénibles.

Comprenons que, pour que la plénitude de la présence divine puisse se réaliser sur la terre entière, il fallait qu'elle fût renfermée dans un organisme imperméable à la fatigue et à l'épuisement.

Il n'était pas blond, mais châtain. Ses yeux brun doré avaient le même reflet doré que ses cheveux qui

tombaient en boucles, mais pas plus bas que la naissance des épaules.

Son attitude ordinaire était imposante à cause de la construction de son torse, particulièrement fort et élevé, et sa puissante musculature offrait des particularités propres à lui. Ses os étaient plus durs que le diamant, c'est pour cela, qu'à son dernier supplice, les soldats ne purent les briser.

Par contre, sa chair était d'une sensibilité et d'une vulnérabilité plus grandes que les nôtres. Ses ongles étaient d'une sensibilité telle, qu'il souffrait quand il les taillait. Ses côtes étaient plus épaisses qu'elles ne le sont ordinairement. Le calcanéum, os du talon qui soutient le corps, avait une forme particulière s'adaptant spécialement à de longues marches.

La nourriture, la boisson, le sommeil, lui étaient indifférents. Au cours de sa vie, quand il buvait, mangeait ou dormait, c'était dans la mesure où il devait le faire pour ne pas trahir son incognito.

Chaque fois qu'il touchait une chose, il lui donnait une vertu spéciale.

Parce que le pain ou un simple verre d'eau lui ont suffi pour se nourrir un jour, ce peu là lui fournit tout ce dont il a besoin, et nous-mêmes, nous pourrions nous en nourrir.

C'est à notre intention qu'il s'est nourri, qu'il s'est reposé. C'est pour que nous trouvions un sommeil plus réparateur, et des aliments plus fortifiants, qu'il a accompli, pour nous, les gestes que ses contemporains ont cru être une nécessité pour lui comme pour eux.

Il était (est) le Maître de toute chose ; tout lui devait (lui doit) obéissance, tout arbre devait (doit) lui donner son fruit. S'il traversait (traverse) un pays où rien ne poussait (pousse), où aucun arbre ne pouvait (ne peut) pencher ses fruits vers lui et qu'il demande alors à son Père de se nourrir, du fond des espaces seraient (tomberaient) à ses pieds tous les fruits ou autres aliments dont il aurait (a) pu avoir besoin.

Autour de lui il y avait de nombreux Anges, qui formaient la colonne de lumière qui l'unit au Père et qui est le Saint-Esprit.

Tous ses besoins étaient satisfaits avant qu'il eût à le demander, à moins qu'il ne le refuse.

Nous participons tous à ce privilège : le serviteur de Dieu n'a aucun souci à avoir pour sa nourriture ou ses vêtements. Tout lui sera donné le jour où il aura appris à se dépouiller entièrement pour les autres.

Pour nous acclimater à ces idées, il faudrait nous répéter et toujours, que tout est dans tout, partout. Il faudrait souvent penser à cette réalité invisible, qui est la réalité absolue. Il faudrait souvent nous dire que le ciel est là, si nos cœurs vont vers lui, que Jésus en personne est là et que pour voir toutes ces splendeurs, toutes ces béatitudes, il suffit de lever le voile.

Il y a un état d'être où le Royaume de Dieu se trouve en même temps sur la terre et dans le Ciel.

Il y a un état d'être où même la personne physique du disciple véritable, sa personnalité, s'évade des bornes du temps et de l'espace.

Et combien plus, en est-il ainsi pour le Christ ! En voici un exemple.

Une mère a son fils en Amérique. Pour avoir de ses nouvelles, elle peut lui écrire, ou lui câbler, ou prendre elle-même le bateau : mais ce sont là des procédés incomplets, lents et coûteux. Si elle l'aime vraiment, elle est unie vraiment à lui, si elle le demande à Dieu, elle sera transportée au-delà des mers, et ils pourront s'embrasser, pendant un dédoublement conscient ou inconscient.

De même l'homme ordinaire a besoin d'aliments, mais l'homme qui voue sa vie à l'ascétisme peut voir diminuer de plus en plus la quantité de substance nécessaire à sa vie. En Orient, il y a des hommes qui demeurent des semaines sans manger, qui se contentent de ce qui serait notoirement insuffisant pour nous. Telle aussi sainte Rose de Lima, à laquelle un pépin d'orange suffit par jour (et tant d'autres).

Il y a des êtres, sur la terre, au moins « un » par siècle, tellement morts à eux-mêmes, vivant tellement en Dieu, qu'ils sont devenus comme des temples de l'Éternel. Ils sont toujours prêts à de tels sacrifices, à de tels dons d'eux-mêmes, que tous les aliments, besoins, secours matériels, leur sont devenus inutiles et ils vivent quand même, tellement « faire la Volonté de Dieu » est devenu pour eux une nourriture.

Le Christ le dit : « *Ma nourriture, c'est de faire la volonté de mon Père.* »

Chaque fois que l'un de ceux qui appartiennent à la phalange de lumière fait mal, le Christ en est malheureux ! Chaque fois que l'un de ceux-là fait le bien, cela le reconforte et le fait revivre. Ce qui se passe pour le Soldat du Christ et pour une partie de

l'humanité, se passe dans une plénitude totale pour le Verbe de Dieu.

Pour tous les humains et pour tous les mondes de l'univers, chaque fois qu'il se commet quelque part un crime, c'est dans cette physique immatérielle, qui est la vraie physique, une blessure qui atteint le Verbe, et chaque fois que c'est un acte bon qui se réalise, c'est un agrandissement de la force et de la puissance du Verbe.

Par conséquent, si vous apercevez la vie qui est autour du Christ – c'est la vie qui a été, est, et sera toujours – vous réaliserez que c'est un torrent de secours et de lumière, pour toute l'humanité.

Il faut comprendre que par là encore « *Il croît en force et en grâce* ».

Chaque fois que le disciple se donne, le Père lui donne à son tour, au centuple. Au contraire de ceux de la terre, les trésors du Ciel augmentent au fur et à mesure qu'ils sont distribués. Aux noces de Cana, le Christ nous montrera cette chose déraisonnable, que le vin qu'il procure à l'hôte est meilleur que celui offert aux invités.

Ainsi, chaque fois que nous donnons ce que l'on nous a donné, nous recevons quelque chose de plus.

La vie du Christ se passe dans une donation perpétuelle de grâces, de sagesse et de lumières.

La dernière leçon à tirer de l'enfance du Christ est de comprendre la dignité du travail manuel. La Tradition nous montre que Jésus aide son Père, balayant l'atelier, réparant le puits. Mais elle ne dit pas que toute sa vie, il a travaillé chaque jour pour gagner son pain.

Il nous donne une idée singulière de la dignité du travail. L'ouvrier n'a pas compris cela ou rarement puisqu'il envie les hommes « aux mains blanches » (comme il dit).

Un philosophe ne saura jamais conduire une charrue, pas plus qu'un paysan ne pourra faire un cours de philosophie. Chacun a sa tâche et son utilité, et il n'est pas besoin de se mépriser. Mais le travail manuel possède une dignité spéciale. La terre, la matière terrestre a besoin de l'homme, elle soupire après la main de l'homme. C'est grâce à son travail, grâce au labour, aux fatigues de l'ouvrier, qu'elle peut s'ouvrir à la spiritualité et qu'elle participe à la qualité spéciale de cette vitalisation.

Si alors un bon travailleur est chrétien, et qu'à son tour il ajoute sa lumière personnelle à celle qui émane de son travail, il donne à la matière un chemin insoupçonné vers la lumière.

Le Christ nous a montré que rien de ce que nous faisons n'est perdu. si minime que ce soit. Si c'est fait avec amour, cela pourra produire quelque chose de bon, au point de vue spirituel et même matériel.

Quand l'enfant divin balaie l'atelier paternel ou répare la margelle du puits, ou porte des planches, ses actes ont un effet, non seulement sur le sol, sur les pierres, sur les planches, mais cet effet se représente sur toutes les espèces de pierres et d'arbres pendant des siècles et jusqu'aux confins du temps.

Cet immense rayonnement, ce pouvoir terrible, nous le possédons aussi, car il nous est possible, à chacun de nous d'y arriver, le Christ nous le donne. Nous lui devons de nous en souvenir.

Je ne vous parle pas de tout cela pour vous montrer les choses extraordinaires dont il a fait les choses les plus simples.

Nous devons admirer tout ce qu'il a fait, l'admiration est le commencement de l'amour. Par-là, nous apprenons à remercier d'avoir mis à notre portée le moyen de le connaître, de l'aimer et de le rejoindre.

Voyages en Orient¹⁸⁸

Nous entrons dans la période véritablement inconnue du Christ.

La question se pose de savoir si, comme le laisse supposer le récit évangélique, il est resté 18 ans dans sa bourgade natale de Nazareth, ou si, comme le prétend certaine tradition orale, il a employé ces 18 ans à parcourir tous les points de la surface entière de la terre pour y semer telle graine et y préparer telle œuvre future nécessaire au salut du monde.

Aucun document n'est venu au jour racontant les travaux accomplis par le Christ durant ces 18 ans. Il ne nous reste que quelques légendes mentionnant ses voyages et parlant de son passage en deux ou trois endroits de l'Europe Occidentale ; mais ce ne sont que des légendes.

Je ne vous demande pas d'admettre ma thèse, je vous demande de l'entendre. Au pis-aller, vous pourrez en tirer des enseignements pratiques pour votre vie quotidienne.

Nous pouvons inférer de ces récits, plus ou moins fabuleux en apparence pour les rationalistes, la

188 Conférence prononcée le 21 décembre 1920.

probabilité que sa vie de labeurs précis s'est bien réalisée telle que je vous en offre le récit, qu'il n'y a rien là d'invraisemblable.

Je sais, qu'au point de vue rationaliste, ce qui milite en faveur de ces voyages est de convenance purement morale, et que pour certains, la question n'en demeurera pas moins problématique.

Quand le Ciel décide d'envoyer une lumière nouvelle, il ne délègue sa place à personne, et fait cet ensemencement lui-même. Tout ensemencement du Verbe est une Incarnation différente dans sa force, mais identique réellement dans son essence. Il y a des panthéistes qui prétendent que Dieu aurait pu sauver le monde en restant dans sa gloire et en envoyant des courants de forces rédemptrices qui auraient aussi bien accompli le travail (que le Christ). Mais cette façon-là d'agir sur la masse, sur tous, simultanément, ne concorde pas avec l'idée de justice qu'il y a toujours dans les activités de l'Absolu.

Si le Ciel avait envoyé simplement des courants de forces quelconques, toutes les créatures, quelle que soit leur élévation, auraient subi ces courants, sans même que leur conscience les perçoive.

Dans l'Œuvre du Salut ainsi compris, notre libre arbitre aurait été atteint.

Tandis que le Ciel, son procédé est d'agir lui-même, d'effectuer le salut de tous, en offrant à chacun en particulier, les possibilités de sa Rédemption, qui pourra se réaliser individuellement, jusqu'aux limites du monde.

Pour faire cette œuvre, qu'il se recouvre de voiles nécessaires pour ne pas offusquer : d'accord. Il s'arrange, avant tout, pour sauvegarder, d'une part, notre liberté de créatures, et d'autre part, pour se montrer d'une façon assez visible pour allumer notre désir de lumière et notre soif de lui.

Les créatures doivent rester libres d'accepter la lumière ou la refuser. Et quand je dis « créatures » c'est non seulement des hommes que je parle, mais bien de toutes les créatures. Saint Irénée dit une phrase qui fut assez vite critiquée, où il laisse supposer que la matière entière est capable de salut. C'était une vérité qui lui avait été donnée d'apercevoir car, en effet, chaque molécule créée est capable de salut, non pas du même salut que les hommes, mais elle est vouée à une transmutation qui la fera parvenir avec tous, un jour, dans le royaume de la Gloire.

Pour le Verbe, le salut de la matière est aussi important que celui de l'humanité. Pour procurer le salut à toutes les créatures, il fallait une « venue », un acte surnaturel, qui touche cette matière profondément et « fore » dans son sein toutes sortes de canaux, d'avenues, par où le surnaturel puisse entrer en elle.

Quand le Père, le Fils et l'Esprit agissent, chacun n'est pas autonome, mais uni aux autres personnes divines. Ils sont l'Être en soi, existant par soi-même. Ce caractère d'être leur donne leur unité. Pour eux, toutes les actions, ils les accomplissent jusqu'au bout, alors que pour nous, au contraire, tout est toujours limité.

Prenez le conquérant, le génie, au bout de quelques siècles leur action aussi brillante qu'elle ait été décroît et s'éteint. Quant à l'activité du Ciel, plus elle rayonne,

plus elle s'affirme ; tout ce qu'elle décrète dans le royaume surnaturel, ne peut pas ne pas s'accomplir dans la matière la plus physique.

Ainsi pour déposer partout ces étincelles d'amour, l'existence à Nazareth était pour Jésus un théâtre trop étroit : il n'offrait pas au Verbe les facilités naturelles selon lesquelles nous voyons que toujours il agit...

Il suffit d'un mauvais écolier pour désorganiser toute une classe. De même si une planète se révolte, elle crée du désordre dans tout le monde cosmique.

Voyez un roi qui lance un ordre, il se réalisera jusqu'au bout de son royaume. Le Ciel fait de même. La réalisation du décret providentiel sera complète, mais il y a une réalisation progressive sur la terre et ailleurs. Quand le Père s'est incarné sur terre sous la figure du Fils, du Verbe, il y agit d'une façon, – avec les gestes appropriés à notre petit monde – qui retentira jusqu'à la limite des mondes pour revenir se répercuter sur la terre, des siècles après, sous une forme assimilable pour cette terre.

Ces deux raisons ne peuvent nous rendre que vraisemblables ces activités du Christ. Il n'importe, pour moi, j'en suis convaincu. *J'en ai la certitude. Elles ont eu lieu.*

Les itinéraires étaient déterminés par les besoins de la planète. Il le dira lui-même : « *Là où il y a un homme malade, là le médecin est nécessaire.* » Là où le Christ se sentira nécessaire, c'est là où il se rendra.

Nous le voyons partout où l'on souffre, où l'on désespère. Partout où l'on se lamente, le Christ s'y trouve.

Si nous regardons les civilisations et les religions, nous apercevons la physiologie de la terre sous un jour inconnu.

On dirait qu'il y a un pôle du monde civilisé qui se déplace selon un certain mode.

On ne sait pas que ce déplacement progresse selon une trajectoire découvrable. Depuis 2000 ans, nous voyons se déplacer le pôle religieux sur une bande limitée au nord par une ligne qui irait à Jérusalem, à Lourdes, et à Philadelphie ; au sud, allant du Nil à Rome, à Paris et au Mexique.

Les actions politiques, économiques, spirituelles de la planète, ont aussi une trajectoire qu'on peut arriver à fixer, mais seulement à grand renfort de statistiques, de calculs et de trigonométrie.

J'attire votre attention sur cette idée que le Christ, en parcourant la terre, s'arrête aux lieux où se créèrent plus tard des centres de son œuvre future. Quelques précisions géographiques, ethnographiques, seront utiles.

Imaginez un spectateur regardant la terre de très haut. Il aperçoit une double chaîne de montagnes formée par l'Himalaya, le Pamir, l'Oural, etc., allant du sud-ouest au nord-est, et d'autre part allant du nord-ouest au sud-est.

Les directions des deux chaînes se croisent : d'en haut elles donnent l'aspect d'une pyramide quadrangulaire vue de sa pointe.

Les très anciens savaient que la terre est ronde, mais cette notion s'était perdue. Et par la suite les anciens sages parlèrent des quatre coins de la terre : c'est une

allusion à ce partage en quatre parties formées par ces chaînes de montagnes.

Ces arêtes, ces lignes de forces sont remarquables parce qu'elles sont chacune la limite de partage de certains foyers. On avait par exemple :

1) le foyer du Nil, où il y eut une initiation.

2) Celui du Mexique, où l'on a découvert les ruines d'une civilisation majestueuse, et les traces d'une religion ressemblant beaucoup à la civilisation et à la religion égyptienne.

Les chaînes qui les entourent formaient une vaste ellipse, dont le centre se trouvait dans l'Océan, sur le continent disparu de l'Atlantide qui resurgira.

Remarquez que dans chacune de ces contrées, il y a comme un centre vital, qui serait tel son estomac, ses poumons et son cœur spirituels.

Chacune possède du point de vue religieux un centre sur une montagne sacrée, ou près d'un fleuve ou d'un lac. Le Christ s'est arrêté spécialement dans les endroits de cette sorte.

Il y a en dessous de notre plan d'existence, des êtres infra-humains, dont l'effort constant est de monter sur notre plan. D'un autre côté, il y a des êtres supra-humains dont l'effort constant est de descendre vers nous.

Ce sont des peuples et des mondes entiers, dont le Christ eut aussi à s'occuper, afin qu'ils prennent contact avec nous. Car il doit s'occuper de la régénération totale de la vie terrestre.

De même qu'à 21 ans, son 13^e disciple le quittera au moment où il fit un voyage au royaume de la mort. De même il quittera ses parents, abandonnant le vieux Joseph et la douloureuse Marie, comme si leur double douleur devait concorder, servir de base toujours à ce concert de douleurs personnelles qu'il devait affronter pendant ses voyages. Nous trouvons là une leçon pratique : dans la mesure où ses disciples l'imitent, s'attachent à leur Maître, ils participent à ses travaux et y collaborent. C'est la plus glorieuse des tâches. S'il en considérait davantage la majesté, le disciple n'hésiterait pas une seconde à se jeter entièrement dans son service et aucun effort ne lui coûterait.

Dans son premier voyage, ce furent l'Orient et l'Extrême-Orient que le Christ visita.

Il partit en même temps qu'une caravane, se dirigea vers le pays des Rois Mages, faisant le même trajet que ces premiers fidèles suivirent pour venir le saluer à Bethléem. Ils étaient morts depuis, et leurs disciples déjà retournés au simple culte des astres.

Puis, il arriva à Edesse en Mésopotamie, où le roi Abgar posséda ensuite un portrait authentique peint par saint Luc.

Quand le Christ arriva dans ces pays, quelques peuples s'écroulèrent subitement, sans motif apparent. Les prêtres eurent bien l'intuition que cette ruine avait un rapport avec la présence de ce jeune homme, mais ils étouffèrent leur intuition de sorte que plus tard le passage et l'apostolat de Jean et de Thomas, dans cette même région, n'y portèrent aucun fruit. Plus tard encore, c'est là que les doctrines évangéliques se déformèrent en gnosticisme, en nestorianisme, en

magies et en superstitions, jusqu'à ce que l'islam s'impose.

En dépassant la Mésopotamie, le Christ arriva à Chiraz, à Persépolis, traversa le Bélouchistan, atteignit l'Inde par le sud, et descendit ensuite la côte jusqu'à Goa puis Cochin.

Quatorze siècles après, une mission portugaise et quelques disciples retrouvèrent dans ce pays les semences jetées par le voyageur.

Puis Jésus s'embarqua pour Ceylan, où il rencontra dans les montagnes quelques familles celtiques vivant là depuis l'émigration préhistorique (racontée par le Ramayana).

Remontant les terres de l'Inde, à travers les jungles, il arriva à Bénarès où il passa inaperçu.

À travers l'Himalaya, jusqu'à la source du Bramapoutre, il atteignit la capitale du Lamaïsme, commençant à Lhassa. La seule chose que Jésus put y faire, fut d'y semer les germes d'une doctrine grâce à laquelle certains disciples purent garder la Vérité. Il revint par le Pendjab, l'Afghanistan, par la passe encore utilisée aujourd'hui, retraversa le Pamir jusqu'à l'oasis de Meyroub, au bord du désert de sable, alors l'une des villes les plus florissantes, et la capitale du Turquestan. C'était là le nœud des relations pour toute l'Asie centrale.

Il remonta alors vers la mer Caspienne, à la source de l'Ozouz, traversa le Caucase, passa entre les lacs de Van et d'Ourmah, région dont la merveilleuse végétation et le climat idéal ont fait dire que là devait se trouver le Paradis terrestre.

Et il revint à sa bourgade natale par la Mésopotamie. Ce long voyage dura trois ans.

Ici, plusieurs questions se posent.

Vous avez entendu dire que certains chercheurs prétendent que Jésus reçut ses connaissances et ses pouvoirs des disciples mystérieux inconnus, de la mystérieuse communauté fondée par Hénoc, et qui avait son centre au pied de la grande pyramide.

Les gnostiques disent que le Christ fut initié par un ermite essénien.

Les hindous disent qu'il fut initié au centre du Thibet, dans les collèges lamaïques.

Toutes ces thèses tendent à faire passer Jésus pour un homme extraordinaire certes, possédant les qualités qui font l'adepte, mais seulement pour un homme, missionné par une certaine fraternité mystique qui subsisterait depuis le commencement de la terre, et dont le but serait de faire progresser l'humanité ou son élite en envoyant des initiés de temps à autre.

Pour que nous croyions profondément, pour que nous sachions, non d'une science analytique, mais d'une science infuse et certaine, que le Christ n'a reçu aucune initiation, il faut que nous ayons reçu cette compréhension du Ciel. C'est la Foi.

Toute opinion est vaine qui ne Le tient pas pour omniscient et omnipotent.

La foi est le seul germe d'un salut éternel pour nous. Toute autre opinion peut préconiser tels ou tels paradis temporaires, mais seule la foi en Jésus, Fils de Dieu,

peut procurer à l'homme la possibilité d'entrer dans le Royaume de l'Absolu.

Une autre question est celle de savoir pourquoi les pérégrinations de Jésus sont restées inconnues.

Il y a une raison à cela. D'abord le respect infrangible avec lequel le Ciel sauvegarde notre libre arbitre. Notre liberté est une chose tellement précieuse, qu'aucune expérience, si douloureuse fut-elle, ne la paiera jamais trop.

Pour nous sauver, il faut que le Verbe nous prenne par la main, car entre le temporel et l'éternel, il y a un abîme tellement profond, que nulle créature ne pourrait jamais le franchir seule. Il faut que celui qui est venu de l'absolu pour sauver les créatures, les prenne par la main, et leur fasse littéralement passer cet abîme.

Tout en faisant cela, il ne veut pas nous forcer à le suivre, il ne veut pas exercer la moindre pression sur nos décisions. C'est pour cela qu'il se voile, soit pour cacher sa véritable identité aux orgueilleux dont l'obstination à demeurer aveugles aurait alors des résultats irrémédiables et compromettrait tout leur avancement, soit pour mieux montrer aux simples que les vérités du cœur importent seules, non leurs forces diverses.

Il est nécessaire aussi de déjouer certaines ruses de l'Adversaire, pour cela Dieu garde l'incognito dès le début.

Ceux qui ont déjà fait certaines études ésotériques savent que les procédés conduisant à l'adeptat, sont en résumé une culture intense de la personnalité. Tous ces

entraînements se réduisent à des transformations de la volonté propre.

C'est une sublimation de l'orgueil qui passe des lieux matériels à des lieux de plus en plus intérieurs et spirituels.

Les règles et les régimes d'ascétisme que suivent les candidats à l'adeptat les conduisent au dénuement matériel et mental en vue duquel ils s'entraînent. Ces états d'excitation de la volonté que vous pouvez étudier dans Jamblique, Lao Tse, Appolonius de Thyane, etc. ont le même but.

Vous n'y verrez pas autre chose qu'une méthode, parfois efficace pour former des « surhommes ».

Si vous regardez les privilèges qu'ils arrivent à obtenir, par exemple celui de prolonger de plusieurs siècles leur existence physique, il est bon de savoir que ce privilège ne s'obtient qu'en prenant la vie à plusieurs autres êtres.

Or, sur la terre, tout est compté : il y a juste le nombre d'êtres qui sont inscrits sur « Le Livre de la vie ». Si je ne meurs pas à l'heure fixée par mon destin, il faut qu'un autre meure à ma place, c'est un dol causé à une autre créature. Ces méthodes, comparables à des « trusts » de vie qui préconisent la centralisation des forces volitives pour le bénéfice d'un seul individu, sont aussi nocives que les méthodes de trust des rois du pétrole, de l'acier, du sucre, et plus nocives encore parce qu'elles s'adressent à des forces naturelles plus subtiles et plus précieuses.

À force de regarder la figure des dieux puissants, les adeptes ne peuvent plus regarder le Dieu d'amour.

Voilà pourquoi Jésus veut rester caché un certain temps et souffrir avec les malheureux.

Il ne force pas les sages à le reconnaître, car, si alors ils le reniaient, leur avenir spirituel serait perdu ou compromis pour longtemps.

En se faisant reconnaître à ceux qui ne le comprendraient pas il altérerait leur salut, leur aveuglement leur attirant une trop forte responsabilité.

Dans ses voyages en Orient, le Christ ne se laisse pas deviner, les peuples ne le comprendraient pas non plus. Il ne parle qu'à leurs dieux.

Raconter ces conversations serait impossible, mais nous pouvons nous en représenter les traits principaux. N'importe où, vous vous renseignerez, que ce soit à Meknès ou aux pyramides, à Bénarès ou à Anoya ou à Médine, vous verrez que les principes ésotériques sont, à peu près, partout les mêmes.

Si nous nous plaçons à l'intérieur de l'espace où travaille le véritable disciple, nous pourrons joindre la conscience physique au monde psychique et invisible, et là, nous aurons des échos de ces conversations.

Imaginons le jeune voyageur, traversant la jungle, dans toute la maîtrise de son corps et la liberté de son esprit très pur lui, le Seigneur, va à la rencontre de ces puissances qui se croient libres.

Le long de sa marche se produisent et se propagent des frémissements intérieurs, qui ne peuvent prévenir les ascètes, ni être perçus par les puissances humaines, mais qui avertissent les dieux de l'atmosphère seconde : ainsi Anubis sur le Nil, Shiva sur le Gange, Wsog au Thibet, ressentirent et perçurent la présence d'un Dieu

Supérieur. On peut s'imaginer la forme onduleuse de ce dieu Shiva, tremblant devant la figure du Christ ; cet être effrayant à force d'insensibilité, les prunelles révulsées à force d'extases indicibles, agitant des bras multiples, signes nombreux par lesquels s'exprime sa profonde émotion.

Comme il arrive toujours dans ces rencontres, l'ombre frémit devant la Lumière, qu'elle sait devoir la vaincre un jour.

Quelles qu'en aient été les conséquences, certains ont toujours vu que ces êtres, qui font fonction d'adversaires du Christ, se sont toujours débattus dans l'angoisse devant lui, tandis que lui, toujours, les a regardés avec bonté, en les bénissant.

S'il nous est superflu de savoir quels actes précis Jésus accomplit dans ces centres où le mal spirituel de ce monde s'accomplit, nous pouvons supposer qu'il a aussi visité les centres où le bien habite.

Imaginez un continent, au-delà de l'Indus, de Dehli, au bout de la route sans fin qui court de Calcutta aux solitudes Thibétaines ; dans ce continent entouré de déserts et de neiges éternelles, s'élève une montagne¹⁸⁹ irréaliste que les voyants n'ont jamais aperçue.

Les êtres qui y vivent attendent Le Voyageur Inconnu, Jésus. C'est par eux que le Christ opère, prévoit, surveille tout : ils sont les veilleurs dont les yeux jamais ne se ferment. Par eux, il rassemble toutes les lumières,

¹⁸⁹ Lire la description de la Montagne Sacrée in Sédir, Sermon sur la Montagne, éd. Les Amitiés Spirituelles, 1921, p. 25 à 32.

et pourtant, il est seul. Son anonymat constitue son mystère, sa défense et sa toute puissance. Son inconcevable ubiquité lui permet d'aller partout. Et il poursuit son œuvre en tout lieu, et s'il ordonnait notre salut immédiat, l'Adversaire s'effondrerait dans le néant.

Tel est un des aspects du Christ.

Nous dégagerons de ces récits quelque chose pour consolider l'armature de notre vie quotidienne.

On n'a retenu de sa figure divine que sa passivité. On a confondu la non réception du mal qui nous attaque, et la non résistance au mal qu'il nous plaît de faire. Le vrai sens religieux s'émousse en nous. Il faudrait laisser agir sa tendresse et la toute-puissance de sa force. Car il est l'Athlète qui a dompté tous les Serpents cosmiques, et qui précipite à tout instant l'Adversaire rebelle.

Nous pouvons être assurés que pour voir accourir au bercail toutes ses brebis, Jésus peinera toujours, partout et tout le temps. Il choisira toujours les chemins étroits et les solutions les plus pénibles.

Il faut apprendre à veiller, nous qui aspirons à son amitié. Sachons affronter l'avenir, sans regrets du passé et sans nous enfermer dans la tour d'ivoire, refuge de notre pusillanimité.

Les concerts des Anges sont des actes et des harmonies. Tout est mouvement et vie. Sur les grèves de cette terre, les êtres, nos frères qui vivent avec nous sont de petites « vagues » de l'océan universel. Pour qu'ils voient la bonté du Père, le disciple de Jésus doit être un porte-étendard.

Le peu que nous savons, réalisons-le de suite, attirons la Lumière vers nous, élevons le peu que nous avons en

nous, jusqu'au Père qui nous appelle à des œuvres plus profondes.

Voyages en Occident¹⁹⁰

Si vous voulez bien, nous passerons un peu vite, pour que vous ayez une idée générale de ces questions. Nous ne sommes, d'ailleurs, pas tant destinés à être des savants, des érudits, qu'à apprendre des vues d'ensemble pour en faire chacun, des applications personnelles.

Nous arrivons, aujourd'hui, au deuxième voyage du Christ ; il a d'abord été fait dans le bassin méditerranéen.

Il se rendit en Lydie, en Thrace, c'est-à-dire dans le pays dont la capitale Thessalonique est tristement célèbre de nos jours ; dans les pays de la péninsule des Balkans : Byzance, la Dacée, la Moésie, la Panonie, l'Illyrie ; puis dans le pays des Roumains, des Hongrois, des Autrichiens, des Tchèques, des Slovènes, des Slovaques ; il poussa jusque dans les vastes forêts des Sarmantes, des Vendes (qui formèrent la Pologne et la Russie).

190 Conférence prononcée le 28 décembre 1920.

Il redescendit ensuite en Germanie, dans la Gaule ; en Hérie (Espagne), en Italie, au pays des Maures, à Carthage, et revint dans son pays.

Une autre fois, il alla en Cornouailles (Angleterre), au pays des Cimbes, du Danemark en Amérique.

Il suivait les grandes voies romaines qui mettaient en contact, en rapport, tous les centres existants alors.

Nous pouvons ainsi le retrouver dans les grandes villes de cette époque : à Smyrne, Athènes, Rome, dans l'ancienne Salonique, sur la Drave en Autriche, Vienne, Ratisbonne, à Trêves, Cologne, Mayence, à Lyon, Bordeaux, Saintes et Lutèce (Paris), Marseille, à Bragance (Portugal), Cadix, Carthagène, Torento, Syracuse, Messine.

Il faut remarquer que dans toutes ces stations, l'Œuvre du Christ continue à n'être pas exclusivement religieuse. C'est cet œuvre-là qui nous intéresse surtout, parce que nous ne connaissons de sa vie que les trois années de sa vie publique entièrement vouées aux choses religieuses.

Mais dans ses travaux inconnus, il a prouvé que tous les travaux du monde terrestre, et des activités humaines, sont importants pour lui. Partout il a semé des graines de lumière, tant dans l'ordre politique, que dans l'ordre social et religieux. Pour cela, il suit la méthode divine, qui agit à l'inverse des méthodes humaines.

Les hommes ont un but, et y visent directement. Les médecins, par exemple, s'ils portent un diagnostic de fièvre, leur premier soin est d'agir contre cette fièvre.

La méthode divine est tout autre. Comme le Christ est capable de percevoir au premier coup d'œil la cause du trouble de santé dont nous voyons seulement l'effet, le Ciel, ou son envoyé tâche d'agir sur la cause centrale, de rectifier le rouage essentiel, alors, les rouages secondaires se rectifient automatiquement ensuite. Le libre arbitre des êtres est respecté, cela reste conforme à la loi organique du monde.

Le souci du Ciel, dans le cas des personnalités sociales, comme des individus, est toujours de respecter leur libre arbitre. Ensuite de ne pas aller à l'encontre des lois naturelles, quoiqu'elles fussent édictées par lui et qu'il en est le Maître ; mais il a néanmoins le soin constant de les respecter afin de ne pas éblouir la vue trop faible des gens et de les laisser dans la ligne où leur destin les conduit.

Le Christ vient, non pour détruire, mais pour mettre de nouvelles lois sur la terre, pour redonner une force nouvelle ou ancienne, et faire que le plan providentiel soit accompli.

De même que nous le verrons agir en thérapeute, nous le verrons agir dans le plan religieux et social, d'après la même méthode : guérir le Cœur, soigner l'interne. Il faut en excepter des cas exceptionnels comme celui où le thérapeute guérit l'aveugle-né en appliquant un peu de boue sur la cavité vide de l'œil (construisant ainsi de toutes pièces l'organe qui n'existait pas). Sauf pour quelques cas, donc, le Ciel agit du dedans vers le dehors.

Quand le disciple agit, c'est d'une manière semblable : il essaie, comme il peut, d'agir sur la cause du mal, mais la transmission de l'action curative est plus ou moins

lente, suivant la perfection du disciple, l'intensité de son amour et son intimité avec le Maître.

Quand il agit lui qui n'est qu'esprit pur et force absolue, la transmission de ses ordres du centre à la circonférence est instantanée.

Au point de vue social, il essaiera d'appeler en lui le mal contre lequel il veut agir. À la faveur de cette hospitalité temporaire qu'il lui donne, il essaie d'éclairer cette ténèbre et d'amortir la nocivité de cette forme du mal.

Quelles qu'aient été les oppressions, les duretés des lois, quelles qu'abusives ou trop strictes les forces municipales contre certains citoyens, le Christ se place lui-même sous ces lois, sous ces règlements.

Nous devrions savoir que rien n'est trop dur ou injuste, même les lois les plus arbitraires. Ces lois, ces constructions ont une justice en elles. L'absolu du mal ne peut exister, pas plus que l'absolu du bien.

Si nous jugeons les lois mauvaises, c'est surtout parce qu'elles nous gênent.

Or, aucun de nous ne peut entrer derrière la loi incriminée ni atteindre sa racine spirituelle et connaître sa réelle identité.

Nous ne sommes pas capables de regarder en nous avec assez d'acuité, dans quels replis de notre cœur les semences du mal se cachent en nous, et quels sont les germes des fautes futures avec lesquels nous sommes destinés à entrer en lutte. Aussi, nous ne pouvons savoir si une loi est injuste.

Mais pour lui, qui est tout amour et sacrifice, toute loi est injuste, ou plutôt « non juste ». Quand il se met sous l'empire d'une loi, il est vraiment innocent, et l'esprit de cette loi devra se « rédimier », reprendre une direction vers le mieux.

Il faut se dire que les légistes ne sont pas souvent des amis de Dieu. Ils sont portés au sommet de ces fonctions qu'ils occupent, par les suffrages de gens qui ne voient, la plupart du temps, dans ces nominations, que des intérêts personnels. Ou bien, ils y arrivent par une certaine chance, et leur ambition, leur désir de gloire et de fortune, leur donne l'ascendant qui fait triompher.

Ces deux moyens d'arriver vicient leur pouvoir.

Dans une société où pas un ne considère les autres comme ses frères, cette société devient une forme d'égoïsmes agglomérés, elle est conduite par les égoïsmes les plus forts, elle est une vaste entreprise de domination égoïste qui prend possession des cœurs humains, tout préparés à recevoir cette contagion néfaste par le succès habituel de tous les arrivistes.

Revenons aux voyages du Christ et aux conditions dans lesquelles il voyageait. Imaginons-le, passant par Lyon.

C'était un voyageur pauvre, sans argent, aux vêtements modestes, sans recommandations, sans autorité, totalement inconnu. Cette sorte de vagabond appartenait à un peuple des plus honnis, les juifs.

Imaginons-le, s'arrêtant devant un esclave battu à mort par un chef, devant un enfant qu'on ravissait à ses parents, devant des prisonniers que des fauves allaient

dévorant dans un cirque, et délivrant l'esclave des mains cruelles de son maître, arrachant l'enfant à ses ravisseurs, faisant rentrer les fauves dans leur cage et libérant les prisonniers. On peut se figurer que le patricien privé de la torture de son esclave, le ravisseur privé de la proie convoitée et ce peuple du spectacle qu'il préfère, prendront parti contre l'audacieux voyageur.

Aussi, à maintes reprises, a-t-il subi la prison et les mauvais traitements, parce qu'il s'était mis en travers des actions cruelles. Il s'est attiré la colère des riches et des foules : aussi, ses voyages furent-ils pour lui, une succession de supplices physiques en plus de la douleur morale qu'il éprouvait devant toute cette perversité.

On peut dire que son sang a fécondé toute la surface de la terre, et surtout dans les endroits où devait naître, plus tard, un essaim de disciples fidèles.

Ces souffrances physiques ne furent pourtant pas les plus douloureuses pour lui.

Jésus est tout amour. Imaginez, une mère qui aime profondément son enfant, mais cet enfant a mauvais cœur, il est vicieux, il manque gravement à sa mère ou même la frappe. Ce ne sont pas des coups dont elle souffrira le plus, mais de voir toute sa tendresse, tout son dévouement et son amour repoussés par l'enfant qu'elle aime. Décuplez, centuplez cette souffrance et vous aurez une idée des déchirements constants du cœur de Jésus, parce que chaque cruauté commise, chaque hypocrisie est une profonde et douloureuse blessure pour lui.

Il nous apparaît donc comme une victime sociale, non seulement une victime des séides du mal, mais une

victime directe de leur chef, que les théologiens appellent le Prince de ce monde.

Celui-ci a deux tactiques : il choisit les plus forts par des appâts, les attire dans sa ligne. Avec un peu d'orgueil, d'égoïsme, de cruauté, de dispositions vindicatives qu'il y avait d'avance en eux, il les rend avarés, orgueilleux, égoïstes, cruels, vindicatifs si possible jusqu'à l'extrême limite. Puis Satan y trouve son compte, car à leur tour, ces hommes pèsent de toute leur énergie sur les foules candides ou trompées, et les poussent à travers toutes les violences, jusqu'au désespoir. Aussi, à force d'être pressurées de toutes parts, elles arrivent à la négation de Dieu, ce qui est la grande ambition du Prince de ce monde.

C'est pourquoi, Jésus s'offre à tous les déséquilibrés sociaux, afin que la lumière, que les uns et les autres portent en eux, puisse pénétrer les forces du mal, les rédimier et les amener à la Lumière. Plus tard, les serviteurs du Christ suivront cette même marche, qu'ils connaissent dans l'extase intérieure.

Cela est si vrai que si nous cherchions dans l'histoire pour savoir quels sont les hommes qui l'ont suivi le mieux, pas à pas, nous apercevriions que les hommes qui furent les plus persécutés, honnis, calomniés, soit dans l'ordre des faits, soit dans l'ordre de la pensée et de la science, étaient de vrais humbles, des pauvres en esprit, qui abandonnèrent aux autres les profits de leurs travaux, et qu'il y a beaucoup de chances pour que ces méconnus soient de véritables disciples du Christ.

Ce serait une belle tâche que d'essayer de remettre en lumière ces martyrs, mais il vaut peut-être mieux que leur obscurité, leur solitude reste ce qu'elle a été jusqu'à

ce jour et que leur influence se répande toujours de façon inconnue sur les générations, que le mépris qui les accabla toute leur vie, les accable encore après leur mort, pour qu'au jour du jugement ils apparaissent entourés d'une lumière plus resplendissante encore aux côtés de leur Maître, en ce jour de juste réparation.

L'activité religieuse du Christ a été non publique et non visible, en ces temps-là.

Les lieux où le voyageur souffrit le plus injustement pour des motifs religieux, c'est là que se lèvera, un jour avec le plus de force la multitude de ses disciples futurs : à Rome, Pérouse, Milan, à Lyon, Marseille, à Vienne, à Tours, dans la Galicie (à Castellon), dans la Vallée du Rhin, du Neckar, en Amérique, dans les Îles Britanniques, le Pays de Galles, etc.

Il y a des choses dans l'être humain qui ne semblent pas répondre à des conditions physiques et ne s'expriment pas par elles, mais n'en existent pas moins. Dans la biologie de l'âme de la terre, il y a aussi des faits inconnus, qui existent pourtant.

Dans l'être humain, nous voyons qu'il lui est impossible de voir avec les oreilles, d'entendre avec les yeux, etc. Dans son cerveau, la perception des mathématiques est localisée à une place spéciale, dans certaines cellules, la linguistique dans une autre, etc. Sur la terre, il en est de même pour chaque science, chaque art. Toutes les facultés psychiques, spirituelles, fluidiques, constituant l'Âme de notre planète, sont ainsi « localisées ». La plupart du temps, les hommes l'ignorent. Il serait remarquable, par exemple, d'étudier dans l'ordre militaire, où s'est développée telle ou telle bataille. On pourrait aussi calculer les éléments

géodésiques unissant les divers centres religieux, et l'on trouverait une triangulation, dont les propriétés sont des lois mathématiques immuables. Dans les anciennes religions, ces « générations spontanées » du sens religieux avaient déjà lieu, et les anciens le savaient. Il y a des raisons pour que telle montagne, telle source, tel lac, soient un centre religieux. Tout n'est pas superstitions, dans la plupart des cas, elles correspondent à des réalités.

Saint-Antoine-de-Padoue, Saint-Jacques-de-Compostelle, Notre-Dame-de-la-Salette, Lourdes, Christanova en Pologne, ces lieux sont des plexus de l'âme religieuse de la terre.

Les anciens Grecs, les Romains, les Druides connaissaient déjà cette loi et ces faits. Ils s'assemblaient déjà en ces lieux, parce que ces populations possédaient tout de même un sens, oblitéré chez nous : le sens de la vie.

Donc, ainsi, dans le sens religieux, l'action du Christ fut non un bouleversement des lois anciennes, mais une régénération. Il greffa une lumière nouvelle sur l'ancienne. Il a réanimé « le lumignon » qui fumait encore... Il a pris sur lui la corruption des centres qu'il visita. Le paganisme n'était pas tout entier une erreur. Si nous regardons l'ensemble des religions actuellement existantes : celle des peuplades du centre africain, des Fuégiens, des îles Fidji, etc. nous trouvons avec surprise que, quels que soient le nimbe et les différences de concepts, leur croyance est semblable à la nôtre sur quatre points :

1) Même les plus anciens de ces peuples croient en un être supérieur inconnaissable, tellement supérieur qu'ils n'osent pas s'occuper de lui.

2) Ces peuples croient à une hiérarchie, une suite de dieux, de génies, d'êtres subalternes, répartis entre eux, les êtres faibles, et l'être suprême.

3) Ils croient qu'il y a à se concilier leur protection au moyen d'actes spéciaux, c'est-à-dire de rites. Toutes les religions ont suivi cette même idée, et créé aussi leurs rites.

4) Ils croient aussi que quand on meurt, on n'est pas mort tout entier, mais que « quelque chose » subsiste. Les uns voient dans ce « quelque chose » le « double », d'autres y voient l'esprit du défunt, etc.

C'est assez piquant, si l'on examine les religions grecques et romaines, dont nous sommes si fiers d'être les élèves, de voir que ces peuples, que nous plaçons au pinacle, croient les mêmes choses que ces peuples dont nous venons de parler.

Le Christ a donc pris successivement ces quatre points et a voulu mettre, déposer en eux, le germe d'une rectification et d'une lumière.

Il est bien exact que l'âme subsiste après la mort ; mais nous ajoutons trop de notre désir personnel quand nous croyons que les morts peuvent quelque chose pour nous. Cela est une erreur. Ce n'est pas parce qu'une conscience se dépouille de son enveloppe physique, qu'elle devient omnisciente et omnipotente, subitement. La nature ne procède pas par sauts.

Le Christ agit contre ce préjugé de sentimentalisme humain, quand il dit : « *Il faut laisser les morts ensevelir les morts* », ce qui signifie pour nous, de laisser nos morts tranquilles.

Quant aux génies, aux dieux, aux élémentaires, ils sont bien proches de la matière et par suite plus proches de nos différents égoïsmes. En général, nous voulons les intéresser à nos affaires, nous implorons l'assistance de l'invisible pour que nos recettes, nos échéances, nos succès soient satisfaisants, pour conquérir des sympathies, réussir dans nos projets. Au fond, ce ne sont que des égoïsmes assez étroits. Et même si, nous, chrétiens, nous regardions avec un peu plus de sévérité, les prières que nous adressons au Ciel, nous verrions que nous ne prions pas d'une façon plus noble. Nous demandons pour nos satisfactions, nos petites commodités, et non pour dire : « Que Ta Volonté soit faite. » Le culte des intermédiaires ne faisait, dans l'ancienne humanité polythéiste, que renforcer les égoïsmes.

Le Christ, en y mettant la notion d'un Être Suprême qui s'intéresse à la vie universelle et à la vie de chacun en particulier, sut mettre en même temps à leur place les collaborations de tous ces intermédiaires.

Cet Être Suprême que les Romains nommaient *Fatum*, ils en révéraient les décrets : le Christ nous a révélé que cet Être est le Père par excellence. le Père auquel on peut aller en toute confiance comme des enfants, parce qu'il est omniscient et omnipotent. À cause de cela les besoins du plus petit d'entre les hommes, rien n'échappe à sa tendresse. À cause même de sa tendresse et de son amour, cet Être est inconcevable. Mais il n'y a

pas de dieux, de génies, plus proches de l'humanité que cet Être immense. Voilà ce que Jésus a mis dans l'atmosphère de la terre.

De cela dépend directement l'institution des rites. Tel dieu, disent les anciens, est préposé à telle ou telle fonction. Ainsi les Nymphes, les Sylphes, les Korrigans, les Kobolds, les Gnomes, etc. sont préposés aux fontaines, aux forêts, aux rochers, etc. Même chez les Romains, il y avait un dieu pour chaque objet du foyer domestique, de la cuisine. Par conséquence logique, l'aide de tous ces collaborateurs ne pouvait s'obtenir que par des sacrifices, des rites minutieux. Il ne fallait pas se tromper d'un mot dans les invocations.

Le Christ nous a appris au contraire que le Dieu suprême vers lequel il élève nos regards, n'attache pas d'importance aux formes. Les sacrifices sur les autels lui sont indifférents. Il n'admet pas la suppression d'une vie, si petite qu'elle soit. Mais ce qu'il demande, c'est la restriction de notre moi. Le seul sacrifice qui nous aide à monter et à nous rapprocher de lui, c'est le sacrifice de nous-mêmes.

Il nous donne cette grande leçon : l'acceptation de notre destin, et le recours à celui qui en est l'arbitre et peut toujours le changer, si telle est sa volonté.

En visitant ces cryptes, ces fontaines, ces bois, ces rochers habités par tous ces êtres, il y déposa des graines qui levèrent ensuite entre le V^e et VII^e siècle de notre ère.

Mais les anciens dieux n'étaient pas morts pour cela. Le Christ n'en a tué, ni exilé aucun. Il y en a toujours, qui s'occupent de la pluie, des fontaines, des bosquets, des récoltes, etc. seulement, pour nous cette notion ne

doit pas être un motif pour admirer la richesse du plan du Ciel.

Par notre sollicitude, nous devons offrir à ces êtres nos connaissances, nos lumières. Nous devons les respecter comme en ayant la gestion à notre insu.

Il y en a parmi ces invisibles, qui ont des proportions gigantesques, par rapport à nous, par leur intelligence, leur force, et nous pourrions les craindre si nous étions des païens. Étant ce que nous sommes, nous devons comprendre que nous sommes leurs sauveurs, puisque nous avons en nous la lumière divine.

Ils sont incapables d'apercevoir les choses de l'éternité. Ils ne peuvent arriver à les voir que par l'homme et à travers l'homme. De même que nos actes, par l'exemple qu'ils donnent sollicitent nos frères à l'action, il faudrait que la ferveur de nos prières, la maîtrise de nous-mêmes, notre humilité radicale, soient pour ces invisibles des nourritures et des remèdes. Notre patience invisible sera leur boisson, notre prière leur apportera le pain spirituel. Il faudrait que notre humilité soit le miroir où ils pourront voir Dieu.

Telle est la leçon que le Christ nous donne en ce qui concerne les invisibles, les êtres inférieurs qui attendent de nous la lumière. Cette leçon est, en plus, la condamnation de toute magie et de toute pratique superstitieuse.

Il n'est donc pas étonnant que Jésus ait été condamné comme novateur qui heurtait les habitudes et les préjugés, comme magicien, socialement, car on n'imaginait pas qu'il puisse agir dans l'invisible autrement qu'on en avait l'habitude. Lui, il essaya de mettre la lumière dans l'abîme de l'ancien polythéisme.

Quant aux progrès dans le monde des sciences, il ne paraît pas s'y être intéressé. Pourtant, notre puissance de pensée, de méditation, nos facultés d'étude et de recherche, notre habileté sur la matière, le travail de notre intelligence et ses résultats, tout cela vient de Dieu, mais l'usage qu'on en fait n'est pas vivant. Toutes nos conquêtes sur la matière sont des maîtrises éphémères, par lesquelles nous domptons les forces aveugles des éléments, mais elles n'ont servi qu'à créer des moyens de s'entretuer plus féroce­ment, à nous rendre plus égoïstes et plus difficiles à vivre.

Par conséquent, si nos ancêtres, – et ceci, je le crois absolument – si nous-mêmes avons suivi les conseils de Jésus, si nous avons cherché uniquement le Royaume de Dieu, tant dans la famille que dans la société, la nature ne se serait pas montrée récalcitrante, elle lui aurait livré sans réserves ses mystères et ses richesses, et même les sciences appliquées eussent non seulement atteint leur développement actuel mais réalisé des progrès infiniment plus grands.

Il y a autre chose dont le Christ semble également s'être désintéressé, c'est l'art. Mais c'est une impression fautive parce que nous nous faisons une idée fautive de l'art.

Les Grecs, nos maîtres en art, et les Hindous, maîtres des Grecs, s'occupaient de la beauté et la considéraient comme une entité métaphysique.

Les philosophes s'aperçurent à un moment donné que les notions esthétiques étaient un jugement qui met en œuvre nos facultés psychiques, et qu'elles appartenaient plus aux choses psychiques qu'aux choses métaphysiques.

Ensuite, ils comprirent quant à l'esthétique, qu'il n'y a pas de notion de la beauté sans la « sensation ». La beauté, après un ou deux siècles, est devenue psychophysiologique : on a étudié les sensations artistiques avec méthode. Vous connaissez les esthétiomètres de Charles Henry, cet homme génial, qui a mis en formule et en équation l'esthétique de Vinci.

Vous voyez donc un phénomène curieux, en ce qui concerne l'esthétique, c'est que les philosophes partis d'abstractions métaphysiques, sont arrivés à l'abstraction psychophysiologique – l'une et l'autre étaient demeurées aussi inconnues. Ils semblent avoir fait de tout ce concept, mais sans l'avoir pénétré : ces philosophes ont oublié d'être des artistes.

Ce dont il faut s'apercevoir avant tout, c'est que rien n'est véritable œuvre d'art qui ne parle pas à l'âme, ne provoque pas l'admiration ou une émotion. Il y a diverses choses dans la beauté, la couleur, la forme, la richesse des harmonies, etc. Ceci n'est que le « corps » de la beauté. Nous trouvons dans l'histoire de l'art, qu'aucun artiste n'est arrivé à produire un chef-d'œuvre rien qu'en se servant des moyens techniques ; au centre, il a fallu que se manifeste le sentiment appelé ferveur.

Tout ce qui a rapport à la beauté participe à encore plus que ce qui est bien ou vrai. Dans toute chose belle, il y a quelque chose qui atteint en nous une lumière ; cette lumière qui nous fait hommes. Nous pouvons nous imaginer les souffrances qui déchirent la personnalité de l'artiste, son cœur, toute sa vie intérieure et profonde, quand nous comprenons l'œuvre de Bach, de Baudelaire, de Vinci, de Michel-Ange...

Croyez-vous que 30 ans suffisent pour accumuler tant de richesses dans un être, et que lui-même peut mettre tant de force initiatique pour ses œuvres si ce don ne se préparait pas en lui depuis des générations.

Il y a dans les vrais artistes une immense part de souffrances, et tout un martyr. Leur vie est une montée au calvaire, et ce calvaire deviendra un Thabor mais en attendant, c'est tout de même un calvaire.

C'est ce caractère passionnel, cardiaque, qui nous montre dans la personne du Christ l'artiste parfait. Il n'a pas eu besoin d'apprendre l'art parce qu'il est l'artiste et l'art essentiels.

Par son propre sang, il a créé des chefs-d'œuvres. Avec son cœur, il a bâti des temples magnifiques. Avec ses paroles et ses miracles, il a composé des orchestrations. Il nous a montré cet invisible qui nous pénètre de partout, et cet ineffable qu'aucune oreille humaine n'avait encore entendu.

C'est la beauté morale qui engendre la beauté corporelle, tandis que la beauté corporelle ne produira et n'atteindra jamais la beauté morale.

Quand nous pouvons concevoir ces choses, nous pouvons nous tourner vers lui, faire un pas vers lui, comme des disciples.

Il a encore fait d'autres voyages. Dans le nouveau continent, il visita le Saint-Laurent, la Pennsylvanie, le Mexique, le Pérou (Lima), etc. Nous n'imaginons pas comment il a pu se rendre dans ces pays lointains.

De son temps, il aurait très bien pu avoir des barcasses carthagoises ou scandinaves qui se seraient

échouées sur une plage du nouveau monde, mais il n'employa pas ce procédé.

Je vais essayer de vous expliquer ce qui s'est passé, pour vous montrer un autre pouvoir de l'esprit sur la matière. La vie des Saints renferme des traits d'apparition de certains hommes d'une façon toute matérielle en tel ou tel endroit. Ainsi saint Scolastique, saint Antoine de Padoue, saint François Xavier, qui apparut aux Indes où il n'est jamais allé.

Actuellement, au-delà des monts Alpains, est un moine franciscain qui porte des stigmates. Il a été vu dans son village natal, célébrant la messe devant tous ceux qui le connaissent, pendant que ses supérieurs (qui le veillent jalousement à cause de ses stigmates) l'enfermaient, gardé à vue dans la cellule de son couvent à 20 ou 30 lieues de là.

La Société Américaine pour les Recherches Psychiques a enregistré de nombreux phénomènes analogues, de télépathie, de bilocation, etc. Je ne dis pas que les apparitions des Saints, et les apparitions sont des phénomènes provoqués par les mêmes forces. Leurs origines diffèrent absolument, mais elles ont ce caractère commun qu'elles ne comprennent que certaines propriétés des corps. Elles ne peuvent remuer un objet. Les apparitions psychiques n'ont pas la réalité d'un corps physique, tandis que les apparitions du Christ sont essentiellement différentes : elles sont de véritables réalités. S'il rencontre des disciples à Emmaüs et disparaît ensuite, s'il entre dans le cénacle toutes portes fermées, ou dans la chambre haute pour convaincre Thomas, c'est un corps réel qui apparaît.

Il m'est arrivé de me promener sur une place à Paris, en causant avec un certain homme, tandis que mes amis se trouvaient au même instant, avec le même homme, à Francfort, à Berlin et à Saint-Petersbourg. Un autre homme déjeunait un jour à Nice, avec moi. Des amis m'ont affirmé l'avoir rencontré à la même heure dans un wagon-restaurant de l'Orient-Express. De telles manifestations sont d'un ordre totalement différent, et semblent dépasser infiniment les apparitions psychiques.

La création d'un deuxième, d'un troisième ou d'un quatrième corps physique, c'est non seulement un phénomène de bilocation ou de trilocation, mais une création, qui se rapproche du don d'ubiquité ultérieurement réservé à ceux qui ont atteint la régénération.

C'est ainsi que le Christ a été en Amérique. Lui, le Maître absolu de la matière, il n'avait qu'un ordre à donner pour que des Anges lui construisent un corps, tangible, pondérable, pour aller où il voulait. Les séjours dans le nouveau continent n'ont pas laissé de traces dans la mémoire des peuples de là-bas, ni dans les archives que la Terre porte en ses flancs. Mais dans cette portion très centrale, où se réfracte la gloire divine, la terre se souvient de la venue du Christ. Il était utile de savoir cela, nous avons besoin de réaliser physiquement ces choses ! Cela nous soutiendra car nous ne sommes pas mûrs encore pour le culte en esprit que Jésus annonce.

En France, nous pouvons être certains des quelques endroits où il s'est rendu.

Ainsi, au-dessus de Monte-Carlo, dans un endroit nommé « La Justice » il fut emprisonné une nuit.

À la Turbie construite sur l'emplacement d'une tour datant de Philippe Auguste.

À Cimiez, derrière Nice, il y a un monastère où conduit une voie romaine qu'il utilisa.

À Arles, il passa par l'allée des Aliscamps.

À Lyon sur le chemin de la côte de la Croix Rousse qui est aussi une ancienne voie romaine, – sur l'emplacement de l'ancienne église des Fourrières, – dans le quartier des Brotteaux le long d'une rue dont j'ai oublié le nom (mais qui est facile à retrouver : il y a là un temple maçonnique).

À Paris, il passa à la Bourse, à l'entrée de la rue Réaumur. Il remonta plus haut vers Montmartre, par la rue Pigalle (ainsi nommée depuis). Il alla sur l'emplacement de la vieille église Saint-Pierre, construite sur un ancien temple de Mercure, il prit pour s'y rendre un sentier qui est devenu la rue Lepic : il s'assit et pria en haut de la côte, là où tombèrent les têtes de Denis et ses diacres.

Il se rendit encore à Rouen dont il parcourut les quais de la Seine. Il suivit la route de Bihorel où quatorze siècles plus tard, Jeanne d'Arc devait passer, allant au martyre.

Dans beaucoup d'autres lieux encore, en Savoie, près du lac du Bourget, etc.

Partout il a semé des étincelles de lumière : mais peu d'hommes les sentirent, encore moins les reçurent en

eux, et les vivifièrent. Il y a beaucoup de disciples de nom, peu de cœur, encore moins de fait.

Pourtant le Christ ne nous demande que d'agir. Malgré notre tiédeur désolante, si parmi les millions de disciples il y en a un seul qui lui ait appartenu corps et âme, tous les autres en auront le bénéfice. C'est une obligation pour nous de reprendre courage, de nous mettre à l'œuvre, de nous relever 77 fois si nous tombons en route. Or il y a eu plusieurs disciples fidèles en chaque lieu que le Christ a visité.

Ces considérations, que je viens de vous dire, paraîtront hypothétiques aux rationalistes. Pourtant les savants disent eux-mêmes qu'il ne faut pas toujours être rationalistes, que nous avons reçu une imagination dont il faut nous servir. Pour utiliser ces faits, nouveaux sans doute pour vous, il faut accepter, se mettre au-dessus des critiques de ceux qui se croient trop bien informés. Il faut se dire qu'il y a vraiment des gens à qui le bonheur et le malheur sont indifférents : ils sont déconcertants parce que nous les jugeons du point de vue terrestre. Ils savent qu'on ne peut grandir à la fois dans le Ciel et sur la terre, que grandir d'un côté c'est diminuer de l'autre. Quand ils ne sont pas frappés par une épreuve quelconque, ils croient que le Ciel les abandonne puisque l'épreuve est l'outil de leur avancement.

Quand ils souffrent, leur patience grandit. Et comme l'albatros qu'un long vol épuise, vient s'abattre sur le pont d'un bateau où des matelots s'acharneront sur l'oiseau blessé, comme l'albatros, ils restent silencieux et attendent.

S'il s'en trouve un parmi vous auquel il est donné de sentir, de percevoir la vérité de ces choses, il sent mieux

que moi, que c'est dans la souffrance qu'est la seule recette pour avoir la paix définitive, pour comprendre et posséder la lumière. Il sait celui-là que le Christ reste l'unique modèle pour tout soldat dans cette bataille où le vainqueur prend toujours figure de vaincu.

Il ne nous a été permis de soulever qu'un ou deux voiles de la vie de Jésus.

Je ne suis pas autorisé à vous en dire davantage.

Il faut s'en contenter, car chaque connaissance de plus entraîne une responsabilité nouvelle, et nos épaules sont encore trop débiles !

Préparation à la vie publique

Le Baptême – Le Jeune – La Tentation sur la montagne – Voyages dans les enfers et au séjour des morts

Je crois que pendant les deux dernières semaines, nous avons dit l'essentiel sur les voyages inconnus du Christ.

Pendant ces 18 années de pérégrinations, il était revenu quatre ou cinq fois dans sa patrie. Comme le plus simple des mortels, il portait dans son cœur une tendresse spéciale pour les lieux de sa naissance.

S'il a accepté de s'exiler ainsi, c'était aussi pour rendre l'exil moins dur aux hommes, et rendre plus intime et plus profond l'amour que les hommes ont le devoir de porter au sol qui les a vus naître.

Son dernier retour eut lieu un peu avant la 30^e année.

Pendant les quelques mois où il resta chez lui à se reposer avant d'entreprendre sa mission publique, il alla çà et là rejoindre ceux des disciples de Jean Baptiste qui se trouvaient dans la contrée. Il guérissait quelques malades, disait quelques paroles de consolation ou d'encouragement et préparait secrètement son ministère public en prenant la précaution de ne pas éveiller les susceptibilités des grands. Ceux-ci voyaient d'un mauvais œil ce fils de charpentier venu on ne sait d'où

qui prétendait en savoir plus que les rabbins, les docteurs.

Sa réputation commençait pourtant à se répandre dans le peuple, juste quand Jean Baptiste revint des pays lointains qu'il avait aussi parcourus.

Il est à remarquer que la vie de ces deux enfants, Jean et Jésus, nés presque en même temps près de Jérusalem, se déroula parallèlement, mais en sens inverse.

Le petit Jean précéda Jésus. Le Précurseur était déjà dans le désert au sud de la Palestine, quand Jésus alla en Égypte.

Quinze ans plus tard, quand il partait de Nazareth, Jean Baptiste à son tour s'enfonça dans le désert. Tandis que Jésus allait vers l'est, Jean partait vers le nord-est et d'année en année s'enfonçait toujours plus vers la solitude qui s'étend du mont Palat jusqu'à l'Iran. Le Précurseur alla vers le nord-est jusqu'à Arakardi et le Kurdistan et jusqu'à cette montagne mystérieuse dont je vous ai parlé il y a quinze jours.

Quand le moment du retour du Christ approcha, Jean Baptiste descendit des montagnes où il se trouvait vers sa 30^e année, et vint sur les bords du Jourdain. Là il créa un centre d'action par la repentance et le baptême.

Ce centre est situé un peu au nord de l'endroit où le Jourdain se jette dans la Mer Morte. Il y a là un gué qui servit seize siècles auparavant à laisser passer les Hébreux dans la terre promise.

De même que nous voyons ce peuple entrer dans la terre promise que le Ciel destinait, nous voyons dans un

autre plan les disciples de Jean entrer spirituellement dans le Royaume que le Ciel leur a préparé.

Les détails de la préparation du Christ à sa vie publique sont compris dans :

1° Le baptême.

2° Le jeûne sur la montagne.

Nous pouvons ici, *a priori*, tirer une leçon d'ordre général en voyant le Christ se plier à tous les gestes de l'esclavage ou du service et demeurer dans son rôle caché avant qu'il ne commence son action de splendeur et de rayonnement. Nous devrions utiliser pratiquement cet enseignement.

Dès que la publicité, la célébrité, la gloire, touchent un homme, l'effort qu'il doit faire alors pour conserver son intégrité intérieure se trouve décuplé.

Il en est de même pour le bonheur : rien n'est plus difficile à supporter.

Le bonheur temporel et la gloire sont les dissolvants les plus puissants pour notre vie intérieure.

Non seulement les deux gestes du Christ : le baptême et le jeûne, sont des avertissements pour nous, mais la vie du Précurseur est un avertissement aussi.

Sa vie était terrestre et extra-terrestre en même temps, comme pour les hommes parvenus à la pleine possession d'eux-mêmes

Le Christ le nomme : « *Le plus grand parmi les enfants de la femme.* »

Ces hommes ont le privilège de savoir qu'aucun de leurs gestes, de leurs actes tangibles, ne se réalise sans que ces actes se reproduisent sur un autre plan d'une façon plus dynamique.

S'il fallait nous comporter dans la vie, nous, avec cette connaissance des conséquences que nos actes peuvent avoir dans l'invisible, nous ne pourrions vivre, notre tête se briserait.

Le Baptiste devait mettre en état le chemin par où le Christ passerait.

C'est notre tâche aussi. Il y a en effet chez le chrétien une idée un peu hâtive de l'application à nous-mêmes de la vie évangélique. Nous croyons parce que le Christ a fait telles choses, que nous sommes autorisés à les accomplir aussi.

Le Christ a chassé les marchands du temple : cela ne doit pas nous faire croire que quand nous sommes témoins d'une injustice, nous pouvons prendre le fouet symbolique et chasser à notre tour les marchands de tel ou tel temple. Nous oublions que pour se permettre ce geste réprobateur, le Christ en avait le droit de naissance. Il s'en était acquis le droit par sa maîtrise doctrinale et thaumaturgique.

La vie du Christ et ses actes constituent bien un idéal pour nous, mais c'est un autre mode de vie trop haut pour que nous puissions l'imiter littéralement. Nous ne pouvons imiter que le Précurseur.

L'effort le plus gigantesque qu'il soit donné à la volonté humaine d'exécuter, c'est non pas de parler et de se comporter au nom d'une mission suprême (qu'elle n'a peut-être pas reçue d'ailleurs !) mais de creuser en soi-

même par le renoncement, par le sacrifice constant pour les misères qui nous entourent, un « moule » : celui de la statue de l'être que nous serons un jour, et quand ce moule sera bien sculpté en profondeur, alors l'étincelle du Verbe descendra dans cette matrice et l'animera.

Quand il sera descendu en nous, alors nous pourrons exercer le ministère du laboureur ou du soldat.

La vie du Précurseur peut plus facilement nous être un modèle, quand il nous donne l'exemple du renoncement que nous devons arriver à réaliser et de l'amour qui nous est demandé.

Son travail est d'aplanir les chemins pour la venue du Christ. Nous aussi, dans chaque petit sentier qui constitue notre petite existence personnelle, nous devons aplanir le sol, enlever les mauvaises herbes, les cailloux et les ronces, afin que le Christ puisse y passer librement au dernier jour. Ce travail vicinal, cet émondement, est compris dans le geste de pénitence intérieure et de repentir.

En venant vers Jean pour être baptisé, le Maître aura transmué le travail de son serviteur. En se soumettant à ce baptême, superflu pour lui, il revêtira les âmes d'une robe nuptiale. Il se servira de sa soumission à la volonté divine pour affronter toute la variété des souffrances, des humiliations, des tentations qui l'attendaient. S'étant mis au rang des esclaves, il pourra vaincre les ténèbres de l'orgueil, en recevant le même baptême qui purifie les autres. Il pourra vaincre les impuretés, les ennuis qui viendront l'affronter sur la montagne.

Ces balancements alternés de l'œuvre messianique entre la matière et l'esprit, ces vibrations, ces harmonies, sont pour nous la méthode par excellence

applicable à notre vie si prosaïque, tant intérieure qu'extérieure.

Voici maintenant quelques détails sur le baptême et la tentation de Jésus.

Le baptême eut lieu à l'endroit même où les Hébreux passèrent le Jourdain pour entrer dans la terre promise.

À cet endroit, traversa l'Arche sainte accompagnée du peuple élu préposé à sa garde. Elle contenait en effet la promesse antédiluvienne de la Rédemption et du salut du monde. Et cette promesse vint se placer en chair, en la personne du Christ, à cet endroit même, pour y donner la leçon suprême de l'obéissance.

Là encore, se trouvaient présents tous les disciples de Jean, et deux autres êtres, qui assistaient l'un dans l'invisible lumineux, l'autre dans l'invisible ténébreux.

Ici, on se demande quel est le rôle de l'Adversaire dans le plan providentiel de la construction du monde. C'est difficile à résoudre et je ne prétends pas l'avoir fait : je veux vous dire mon idée, vous indiquer par les allégories comment je crois que les choses se passèrent.

Si nous nous plaçons en pensée dans ce monde où les êtres ne vivent que de l'accomplissement de la volonté de Dieu et se développent dans l'harmonie et le dévouement, nous aurons une image de la façon dont les choses se passaient avant que le Père eût lancé sa création et les termes des êtres dans le monde.

Ces êtres dans l'éternité antérieure jouissaient de l'immortalité, ils ne jouissaient encore que de la paix et de la sérénité.

Mais le Père a désiré les rendre capables d'une béatitude plus intense, d'une connaissance plus profonde de son propre mystère, d'une union plus intime avec lui-même.

Pour cela, il faut que ces êtres, jusque-là tranquilles, soient sortis de ce calme, de cette inertie, pour être placés dans des conditions d'existence telles que la discorde vienne en eux, et moyennant ces luttes, ces batailles qu'ils auront à soutenir, ces êtres – qui sont « nous » – sortiront un jour du champ terrestre.

Ils doivent être attirés vers le néant pour devenir capables de monter vers les cimes où le Père désire les voir arriver.

Donc une condition fatale de la création est qu'il y ait à sa base un pôle adverse, et c'est là le rôle de Satan, du diable.

En réalité, Satan ne doit pas être pris en défaveur, nous devons le considérer comme une aide pour nous.

Quand un athlète veut développer ses muscles il leur oppose l'effort, la résistance, au moyen d'haltères, les muscles se tendent, et quand la limite de sa force est atteinte, l'homme éprouve une sorte de bien-être, que les docteurs appellent : euphorie.

Le même bien-être spirituel existe en nous quand les séides de Satan nous forcent à bander nos énergies intérieures, – car si nous accomplissons un effort de conduite spirituelle dans de justes limites, cette énergie vivante nous donne la paix, cette paix dont le Christ est le Prince.

Les enfers ne sont pas situés dans notre espace à trois dimensions. Le mot « enfer » ne signifie pas « lieu inférieur » par rapport au sol, mais lieu inférieur par rapport à l'état céleste.

Tout est mêlé à tout : les Anges, les hommes, les génies, les dieux, se coudoient, se pressent plus intensément que nos grandes foules – Seulement ces êtres sont aveuglés les uns pour les autres ! ils sont aveuglés par l'égoïsme, par le souci d'eux-mêmes.

Bien des gens essaient de voir ces invisibles, mais le meilleur moyen d'arriver à cette clairvoyance, c'est de ne suivre aucun entraînement, c'est d'abattre le mur de nos égoïsmes seulement. Ainsi nous déchirerons le rideau opaque qui se trouve devant nos regards intérieurs.

Au baptême du Christ assistaient tous les futurs disciples.

Nous, devant une situation quelconque, ne voyons qu'une chose : nos gestes sont unilatéraux, nous avons des œillères, nous ne pouvons solutionner qu'une seule situation à la fois.

Le Christ lui, n'a pas d'œillères, son regard embrasse l'universalité des causes et des effets, et en même temps, voit tous les spectateurs.

Étant tenu de répondre pour chaque geste, chaque parole des créatures, par un mot, un geste, une pensée, qui ne soient une réponse aux besoins collectifs de toutes les créatures mais encore aux besoins individuels de milliers d'êtres : la force de ses actes et de ses paroles est inconcevable.

Parce que les raisons nous en échappent, sa conduite nous paraît souvent paradoxale, nous le jugeons au point de vue de la sagesse humaine au lieu de nous placer au point de vue de la sagesse éternelle.

Le désir du Père est que le Fils se montre à tous les individus, à tous les peuples, non seulement au peuple élu dès le commencement. À celui-là, 40 siècles de préparations, d'instructions, de manifestations par les prophètes furent accordés, puis il reçut le Précurseur, et enfin le Christ, Verbe incarné.

Vis-à-vis des autres peuples que saint Paul appelle les « gentils », le Verbe se tait pendant 40 siècles.

Cette différence dans la manifestation de la sollicitude vient de ce que le peuple élu a refusé de recevoir la lumière, n'a pas voulu croire au Messie qui n'était pas le Messie militaire et puissant qu'il attendait. Il a rejeté ce Messie qui parlait d'un royaume surnaturel. Mais le Père respecte toujours le libre arbitre de ses enfants.

Pour le vrai disciple, il n'y a pas à s'inquiéter profondément du moment qu'il reconnaît le Christ pour le seul chef. Son triomphe selon l'esprit, est assuré.

L'homme capable d'un geste de pénitence et de repentir peut escompter son triomphe spirituel dans un temps plus ou moins court selon l'ardeur de son repentir.

Pour Jean Baptiste, le Christ a vivifié tous les baptêmes que les diverses religions ont ensuite institués. Par son jeûne, il a déposé le germe d'une victoire sur les besoins corporels. Il a acclimaté sur la terre une certaine manne pour les soldats et les

laboureurs : quand la nourriture matérielle leur manque, ils trouveront toujours à se nourrir avec cette manne.

Il y a deux sortes de baptêmes : celui du Précurseur, baptême de repentance et de pénitence et un autre baptême qu'on pourrait appeler de « couronnement ».

Le premier est un lavage des taches de notre corps ou des taches extérieures de notre être psychique.

Le deuxième est le lavage purificateur, plus central, qui atteint ce que les catholiques nomment la « tache originelle ».

C'est là essentiellement la libération des chaînes que nous portons dès le commencement.

Le premier délivre l'être qui, après s'être de plus en plus éloigné de la loi, a peur et revient sur son chemin avec un pressentiment de sa patrie primitive.

Le deuxième, c'est quand on a parcouru tout le chemin du retour et qu'on est parvenu au seuil de l'éternité, il ne manque plus alors que le dernier secours du Ciel pour franchir l'abîme qui (sans ce secours) sépare toujours les créatures de l'absolu.

Le premier donne la force pour aller vers le deuxième.

Le deuxième baptême rend totalement libre.

Il est peut-être téméraire de parler de certaines choses mais c'est un réconfort de savoir que le Christ nous délivrera un jour lui-même ce baptême de l'esprit.

Aussi bien qu'il est dans l'histoire du monde le premier être créé et le dernier qui subsistera, la fin de toutes choses : l'alpha et l'oméga, – le Verbe est

également dans l'histoire de notre âme l'alpha et l'oméga.

Seul dans l'univers, l'homme cherche particulièrement à grouper les faits, pour suppléer à l'infirmité de son intelligence. Notre compréhension est donc limitée.

C'est pour cela qu'il y a deux baptêmes. En réalité il n'y en a qu'un, mais ses modes sont innombrables.

Baptême veut dire purification.

Dans notre vie intérieure ce n'est pas la forme de nos actes qui « vaut », mais l'intention. Chaque fois qu'un de nos actes est engendré par une intention pure c'est pour nous un baptême.

Aussi, tout le long du chemin que notre âme parcourt avant de rentrer dans sa patrie originelle, nous recevons des baptêmes partiels. Tout le long du chemin il y a des Anges, des êtres de lumière dont la seule fonction est de nous tenir, de nous aider à franchir les passes difficiles.

Il y en a un enfin, qui est le seul véritable. Chacun de ces baptêmes est une espèce d'arrachement de nos forces au sol de l'enfer et une transplantation dans la lumière.

Chaque fois que nous avons affaire au démon, ce ne sont en réalité que des suggestions du mal. Ceux-là seuls ont affaire à Satan en personne – qui sont déjà très forts !

Nous, nous n'avons encore à combattre que les forces du mal développées antérieurement en nous.

Quant au Prince de ce monde, aucun ne s'est encore trouvé en face de lui, sauf le Christ. Nous ne pouvons

pas imaginer la force d'une créature qui concentre en elle tout le mal du monde entier.

Il nous est arrivé de nous trouver devant un Saint, cet allègement, cette paix, cette sérénité, que vous avez ressentis sans causes apparentes, c'était la petite lumière en vous qui se fondait en la lumière qui « illuminait » le Saint.

Si par extraordinaire le Prince de ce monde se trouvait à dix lieues seulement de nous, on s'enfuirait de terreur tant il dégage de mystérieuses perversités.

Mais la bonté du Père nous épargne les travaux trop durs.

Le Christ, en se faisant baptiser, nous apprend comment on devient maître de soi et, en luttant contre Satan, il a élevé une barrière entre nous et lui (et tous les êtres néfastes qui nous guettent).

Si notre esprit était ouvert au monde invisible, notre vie serait effroyable.

Le mal rôde autour de nous, mais il ne peut pas entrer. En affrontant les enfers, le Christ n'a pas détruit l'œuvre du diable, mais il y a mis le germe de sa transmutation future.

La montagne où Jésus a subi son jeûne n'est pas près de Jéricho comme certains le croient, mais de l'autre côté du Mont Galaad. Il y avait sur cette montagne un pic élevé, et sur ce sommet, trois grottes superposées. C'est dans la plus élevée que le Christ resta 40 jours. Il eut à subir, dès qu'il y eut mis le pied, l'épouvante la plus extrême et toutes les différentes sortes de douleurs.

Il y eut à ce moment-là une séparation en lui. Les mots ne sont jamais exacts et sont toujours trop pauvres pour décrire ces phénomènes – une séparation soudaine entre Dieu et l’homme : ce fut comme un mur qui se dresse entre ses deux natures, pourtant indivisiblement unies. Ce fut l’homme qui subit seul les souffrances corporelles du jeûne et la lutte du corps contre le démon. Toutes les luttes qu’on peut imaginer sur la terre furent ainsi vécues, souffertes par le Christ.

L’Évangile ne parle que des trois derniers jours de cette vie au désert, mais pendant les 40 jours le Christ a subi toutes les tentations, toutes les mauvaises pensées que nous pouvons affronter depuis. Aucun Saint n’a été en butte à des représentations de l’enfer, à des sollicitations perverses que le Christ n’ait eu à subir. Les plus misérables des hommes, les plus bas tombés, si au fond du cœur subsiste une lueur imperceptible – la notion d’un recours possible au Christ –, l’esprit trouvera la force que Jésus a laissée sur cette montagne et vaincra à son tour.

Si cela peut nous reconforter, nous pouvons savoir que pendant ces crises, les disciples, quoiqu’ils n’eussent pas encore été rassemblés – ils ne le furent que plus tard – les disciples futurs subirent pendant ce même temps des attaques proportionnées à leur force. Et pendant ces 40 jours, les Anges apportèrent aux disciples éprouvés des bénédictions et du réconfort.

Il y a encore un autre ministère ignoré du Christ, que les voyants n’ont pas aperçu. Ce fut d’aller aussi dans d’autres mondes. Le Christ se rendit de l’autre côté du voile, derrière le « rideau » des enfers, dans le royaume de la mort et de la vie sous-terrestre.

Je voudrais essayer de vous rendre compte de ce voyage-là.

Vous avez bien entendu parler d'hommes dont la force d'attention est assez grande pour vaquer à plusieurs occupations à la fois. Ainsi Napoléon dictait plusieurs lettres à la fois, des joueurs d'échecs mènent plusieurs parties en même temps, certains élèves des brahmanes s'entraînent à cela également, on peut conduire à la fois une conversation, des calculs différents, une discussion métaphysique, etc. Ce sont là des exercices mentaux réalisables.

Mais on peut s'apercevoir que pas plus Napoléon que le joueur d'échecs ou le Brahmane ne font deux actions différentes à la même fraction de seconde. Il s'agit d'actes successifs si minimes que soit l'espace de temps qui les sépare. Quand nous essayons de dicter à deux dactylos, il faut toujours un certain temps pour rattraper notre pensée, pour « sauter » de la dictée de la dactylo n° 1 à celle de la dactylo n° 2. Le travail de la reconstruction de la pensée demande inévitablement un certain temps.

Pour les hommes doués d'une force d'attention plus grande que la nôtre, cette période de temps, même infinitésimale, s'est tout de même écoulée, elle n'est pas nulle.

Chez le Christ, elle est absolument annulée : il a le pouvoir de diviser une seconde en autant de milliers de parties qu'il veut. Dans le même millième de seconde, il pouvait parler à tel auditeur, faire le geste de guérir un malade, accomplir tel autre acte nécessaire pour arranger la situation d'un pays, pour faire descendre

une idée nouvelle ou pour déposer dans le sol de telle terre le germe d'une plante nouvelle.

Il peut tout dans une simultanéité complète parce qu'il est Maître lui-même. Nous, quand nous pensons à quelque chose, notre activité intellectuelle, si intense soit-elle, a des bornes. Remarquons que si nous ne savons pas faire deux choses à la fois, nous ne savons pas davantage n'en faire qu'une seule : voyez si vous pouvez seulement nouer le lacet de votre chaussure en ne pensant à aucune autre chose qu'à cela.

Cette incapacité provient de ce que notre fonction cérébrale est encore à l'état embryonnaire et nos activités cérébrales débordent les unes sur les autres. Les capacités du cerveau sont localisées dit-on dans tel ou tel lobe, et si nous faisons agir celui-ci ou celui-là, il y a diffusion : les psychologues nomment cela « l'association des idées ». Mais non, ce n'est pas la véritable cause : l'association des idées se fait malgré nous, c'est un débordement de nos activités mentales.

Quand le vrai disciple arrive à un état où il connaît ce qu'est une pensée, d'où elle vient, cette pensée qui plane d'abord sur sa tête, descend ensuite sur le petit coin du cerveau où elle est en rapport d'espèce avec les cellules matérielles. Quand il sait comment elle devient consciente en lui, et qu'il peut la contrôler : alors seulement cet homme peut faire plusieurs choses à la fois. C'est ce que le Christ faisait.

Le Christ n'avait pas besoin non plus de nourriture. Il était maître de ses facultés supraconscientes, mais il l'était également des besoins de son corps.

Chez nous, l'exercice de la digestion, de l'assimilation est involontaire. Beaucoup de phénomènes sont

inconscients. Ainsi les guérisseurs, les thaumaturges, si humbles et sincères qu'ils soient, avouent qu'ils voient bien le résultat obtenu sur le malade qu'ils ont soigné, mais qu'ils ne peuvent dire nettement, clairement par quel processus le mal a guéri. Les facteurs psychiques qui contribuent à une guérison ou à tel autre miracle sont encore loin d'être sous le contrôle de notre volonté. Chez le Christ, tout est complètement et constamment sous son contrôle. En lui, l'être humain et l'être divin se conjuguent pour former un être unique, singulier, revêtant toutes les formes, ayant comme pouvoir essentiel de redonner à tout, sur la terre, une vie nouvelle. Sa puissance, visible ou secrète, a pour but de recréer l'univers.

Tout, en lui, a reçu la visite de l'enfer pendant cette initiation. Puis, quand après sa vie publique il y est encore descendu trois jours, quand il y retourne entre sa mort sur la croix et sa résurrection, ce fut cette fois en triomphateur, en rédempteur.

Il a aussi visité le monde des morts, des êtres qui avaient entendu sa voix avant qu'il ne vienne sur terre.

Le Royaume du Père était jusque-là fermé aux créatures. Tous les justes de l'ancienne loi, ceux du temps de Moïse et les autres, tous soupiraient après le Christ.

Chaque fois que l'Évangile dit « *qu'il s'est retiré sur la montagne pour prier* » ce n'était pas pour des supplications particulières, ses prières étaient toujours exaucées avant d'être formulées, et dans le plan du Père, elles n'étaient que des gestes de commandement, des « constructions ». Ces nuits sans nombre, passées à

inspecter l'envers du monde, il les a utilisées pour ses voyages et ses réorganisations dans l'invisible.

Les morts ont ainsi reçu sa visite, ils ont eu leur séjour ouvert : ils ont pu, guidés par ses Anges, monter au seuil de sa gloire. Les plus puissants s'y sont arrêtés, ils ont demandé au Père de pouvoir redescendre sur la terre pour revoir celui qu'ils avaient tant attendu.

Il y en eut qui avaient été des vivants, qui s'étaient révoltés, et avaient perdu la vie – créatures humaines ou non qui avaient par leur désobéissance provoqué le dernier déluge. Ceux-là furent enfermés dans un autre séjour qui constitue la réalisation de leur idéal, c'est-à-dire de ce qui est encore aujourd'hui l'idéal de beaucoup.

L'antique séducteur ne change pas par ses séductions, il a des tentations pour les uns et pour les autres, pour les hommes grossiers comme pour les philosophes et les spiritualistes.

Qu'est ce qui, devant le penseur, affole le plus son orgueil, quelle est la plus dure épreuve, si ce n'est que lui, un être pensant est néanmoins soumis à tous les heurts de l'existence. Le plus grand, le plus secret désir des penseurs tels que Lao Tse, Marc Aurèle, etc. est d'atteindre l'impassibilité, l'impavidité.

Les hommes, à force de tendre vers les principes de l'immobilité, de l'inertie, ont fini par trouver les méthodes qui mènent à l'initiation, à la maîtrise de soi, au contrôle de nombreuses énergies. Les efforts de ces chercheurs ne seront pas perdus, ils serviront plus tard. Mais en réalité, ces efforts ne sont que le désir véhément d'échapper à la douleur, aux générations, et au désespoir de celui qui ne peut rien pour personne ni

pour lui-même. Et ces trois aboutissent à l'idée de l'immobilité.

Il y a des êtres dont la volonté est assez trempée, le caractère assez tenace, pour poursuivre le même but après leur mort, pendant des siècles et des siècles, et pendant des existences physiques nombreuses où par des purgations ils arrivent enfin, à force d'entêtement, dans ce lieu immobile où rien ne bouge plus. Ce lieu est situé au pôle de la terre. Quand on y est enfermé, ce lieu devient le pire des supplices.

Nul homme ne peut tuer la vie en lui : il peut l'enchaîner, la brider, pour un temps, mais la vie brise ses chaînes à un moment donné, infailliblement.

Pour ces dévoyés, ces révoltés, quand pendant des siècles ils ont éprouvé les jouissances de leur idéal, la vie bout de nouveau en eux, et ce « Nirvana » devient le plus atroce des enfers. Le Christ ouvrit leur séjour. Il leur donna leur pardon en leur permettant de se jeter à nouveau dans le torrent des générations.

Ce lieu et ces tourments, c'est ce qu'on appelle la « seconde mort ».

Il est à craindre que beaucoup d'hommes de notre génération aient à passer par ces douloureuses expériences !

Les voyages inconnus du Christ dans l'invisible¹⁹¹

Le Christ au Mont Thabor et à Cana

Conformément à ma promesse faite la dernière fois, je commencerai notre causerie aujourd'hui en vous disant quelle fut la dernière série des voyages inconnus du Christ. Vous vous rappelez de ce que furent ses premières activités. Il avait visité d'abord les hommes sur la terre, puis les défunts et les habitants des enfers.

Aujourd'hui je veux essayer de vous faire voir quelles autres races de créatures il a encore visitées, à la limite du plan physique et du plan fluidique, et sur des plans immatériels. Cela vous semblera toujours des histoires incroyables, mais nous y trouverons des enseignements utiles.

Le Christ a visité des races qui vivent à nos côtés, autres que les défunts et les démons. Il existe en effet des êtres mixtes, créés bien après l'homme mais venus sur terre par une sorte de passage à travers le genre humain. Les hommes ont pour tâche de les entraîner à

191 Conférence prononcée le 18 janvier 1921.

leur suite selon la méthode du Christ, qui nous a d'abord envoyés sur la terre, mais qui, lui, est ensuite venu, pour se mettre au dernier rang, afin qu'en traversant toutes les hiérarchies il nous entraîne avec lui dans son ascension.

Ces êtres mixtes ont une vie qui affleure la nôtre et apparaît parfois comme la vie de créatures qui ne sont pas humaines. C'est pourquoi, autour de nous, dans l'histoire, nous voyons des apparitions d'êtres à figures d'hommes qui sont des explorateurs accidentels venant d'une autre race que les hommes.

L'écorce de la terre n'est pas imperméable pour certains êtres, de même qu'il en existe pour qui l'atmosphère (à travers laquelle nous, nous voyons les autres) est fermée, opaque, solide, véritable ténèbre – c'est une question de sens différents de la vue. Il y a par contre des êtres pour qui l'écorce terrestre est translucide : ils la traversent, leurs yeux voient les astres à travers, comme à travers notre atmosphère, nous les voyons également. Et comme nous le voyons faire aux peuples arriérés, qui adorent le soleil : eux aussi adorent. Ces êtres sont moins avancés que nous sous le rapport des sciences, mais ils sont plus pieux, moins turbulents.

Notre existence, qui nous paraît si vulgaire, leur semble un paradis. Leur désir est d'arriver à devenir des hommes et à vivre comme nous dans cet espace qui leur paraît inconcevable, comme pour nous est la vie sur « le plan du salut ».

Il en existe beaucoup de races différentes : il y en a de très grands, qui ont deux ou trois mètres de haut et vivent deux ou trois siècles. Ceux-là – je me souviens de

l'avoir dit en parlant des diverses localisations de l'âme de la terre – vivent dans la partie de la terre fluide qui correspond aux régions froides, au sous-sol sibérien, l'Oural, les monts boréaux. Ils ont la notion d'un Dieu, malgré leur vie végétative. Il leur serait impossible d'être transportés à la surface de la terre, car ils ne pourraient y vivre.

Il y en a d'autres (plus au nord encore), qui vivent dans l'épaisseur des banquises, au pôle. Ceux-là se groupent entre eux, formant une civilisation comme les Fuégiens et les Tasmaniens (leurs proches voisins, géographiquement parlant) au pôle Sud.

D'autres habitent le sous-sol boréal, dans des cavernes à 250 ou 300 mètres de profondeur, sous le Groenland, le Spitzberg, la terre de Baffin, les îles Parry. Ils ont une forme analogue à celle de l'homme, mais sont pourvus d'ailes membraneuses. Ces êtres sont destinés, dans une époque encore lointaine, après le prochain déluge, à venir sur la terre.

Il y a aussi des races dont la mythologie et les folklores des divers pays nous ont transmis l'existence : les Faunes, les Sylvains, les Korrigans, les Kobolds, les Gnomes, les Lutins, les Hamadryades... qui deviennent visibles à nos yeux selon certaines conditions de l'atmosphère seconde et certaines influences de la Lune. Sur terre actuellement, il y a toujours des somnambules et des clairvoyants qui aperçoivent ces êtres, en Écosse, aux Indes, etc.

Les êtres mixtes désirent de toutes leurs forces une existence terrestre semblable à la nôtre. Ils croient qu'elle leur conférerait l'immortalité et une science plus grande. Ceci est indiqué dans les légendes où l'on voit

l'effort tenté par les fées ou d'autres êtres pour acquérir cette existence physique, par exemple par l'amour des hommes, comme nous le racontent des histoires d'ondines, de salamandres de sirènes.

Il y a encore d'autres races, demi-matérielles, dont les représentants surgissent dans les déserts d'Afrique, dans le désert de Gobi. Ce sont des Pygmées, dont quelques individus apparaissent de temps à autre et disparaissent.

En Afrique Centrale, il y a même certains êtres plus petits que les Noirs, ayant une vie semi-physique, semi-fluidique.

En Amérique, dans la Sierra Madre, et ailleurs, il y a des géants qui ont le même genre d'existence, et quelques rares exemplaires d'êtres extraordinaires produits par les pratiques perverses et illicites de l'Antiquité.

Il y a aussi des sur-animaux, qu'on trouve au Congo.

Toutes ces races, le Christ les a visitées, il leur a apporté la lumière qu'ils pouvaient recevoir. Il leur a montré un chemin nouveau selon leurs moyens de le comprendre.

Il a délivré les captifs anciens.

Dans toutes ces activités du Christ, si diverses qu'elles soient, il y a cependant un caractère général commun : c'est que le Christ a parlé à tout le monde.

Cela nous mène à nous demander quel est ce mystère de la « parole » qui permet aux êtres de se comprendre.

Les plus grands mystères résident dans les faits les plus familiers. Quelle est donc la vertu incluse dans la

pensée « parlée », qui aboutit à la pensée écrite qui permet de transmettre nos idées aux générations futures.

C'est sur la terre que la puissance manifestée de Dieu s'est appelée le « Verbe ». Comprenons-le bien la faculté de la parole est redoutable, et aussi le pouvoir de nos paroles une fois semées. C'est pourquoi faisons attention à tous les préceptes qui s'y rapportent, gardons-nous de les prononcer à la légère : songeons à leur utilité, à leur opportunité.

Dans l'univers, toutes les créatures pensent et agissent. C'est sur la terre que le moyen de connaissance est la parole. Il y a des mondes où les êtres communiquent par des gestes. D'autres, où c'est par la pensée. Ailleurs c'est par des manifestations lumineuses, ou par des parfums, ailleurs encore par des mélodies, des sons qui vibrent en deçà et au-delà de notre acoustique. Puis, il y a des mondes où la pensée des autres se « forme » simplement devant les interlocuteurs. Sur la terre, nous parlons.

Remarquons que chaque œuvre du Christ est un discours en même temps qu'une œuvre réalisée.

Si nous étudions les Évangiles avec cette double clef, nous y verrons des horizons insoupçonnés. Par exemple il y a un certain rythme à travers tout l'Évangile : les 33 miracles principaux, les 33 paraboles où le Christ exprime sa pensée, cela concorde avec les 33 années de sa vie historique et prouve la personnalité complète totale du Christ qui est comme la colonne vertébrale transmettant l'influence providentielle sur l'univers. De cette « personne historique » sont parties à toutes les

secondes des bénédictions, des grâces et des pardons, vers toute la terre.

Vers cette « personne historique » arrivent tous les élans, toutes les prières, toutes les angoisses de toutes les créatures.

Il faut comprendre que pour réaliser une mise en valeur parfaite de l'œuvre du Christ, il faut ainsi apercevoir sa volonté universelle et continue.

Le point de vue sous lequel nous devons regarder l'Évangile est donc celui-ci : être convaincu qu'il n'est pas un ensemble de symboles et de rêveries, mais qu'il renferme les choses les plus solides et les plus réelles.

Depuis que l'homme est venu sur la terre, combien y en a-t-il eu qui ont regardé bouillir de l'eau, avant qu'un seul ne se doute de la force qu'il y a dans la vapeur et sache intelligemment l'utiliser (Denis Papin). Tous les hommes depuis les commencements ont su qu'une roue roule mieux quand elle a une section étroite et qu'elle roule sur un chemin uni : il a fallu 40 siècles pour « trouver » le rail, que les anciens Égyptiens ont pourtant connu.

Cette espèce d'intelligence « en état de réceptivité » à l'égard des phénomènes de la vie, c'est une deuxième attitude dans laquelle nous devons nous tenir quand nous étudions l'Évangile : quand nous admettons Dieu, rien ne nous paraît impossible, tout ce qui vient est réel et substantiel. Nous devons aborder tous les sentiers, tous les chemins de la destinée, avec la même foi puissante avec laquelle les catholiques croient à la transsubstantiation !

Pour bien comprendre l'Évangile, il faut encore une troisième attitude : le disciple doit comprendre que tous les actes du Christ ont des répercussions jusqu'au bout de l'univers. Ses paroles, des échos répétés jusqu'aux confins du monde. Devant lui, le passé et le futur sont comme le présent.

Les sermons, les préceptes, les paraboles, sont des créations d'un univers nouveau, ou un renouvellement des choses anciennes par la vertu de son sacrifice.

Dans tout lieu où le Verbe s'incarne, il y a un germe du Royaume de Dieu, qui, pour le spectateur, devient une énergie de croissance et de fructification. Dans les paraboles, vous apercevrez toujours les trois personnes divines. Toute parabole est un ensemencement, et peut devenir si nous acceptons la loi du Christ, la graine d'où une force inconnue, ou une science disparue, ou une science qui n'a pas encore habité la terre, ou une voie nouvelle par où passera un ambassadeur de l'éternelle lumière.

Ainsi les contrées où la mémoire des actes du Christ a subsisté sont devenues le théâtre d'une transmutation intérieure. Le Christ n'a pas pu poser le pied sur un rocher, un chemin, dans une ville, sans que les bases souterraines de leurs principes spirituels n'aient été transplantées dans « une terre » inédite.

Toute montagne où le Christ s'est dressé doit devenir pour nous, l'intuition d'un chef-d'œuvre et d'une méthode pour la reproduire.

Toute rivière près de laquelle il s'est arrêté, ou près de laquelle il a parlé, deviendra le symbole d'un enseignement d'une nouvelle façon de répandre notre propre lumière.

Sur chaque chemin qu'il a parcouru, peut surgir pour nous la possibilité d'une direction nouvelle de l'esprit.

Toute ville où il s'est tenu doit renfermer pour nous le modèle de nos actes civiques et de notre rayonnement social.

Il y a trois sortes de faits – en dehors des faits connus – qui nous montrent la véritable identité du Christ, et sa façon essentielle d'agir : ces faits se sont passés sur trois montagnes : sur le Mont Galaad où il vécut ses 40 jours de jeûne, sur le Thabor, et sur le Calvaire.

Sur le Galaad le Christ affronta les ténèbres. Lors de sa tentation, il les a affrontées avec sa volonté humaine, et sur le Calvaire il s'est offert à leurs ravages de toute la force de son amour pour nous.

Sur le Thabor, au contraire, il a été passif, l'objet d'une manifestation du Ciel.

Sur le Mont Galaad, il a vaincu Satan au moyen de la volonté. Ceci doit être pour nous un enseignement : il n'y eut là de sa part aucun entraînement, aucun appel à des « médiums », ce fut un refus tout simple, tout nu et silencieux. Voilà d'où vient la force essentielle de ses actes volontaires.

Le jour, lointain peut-être, où nous devons lutter contre un représentant de l'Adversaire, nous ne vaincrons pas par des entraînements, ou par la force de notre pensée, car nous sommes en réalité très faibles (même les plus forts). Ce sera en disant devant la tentation, tout bas, simplement : « Non. »

Lorsque le Christ fut immolé sur le Golgotha, Satan était là aussi, lui et toutes les ténèbres de l'humanité passée, de l'humanité présente et future. Le Christ l'a

vaincu alors en laissant entrer en lui toutes ces ténèbres, toutes ces souffrances. La croix, l'abri de l'amour, fut plantée « sur le crâne d'Adam », c'est-à-dire sur l'intelligence morte ! Ainsi l'œuvre du Christ est-elle incompréhensible pour toute philosophie. On ne comprend pas la vie par l'analyse, on peut la « sentir » et en recevoir les effluves ou les splendeurs, mais si on essaie de l'analyser, la vie s'enfuit...

Entre le jeûne du Christ et le calvaire, entre le sacrifice et le sacrifice extérieur, l'un voulu et l'autre subi, se dresse la théophanie du Thabor.

Il y eut là, présents dans cette scène de la Transfiguration, cinq acteurs venus de la terre : Moïse, Élie, Pierre, Jacques et Jean. Au-dessus d'eux, Le Père. Au centre, le Christ, comme le bien perpétuel au moyen duquel le Verbe descend sur la terre et par lequel l'humanité peut monter vers Dieu.

Pierre est le seul qui ose parler, parce qu'il sera le prince des Apôtres, et qu'il devra lui, subir un martyr inversement semblable à celui de son Seigneur.

Jacques et Jean, surnommés « les fils du tonnerre » signifient (par leur présence) une mission également séculaire – mais secrète – dans la chrétienté.

Pendant trois heures, le sommet du Thabor fut comme le résumé de toutes les lumières et de toutes les béatitudes. Ce fut le premier des « canaux » par où l'Esprit fit descendre sur la terre les bénédictions infinies du trésor du Père, canaux ensuite plus nombreux à mesure que l'Esprit y passait.

Moïse était là pour rendre hommage à celui en vue duquel il subit les fatigues et les tortures de ses longs et persévérants travaux.

Élie était aussi là, pour prendre conscience de ce « Messie » qu'il avait annoncé dans l'ignorance de sa foi.

Le résultat le plus profond de la Transfiguration fut le dépôt, dans une terre nourricière, des deux organes externes et internes qui devront plus tard garder l'arcane essentiel : celui de la divinité du Christ.

Il y a un autre exemple dans l'Évangile, d'une circonstance où le Père se manifesta pour rendre témoignage à son Fils : c'est lors du baptême de Jésus. Au Thabor, c'était la seconde fois et sous la même forme que le Père se manifestait.

« *Celui-ci est mon Fils bien aimé en qui j'ai mis toute mon affection.* » (Matth. III.17) « *Celui-ci est mon Fils bien aimé en qui j'ai mis toute mon affection.* » (Matth. XVII.5). Ce sont les mêmes paroles.

Cana

Voici une autre analogie : le Christ assista, dit l'Évangile, aux noces de Cana et à la dernière Cène, deux festins qui représentent le type spirituel des miracles du Christ.

Les hommes ont toujours éprouvé le besoin de s'associer pour se réjouir ensemble ou pour pleurer. Ces réunions n'étaient à l'origine que matérielles ou intellectuelles ; après la venue du Christ, elles devinrent plus spirituelles, communions d'âme à âme. Par là il

nous est montré que la vie proposée à nos efforts est une réalité concrète, une source de béatitudes plus réelles et plus sublimes que nos bonheurs les plus inespérés.

Si nous laissons là la « courbe » des événements historiques de la vie du Christ, pour essayer d'apercevoir la courbe plus intérieure de son âme, nous verrons que cette âme est indéchiffrable. Pourtant çà et là nous en recevons de brefs rayons de lumière.

Le Christ agit parfois comme Dieu, parfois comme l'un de nous, souvent d'un geste, d'une pensée il bouleverse l'ordre de la nature, alors que d'autres fois il laisse le miracle se développer, comme à son insu.

Le miracle des noces de Cana est le type du miracle qui vient sans aucune demande, aucun désir, aucune parole du Fils, rien que pour la joie des hommes.

Celui de la Cène au contraire eut lieu pour que se réalise sa promesse d'être avec ses disciples, « au milieu d'eux » afin qu'ils puissent se nourrir de sa propre vie et que cette nourriture leur devienne quotidienne jusqu'à la fin des temps. Et pour cela il a fallu toutes les énergies de l'homme Jésus, toutes les douleurs du Fils de l'homme et tout l'amour du Fils de Dieu.

Ces deux miracles sont bien les types antipodiques des activités du Christ.

Nous ne sommes jamais seuls dans la vie, nous sommes « entourés » de contacts constants. Il n'y a pas d'orphelin, de vagabond, de prisonnier qui soit seul. Mais les sociétés qui entourent les êtres sont différentes selon les dieux que ces êtres adorent.

En général ceux qui restent isolés dans la vie sont très « entourés » dans l'invisible, tandis que les êtres

entourés sur la terre restent seuls dans l'invisible. Cela dépend du chemin que parcourt l'esprit et des amis, des compagnons ou des adversaires qu'il y rencontre.

Il y a des chemins fréquentés, des routes larges, commodes où passent les foules.

Il y a des chemins écartés, qui mènent à d'antiques ruines, à des forêts abandonnées. Ils sont déjà plus rares ceux qui les explorent, mais ils nous donnent la leçon que leur aventure est une faute à ne pas commettre, car les résultats obtenus doivent nous mettre en garde contre la curiosité.

Enfin, il y a des sentiers de traverse, que les montagnards nomment des « coursières », sentiers qui montent tout droit au flanc de la montagne de lumière, à travers les rochers, les ronces, les cailloux qui blessent, vers les sommets où brille une splendeur inconnue. Les voyageurs qui parcourent ces chemins-là sont très rares.

Ceux de la grand-route au contraire, c'est la grande majorité des hommes qui désirent uniquement asservir les puissances temporelles et ne se soucient pas des réalités invisibles. Ils n'arrivent qu'à tromper leurs frères.

Les chemins des ruines et des forêts abandonnées mènent à la connaissance des mystères, des arcanes, à la recherche de ce qui n'est pas encore révélé ou des sciences disparues. Ceux qui les parcourent sont des génies, des flambeaux, des penseurs extraordinaires, mais en général ils méprisent la foule (qui le leur rend bien, d'ailleurs).

Les uns comme les autres ne servent pas Dieu : ils ne cherchent que les « dieux ».

Quant à nos montagnards, ceux qui ne craignent pas d'aborder les sentiers abrupts, ils sont seuls en leur chemin. Celui qui marche là, cherche uniquement Dieu, ne se réfère qu'à Dieu, ne commande à personne, et ne méprise pas ceux qui se trompent. Il est méprisé par les hommes et par les génies, mais les Anges l'accompagnent, et plus il parvient haut plus ces Anges sont nombreux. Dans ces sentiers on ne voit passer qu'un ou deux voyageurs par siècle. Il existe même un sentier abrupt où, depuis 2000 ans, un seul a passé, avec un tel cortège d'Anges que les derniers de leurs cohortes sont encore parmi nous !

Malgré ce caractère de difficulté, nous sommes tout de même dans la possibilité de prendre l'un de ces sentiers directs et c'est la voie étroite.

Tout ceci n'est pas symbolique. Ces routes ont une réalité, une solidité plus réelle que celle de nos boulevards puisque nous ignorons si dans deux siècles ils seront encore où ils sont maintenant.

Toutes ces choses nous montrent que l'œuvre du Christ comprend en réalité la rénovation morale du monde, la réforme sociale, l'institution d'une religion nouvelle et d'une théologie inconnue.

En tout, il est venu mettre un mystère intérieur ou un procédé thaumaturgique. Toutes ses activités ne sont jamais que l'ensemencement d'une graine du Royaume de Dieu dans un des champs de la vie terrestre, graine déposée dans les individus ou dans les collectivités. Voilà le but des activités du Christ, et pourquoi depuis nous pouvons aller droit vers Dieu à cause de Jésus.

La plus humble créature de la plus humble tribu peut se diriger d'un seul mouvement vers le Ciel.

Nous ne sommes pas assez « simples » pour recevoir entièrement ce germe de béatitude. Nous avons toujours installé des intermédiaires entre notre cœur et le Père, des intermédiaires qui captivent notre intérêt : le socialisme, les groupements religieux, politiques, financiers, militaires.

Si le groupe social pouvait, au milieu du pire désarroi, se tourner simplement et avec confiance vers Dieu et si cette collectivité – qui est un individu comme chaque individu est une collectivité – pouvait se donner à Dieu sans intermédiaires, que de problèmes angoissants seraient instantanément résolus. Nous pouvons être sûrs que Jésus s’incarnerait plutôt de nouveau, afin de ne pas laisser les collectivités dans le carnage de la détresse ; quelles que soient les crises, les violences peut-être, qu’elles auront à subir, nous pouvons être certains que la paix sera possible par cet ensemencement des gestes du Christ qui forment le côté invisible de sa vie inconnue.

Quand le Christ guérit un malade, la puissance divine éclate dans ce geste, et on l’admet, mais quand elle n’apparaît pas, c’est là qu’elle est le plus intense.

Il demande à la tempête de cesser, au paralytique de se lever, au lépreux d’être net...

Bien que nous soyons des « civilisés », et que beaucoup de voiles couvrent nos yeux, il y a en nous des lueurs secrètes sur la vie qui nous laissent deviner qu’il y a des moyens d’arrêter la tempête, de guérir un paralytique ou un lépreux. Mais quand nous voyons le Christ rendre la vie à qui l’avait totalement perdue, sa puissance nous apparaît, dans son essence, différente de n’importe quelle autre puissance.

S'il a été un « homme » parfait, il a été aussi le « parfait » dans tout.

S'il commande à l'un de ses serviteurs d'accomplir telle ou telle mission, il lui donne la facilité de la conduire à bonne fin, par les paroles même de ce commandement. En disant quelques mots au cerveau de l'homme il peut faire un artiste, un génie, un conducteur d'hommes.

Il peut donner une vertu guérissante à la plante afin qu'elle puisse être bienfaisante. Quand nous jugeons les êtres et les choses, si notre jugement n'était pas toujours une condamnation ou un mépris, si nous étions « innocents » nous verrions que tels grands hommes admirables ont été grands par des dons fortuits du Ciel, bien qu'ils aient cru à leur intelligence ou à leur propre énergie.

La réalité essentielle est que ces hommes sont les instruments inconnus des desseins providentiels. Le Ciel ne nous juge pas sur nos dons mais sur l'usage que nous faisons de ces dons, et l'abnégation avec laquelle nous les employons.

Quand le Christ guérit le paralytique, il ne chasse pas la paralysie, mais il donne au malade un regain de force pour la supporter et en triompher.

Quand il dit que le Royaume des Cieux est comme un champ dans lequel un trésor est enfoui, il y dépose réellement ce trésor et il donne à ses disciples la force de tout entreprendre pour acquérir le trésor inestimable. Quand il compare le Royaume des Cieux au levain qu'une femme ajoute aux trois mesures de farine, jusqu'à ce que toute la pâte soit levée, il dépose en effet dans le cœur de chacun de ceux qui l'écoutent, ainsi

que dans l'âme des sociétés futures, un germe qui les transformera en sociétés bienfaisantes.

Les paraboles évangéliques expriment des faits, des réalités vivantes. Les visions des saints, leurs extases, ces phénomènes subjectifs, ne sont pas des états d'âme, des rêveries, ce sont des faits réels. Les pouvoirs de l'âme sont des choses concrètes. Quand un saint voit dans une vision que le Christ lui passe un anneau au doigt, ce n'est pas seulement là un geste symbolique signifiant qu'il lui est attaché. Mais il y a une union substantielle de l'âme de ce saint avec l'âme éternelle du Christ.

Les choses mêmes qu'un missionné touche acquièrent une vertu nouvelle.

En vous disant tout cela, je dois y insister, ce n'est pas de l'occultisme que relèvent ces idées mais d'un ordre essentiellement différent.

Ces considérations, ces dons, que le Christ a semés innombrables dans la vie de la terre, ne sont vrais et légitimes que si ils viennent directement de Dieu ou d'un de ses serviteurs rencontré en chair et en os. Personne, même le plus grand prodige de science ou de volonté, ne peut conférer une propriété spirituelle à une forme matérielle.

Quand un magnétiseur, dans un but humanitaire et sans savoir peut-être ce qu'il fait, donne un verre d'eau à un malade après avoir décrété que cette eau guérira, – bien que son intention fût bonne – il déclenche sur la tête du malade autant que sur la sienne, une série de graves conséquences car des pouvoirs spirituels ont été usurpés.

Nous sommes encore trop faibles pour comprendre le mystère des choses.

Il y en a parmi vous, ou il y en aura sûrement, qui se presseront autour de ceux qui portent le titre de « Maîtres ». Faites attention !

Méfiez-vous plus encore des manifestations psychiques. Si même vous aviez des visions où le Christ vous apparaîtrait, ne croyez pas à ces visions pour plusieurs motifs : personne ne se connaît, ni ne sait dans quelle mesure il est dans la vérité.

Qui se ressemble, s'assemble.

Celui qui vit dans l'erreur, attire l'erreur.

Comme celui qui vit dans la vérité attire la vérité.

On est impur dans la mesure où l'on se croit pur.

Tout est dans l'Évangile...

Certes, le Christ vient, mais il se donne la peine de venir afin que vous l'attendiez dans l'état de veille avec votre sens critique et votre sensibilité consciente.

Il ne faut pas se fier aux visions, ni surtout à celles qui sont provoquées.

Il n'y a qu'un seul travail qui nous soit demandé : vaincre nos défauts, accomplir nos travaux quotidiens, et ne pas nous évader des réalités journalières. Chaque fois que nous voulons les fuir, c'est pour tomber fatalement dans des manquements à nos devoirs, et au fond de situations d'où ensuite nous avons de la peine à sortir. Tel est l'enseignement austère de l'Évangile, qui est le « tuteur » auquel s'enroulent les vrilles de notre vigne intérieure.

La partie inconnue de la vie du Christ qui n'est écrite nulle part, c'est toutes nos ingratitude, nos oublis, nos défections en face de toutes ses sollicitudes, ses élans, et ses bénédictions envers nous.

Le Christ est inimitable. Son Précurseur, même par ses pénitences, n'a fait que nous donner l'image de ce que devait être la vie secrète de son Maître.

Dans cette immense forêt lumineuse qu'est l'Évangile, il ne faut pas chercher à s'y reconnaître en étudiant les questions. Le Christ a tout fait, tout dit. Tous ensembles les faits et les paroles nous semblent mêlés, en désordre, parce que la lumière en nous ne reconnaît pas l'ordre particulier de la lumière de l'Évangile.

Nous devrions être devant le Christ comme il est devant son Père : leurs relations consistent en ceci que le Fils accomplit immédiatement la volonté du Père ; nous y arriverons plus tard ; nous nous maîtriserons si totalement, nous deviendrons si maîtres de nous-mêmes que nous aurons à toute seconde réalisé ce que le Christ nous dit de faire.

Alors, nous serons vraiment ses disciples et ses amis.

Il suffit pour cela que nous entrions dans sa barque, ou dans ses champs de labour.

Beaucoup pensent que c'est là un travail surhumain, un effort ingrat, un supplice.

C'est une erreur : nous n'avons qu'à prononcer tout bas notre acquiescement, dans l'aveu de notre faiblesse, ce « Oui » tout bref dont l'écho remplit les espaces.

Christ dans l'Âme humaine¹⁹²

Nous allons nous entretenir ce soir de la Vie inconnue de Jésus dans l'âme humaine.

Il y a trois grandes Incarnations du Verbe :

1° – Quand le Père forma le monde par la « Parole », ce fut la première Incarnation : en tant que Créateur.

2° – Quand il sauve le monde par la miséricorde, c'est la seconde Incarnation : en tant que Sauveur.

3° – Quand il nous sauve chacun individuellement, c'est la troisième Incarnation : en tant qu'Illuminateur.

Quand le Père nous a semés dans les champs du monde, il a mis deux « cœurs » dans notre cœur, un cœur de lumière et un cœur de ténèbres.

D'abord, en nous le cœur de ténèbres prend le gouvernail, il nous mène sur la route descendante et fleurie jusqu'au bord de l'abîme, aussi près du gouffre que notre force et notre personnalité nous permettent d'approcher.

Une fois devant ce précipice, annonciateur de cent autres gouffres spirituels, notre esprit s'effare, se

192 Conférence prononcée le 1^{er} février 1921.

trouble, commence à soupçonner qu'il n'a pas pris la bonne route.

Cette angoisse, cet effroi, ce dégoût, qui jaillit en nous, sont une intuition que la miséricorde divine met en nous. Il y a là une purification, une renaissance, un travail de repentir que Jean Baptiste a vécu, défia pour nous, objectivement.

La repentance est un sentiment complexe, qui commence par un regret, comme une peine imprécise d'abord d'avoir accompli tel ou tel acte, et la crainte de leurs suites.

Mais ce regret, cette crainte, à force d'agir l'un sur l'autre, finissent par engendrer un sentiment plus énergique : le remords qui est une espèce de morsure de la conscience sur elle-même. La lumière qui s'approche alors de nous, c'est le scalpel qui fouille dans nos difformités psychiques et dans nos tumeurs spirituelles. Les effets de ce remords varient suivant les motifs qui l'ont engendré.

On a des remords parce qu'on craint de s'être fait mépriser par ses semblables, ou par un sentiment un peu plus noble parce qu'on est honteux d'avoir fait une chose pour un motif laid, ou encore parce qu'on a peur d'une punition temporelle (les gendarmes) ou spirituelle (les conséquences de nos actes dans l'au-delà).

Ces divers remords, c'est ce que l'église catholique appelle la contrition imparfaite ou « attrition ».

La contrition parfaite est plus dépouillée. On est dans la douleur et la désolation d'avoir désobéi aux ordres de Dieu, d'avoir peiné le Christ au cœur duquel nos méfaits

se répercutent infailliblement et éternellement. On se repent d'avoir lésé un « Frère » tout amour.

Quand cette contrition parfaite atteint une certaine solidité, elle finit par engendrer en nous une résolution énergique de ne plus recommencer ce qui a été mal, et de réparer la faute commise. Cet acte de la volonté par lequel nous décidons de réparer le mal, c'est l'aurore du pardon en nous, il constitue le régime psychique de la pénitence.

La volonté convertie joue dans l'Israël intérieur le rôle de Jean Baptiste, et appelle la foule de nos énergies diverses au baptême des larmes.

Il y a en nous un Jean Baptiste qui appelle au repentir l'ensemble de nos forces. Toute contrition, en réalité, quand elle atteint sa plénitude et sa puissance, est un broiement des murs qui forment notre cœur. Ce broiement fait jaillir l'humilité, les larmes du repentir, qui seules atteignent jusqu'à Dieu, et qui seules nous permettent d'amoindrir les rigueurs du destin. Nous n'allons guère jusque-là : ce repentir est pour une minorité, en général, nous savons que nous faisons mal, mais nous n'avons pas le courage d'abandonner la voie où nous nous sommes engagés.

C'est pourquoi la contrition ne suffit pas. Quand elle nous déchire c'est déjà un don du Ciel, pour que le cœur le reçoive il faut qu'il ait déjà certaines lueurs, car si l'on accueille le destin tel que le Ciel nous l'envoie on peut espérer son pardon. C'est cela que l'Église nomme la « grâce », la vertu qui travaille dans notre cœur, puis, plus limpide et plus forte dans notre conscience.

Tout enfants, Jean Baptiste et Jésus s'aperçurent de temps à autre dans les déserts. En nous aussi, dans le

désert qui est nous-même, tant que le Verbe n'y est pas encore né, la lumière du Verbe et l'esprit de repentance du Baptiste conversent parfois en éclairs fugitifs.

Le commencement de cette rénovation, de cette vie spirituelle a son premier battement dans la reconnaissance par notre conscience de cette vérité que le Christ est le Fils unique de Dieu.

Cette reconnaissance est aussi un don, nous ne pouvons rien faire pour le conquérir. Tâchons seulement d'être moins indignes de recevoir ce premier don de l'esprit, qui est aussi le premier pas sur la voie étroite.

Cette foi en la divinité unique du Christ, que la majorité des chrétiens prend pour la régénération même n'en est que le premier acte, le premier acte d'un drame très long, qui peut prendre une existence entière et souvent même occuper le théâtre de l'âme après la mort pendant si longtemps que ces perspectives nous effareraient si nous les connaissions.

Il faut remarquer comment cette merveilleuse croissance en nous suit le développement de la vie historique du Christ. Il naît dans l'étable de notre conscience, dans la crèche de notre cœur, entre la Vierge, notre âme, Joseph notre moi devenu silencieux et patient, le bœuf et l'âne instinctifs, les bergers de l'intuition et les Mages de l'intellect illuminé.

De même qu'il a été en Égypte, la lumière en nous, après avoir jeté son premier éclat, va se retirer dans l'Égypte de notre inconscient.

Comme il a été chez les docteurs, pour les éclairer, il va dans notre intellect pour l'illuminer, pour reconstruire notre édifice mental. Puis cette lumière

disparaît pendant une longue période de labeurs prosaïques, comme ceux de l'enfant divin à Nazareth croissant devant Dieu silencieusement, en force et en profondeur, tout en étant soumise aux facultés normales de notre conscience ordinaire comme Jésus était soumis à ses parents.

Tous les labeurs secrets de la vie du Christ, dans sa maison de Nazareth, entre douze et trente ans, il les accomplit aussi en nous mystérieusement.

Quand il atteint sa trentième année symbolique, c'est une plénitude intérieure, mais qui reste soumise et mesurée à la force qui est en nous. Ce terme est marqué par deux gestes : l'un de soumission « superflue » aux lois, c'est le baptême, l'autre est l'affirmation de sa puissance en face des ténèbres, c'est la tentation.

Mais ce travail en nous est différent pour chacun : nous ne sommes pas identiques. Dieu ne se « verse » en nous que selon nos capacités de le recevoir.

Le premier acte du verbe intérieur, parvenu à sa stature « normale » est de se soumettre aux lois extérieures, comme le Christ nous l'a montré par son baptême dans le Jourdain. Le second est d'affirmer sa puissance sur l'Adversaire par la tentation. Nous devons, comme lui, faire nos preuves, vaincre nos instincts comme il l'a fait durant son jeûne, et remporter la victoire sur notre volonté comme il a triomphé des démons.

Le Verbe ne commence l'accomplissement de sa mission dans toute sa plénitude et son rayonnement (comme il en a été pour Jésus sur la terre) que lorsqu'il aura réalisé en nous le double baptême de l'eau et de l'Esprit (comme le Christ le fit).

La lumière choisit aussi en nous ses douze apôtres : elle reprend sur de nouvelles bases l'édifice psychique de l'homme recréé, régénère, transmue telle ou telle façon d'être et en fait des vertus que vous ne connaissez pas.

Il y a en nous un « Pierre » mystique qui est la foi : il reconnaît, le premier, son Maître comme Dieu, puis il le renie ; un « Jacques » mystique qui est l'espérance ; un « Jean » qui est la charité ; un « Judas » qui est l'orgueil spirituel et immortel qui disparaît seulement lorsque l'œuvre de régénération est en nous complète ; alors seulement notre cœur est lavé de sa dernière tache : l'orgueil spirituel.

À ce moment-là, après l'élection de ses douze apôtres, le Verbe intérieur transmue au spirituel les douze facultés maîtresses de l'homme naturel. Chaque apôtre est subjectivement une énergie de l'homme spirituel régénéré.

le Verbe agit en nous comme il le fit en Judée. Il circule dans tout notre être, le réorganise, le purifie, et en fait progressivement passer les facultés de toutes sortes – y compris les corporelles – à un stade de vie surhumaine ou plutôt surnaturelle.

De même que nous voyons Jésus révéler des mystères, guérir des incurables, enlever les cœurs jusque dans l'absolu, et tout réinstaller sur un monde nouveau, sa lumière vivante agissant en nous, opère dans notre être une transsubstantiation ascendante aussi tangible que la transsubstantiation descendante devant laquelle se prosternent les catholiques.

Je voudrais vous donner des détails plus circonstanciés sur la vie inconnue du Verbe en nous. Le temps me manque, et aussi le vocabulaire approprié. Il y

a eu trop peu d'observations faites sur ces phénomènes, trop peu de compte rendu de ces manifestations intérieures. Et je m'en réjouis, car l'imprécision où nous restons préserve ces mystères contre les profanations.

La vie mystique, étant spirituelle, demeure imprévisible, elle ne se raconte pas. Ceux qui la vivent, se taisent. Nous n'en donnons pas d'exactes descriptions, mais plutôt des images, de simples allusions. Je vous ai montré le chemin de ce sanctuaire, nul que vous-mêmes ne pouvez vous y engager.

L'esprit, ayant la liberté, rompt toutes les barrières, toutes les chaînes. Essayer de faire tenir ses explosions et ses envols dans le cadre rigide d'un système serait le dénaturer sûrement, et fausser l'intelligence que nous pourrions en acquérir.

Aucune des activités de l'esprit dans l'univers, ou dans le cœur du dernier des hommes, qui ne défie l'analyse. La vie mystique ne se raconte pas. Ceux qui en ont expérimenté les merveilles et les réconforts en taisent les détails.

Je vous donne plutôt des ouvertures dans ces ténèbres, pour vous exhorter à aller y voir vous-mêmes en somme.

Le chemin de tel serviteur du Christ ne ressemble en rien à celui de tel autre. Je voudrais vous donner le désir, au profond de vos âmes, de vous mettre en route à votre tour, et de faire le geste définitif.

Les disciples, quels que soient leurs chemins, ont des travaux particuliers à faire accomplir (c'est difficile à expliquer en langage « raisonnable »).

Les uns sont des « agriculteurs », les autres des « soldats », des « ouvriers », quelques-uns, des « pêcheurs » d'âmes.

Ils portent tous un signe sur le front. D'ailleurs tout serviteur porte le signe du roi dont il dépend, mais nos yeux ne le voient pas encore. Tout au plus, nous pouvons apercevoir dans le regard de certains êtres une clarté spéciale, mais nous ne pouvons pas scruter si elle vient des ténèbres ou de la lumière. Par conséquent, il faut nous en tenir au Christ, à la seule parole certaine.

Les hommes supérieurs que vous pourrez rencontrer seront souvent prestigieux. Mais, de deux choses l'une (quoiqu'ils semblent toujours appartenir à un monde supérieur au nôtre) : ou ils appartiennent aux ténèbres par les organes de la volonté ou par l'insensibilité intellectuelle, ou ils appartiennent à la lumière. Mais nous sommes nous-mêmes aux trois-quarts enfermés dans le mal. Alors, comment pourrions-nous les analyser ?

Il y en a qui savent combien certains hommes sont enfoncés dans le mal et qui, néanmoins, demeurent avec eux. Ils ne réalisent pas combien ils risquent d'être trompés, même s'ils prétendent ne pas les suivre, prendre ce qu'ils ont de bon en eux. Là, ce n'est que la curiosité, non un élan vers la vérité.

S'ils appartenaienent vraiment à la lumière, ces hommes supérieurs mettraient tout leur soin à vous mener à Dieu, ou vers le Christ et sa Mère et non à eux.

Écoutez-moi.

Apprenez à voir le Christ en tout. C'est à vous de le trouver dans vos larmes comme dans vos joies, dans la

sécheresse comme dans l'enthousiasme, dans vos compassions comme dans la dureté.

Quand vous vous sentez dans une nuit trop noire, quand le fardeau semble trop lourd à vos épaules (ce qui n'est pas vrai en réalité car nous ne recevons jamais de souffrances plus lourdes que nous n'en pouvons porter). Quand nos douleurs paraissent insupportables et que le Christ fait la sourde oreille à nos demandes, c'est parce qu'elles sont prématurées, et qu'en réalité nous sommes de pauvres choses. Alors, demandons à sa Mère, parce qu'elle lui transmettra notre demande et qu'à elle, il ne refuse jamais ! Ces défaillances, ces hésitations, appartiennent encore à « l'enfance » du Christ intérieur.

Quand l'étincelle en nous, a pris tout son développement et que la lueur pénètre jusque dans les replis les plus cachés de notre cœur, alors nous avons compris la nature des travaux des pêcheurs d'hommes, des laboureurs, des soldats ; nous avons compris que nous sommes attachés à l'œuvre de Dieu ; nous savons alors d'une science infuse et certaine qu'il n'y a rien d'autre à faire que de conduire la charrue, de manier la faux, de se cuirasser de patience, de sarcler et de saisir le glaive de l'amour. Je dis « nous » mais je ne parle pas de vous, ni de moi, ni des foules ; ce que je vous dis est pour une minorité. Mais ne vous inquiétez pas, les minorités l'ont toujours emporté sur les majorités. Celle qui est attachée au Christ est la plus misérable, elle remportera donc la victoire la plus triomphante.

Mais ces serviteurs secrets, en qui l'âme est assez mûrie pour donner naissance au « fruit » éternel, restent perdus dans la masse, comme une pincée de levain déposée dans une pâte (la pâte des foules). Ils y

évertueront et y feront lever une force alimentaire qui la régènera.

La plupart de ces disciples n'ont pas atteint leur développement, cette période préparatoire correspond aux trente premières années du Christ. Et ceux qui ont atteint la « trentaine » ce sont les officiers, les chefs, les patrons, les fermiers suivant la nature de leur mission. Ils forment l'église intérieure. Ce n'est pas là une appellation antithétique à celle de l'église extérieure : ces deux églises sont les deux faces d'un même être, comme en nous il y a le conscient et l'inconscient, l'une et l'autre sont utiles et voulues par le Christ.

Dans l'église visible, c'est l'assemblée des corps, la collection des actes liturgiques et sacramentels, l'ensemble des rouages administratifs au moyen desquels elle communique avec la foule. Dans l'église intérieure, c'est simplement l'assemblée des cœurs attachés au Christ, des volontés ancrées sur sa volonté, la communion des Saints, les morts et les vivants. Les différences de doctrines théologiques restent secondaires pourvu que subsiste la foi en Jésus-Christ, Fils unique de Dieu.

Quelle que soit la fonction de ces serviteurs, leur dignité spirituelle est proportionnée à leurs renoncements.

Ceux qui sont « dans le vestibule du temple » sont ceux qui peuvent encore se distraire aux joies du dehors. Ceux-là travaillent à leur salut, mais leurs travaux sont encore des égoïsmes.

Les chrétiens fidèles observent l'Évangile sans inquiétude pour l'avenir, se fiant à Dieu pour tout, sans nonchalance, ils ignorent le doute sauf quand ils doivent

faire un pas en avant. Leur guide alors les met un peu dans le doute, pour tonifier leur foi et rassembler leurs forces.

On dit que l'homme est fils de ses œuvres, c'est le contraire, les œuvres sont filles de l'homme. Aussi n'ont-elles de valeur que si aucun orgueil ne les accompagne, ce grand obstacle à notre purification. Trop souvent ces serviteurs confondent le bien dans leurs œuvres avec leur volonté propre. À force de se dévouer à ces œuvres bonnes, ils se mettent à les chérir, à s'y attacher, à les vouloir telles que leur jugement humain les leur montre.

Et cet attachement les empêche de monter dans le groupe des « Amis de Dieu ». Ceux-ci n'ont plus de volonté. Seuls, ils sont humbles, et se laissent mouvoir en tous sens, selon les événements ou l'agrément des autres, auxquels ils se sacrifient. Parce qu'ils ne sont plus attachés à rien, ils jouissent d'une stabilité parfaite, parce qu'ils se savent maladroits et ignorants, ils voient les vertus et les vices des créatures, les misères intérieures et les possibilités futures. Ils peuvent consoler, enseigner, prévoir, guérir, déchiffrer les consciences. L'esprit leur communique ses dons, mais ils ont encore une « richesse » qui les attire en bas : ils savent qu'ils ont ces dons, ils croient que la forme sous laquelle ils en jouissent est indispensable à leur avancement, ils restent encore « particularistes ». Si ces dons leur étaient retirés, ils seraient dans le désespoir. Ils ne sont pas tout à fait nus encore, ni pauvres. Le judas psychique respire encore en eux, tout au fond.

Le 4^e degré des disciples est dans le Saint des Saints. Ce sont des parfaits, ils ont un oubli complet d'eux-

mêmes : ils sont infailibles, ils peuvent dire : « Si je vis, ce n'est plus moi qui vis, mais le Christ qui vit en moi. »

Ils sont devenus des frères cadets du Christ, du moins, ils nous paraissent tels parce que nous les regardons en dehors, nous, les débutants.

Partout où ils vont, tout leur est égal, que ce soit le Ciel, l'enfer et même les limbes : le Christ est avec eux dans les tempêtes comme dans les beaux jours, dans le mépris, l'échec ou la victoire, parce que partout ils passent, identifiés à la volonté du Père.

Ils ne sont pas impassibles, ce qui supposerait une certaine dureté, mais il y a une flamme en eux tellement égale qu'ils paraissent insensibles, et que nous n'en mesurons plus l'incandescence. Ils ont gravi leur calvaire et sont prêts à monter au Ciel, comme aussi à redescendre sur la terre, comme le Christ, pour abandonner à leurs frères souffrants les joyaux qu'ils ont conquis à travers des siècles de labeur, et la béatitude qui aurait pu être leur lot. Ce sont des « hommes libres ».

Cette énumération qui paraît comme un hors-d'œuvre est une promenade à travers des paysages intérieurs de l'âme où le Verbe mystique reproduit les gestes historiques du Christ.

Tous les progrès qui s'accomplissent en nous par la lumière, c'est le Christ qui les fait éclore.

Il va et vient dans notre esprit, comme jadis dans la Judée, la Samarie, etc., il console, donne la lumière et les forces dont nous avons besoin.

Je vous dis ces choses, afin que s'il en est parmi vous que le Ciel appelle un jour à le servir d'une façon « quotidienne » – et je désire de tout mon cœur qu'ils soient nombreux – je vous dis ces choses afin qu'ils aient un guide et qu'ils reconnaissent ce guide.

Quand la lumière éternelle en nous se développe vraiment, cette lumière finit par envahir le champ de notre conscience, et l'Évangile se développe dans ce champ par les versets, les paraboles, et les multiples épisodes de la vie du Christ.

La présence divine s'édifie complètement, peu à peu. Il y a une Samaritaine psychique en nous. Il y a des scribes qui sont les « scribes » de notre intellect, des infirmes qui sont nos infirmités psychiques, Jésus les guérit. Il triomphe. Il subit une passion secrète par la vertu de laquelle il conquiert une royauté définitive sur toute notre personne. Il exalte notre cœur dans la gloire et nous délivre à jamais. Nous avons donc aussi un Golgotha, jusqu'à ce que nous soyons libérés de tous les fardeaux.

Je vous indique seulement des chemins, des étapes ; à vous de les suivre, non pas seulement par la méditation, mais d'une façon plus pratique, plus sensible, en « brassant » la vie.

Nos volontés ont besoin de contacts perpétuels avec la matière, nous avons besoin d'expériences pour recevoir les perspectives et les lumières qui nous attendent, encore plus incroyables que vous ne pouvez l'imaginer.

Pour parler vraiment de la vie inconnue du Christ, il faudrait des volumes.

Je veux vous le présenter encore sous le dernier de ses aspects, par où il nous offrira des perspectives encore plus déconcertantes.

Vous avez lu des ouvrages de piété, vous avez lu les œuvres des contemplatifs, admiré la ferveur des âmes saintes et l'ardeur de leurs désirs.

Ces splendeurs, ces clartés, aucune d'elles n'approche des splendeurs et des clartés de l'âme du Baptême, et de l'ardeur de ses vœux vers le Christ.

Or, ce Jean Baptiste qui a vécu en même temps que lui, le Christ, ne l'a, dans sa vie, regardé que trois fois :

La première, dans les bras de sa Mère, au moment de sa fuite en Égypte, il l'a regardé du haut d'une colline.

La deuxième fois, lors de son baptême, au Jourdain. Et la troisième fois, à Machéronte (avant sa mort), encore des collines de Judée.

Plus encore, ce Christ, dont la grandeur humaine était si vaste et la sublime divinité si inconnue à travers l'insoutenable éclat du Verbe, et qui fut mis plusieurs fois devant la splendeur de son Père, ne l'a regardé qu'une fois au Thabor, ne s'est permis qu'une seule fois de lever les yeux vers Dieu.

Par contre, nous, dont les œuvres sont fades et inconsistantes, nous qui n'avons aucun droit, nous qui n'avons pas ce respect de la Divinité, nous questionnons Dieu, si quelque chose ne va pas à notre gré ! Nous lui demandons des comptes ! Nous sommes ridicules, pitoyables.

Ce langage que nous entendons et blâmons autour de nous, c'est le nôtre aussi. C'est le nôtre, esprits fiers, épris d'indépendance, qui cherchons la vérité dans des systèmes et dont le cerveau n'accepte pas qu'il puisse exister des phénomènes trop complexes pour sa faiblesse actuelle, des causes trop profondes, des faits non perceptibles. Nous forgeons une barrière qui nous sépare de la vérité ; nous l'entretenons nous-mêmes. C'est la bonne opinion que nous avons de notre intelligence. Dieu ne rend pas de comptes. Nous sommes là pour obéir. Notre intelligence n'est pas sa propre fin : elle n'est qu'une faculté, elle nous est donnée en passant, elle n'est pas notre être essentiel.

Ces deux humilités vertigineuses (celles de Jean et du Christ) pour être comprise, doivent être vécues, ressenties en nous.

Dans l'Évangile il nous est raconté comment après sa mort, le Christ s'est manifesté à ses disciples, selon les capacités de chacun : à Marie, à Thomas, à Pierre, à Jean, aux disciples d'Emmaüs, car chaque être n'est sensible et ne voit se soulever le voile que pour les splendeurs dont il porte en lui une reproduction. Nous n'avons pas à analyser les « comment » de ces apparitions, mais elles sont entourées de tous les caractères de réalité qui assoit dans l'esprit des disciples la plus complète certitude de la résurrection.

Nous, hommes du XX^e siècle, on nous demande de faire quelques pas vers le soleil de l'impossible. Rien n'empêche le Christ de refaire sur terre ce qu'il y a fait déjà. Ne nous dit-il pas « *Je suis avec vous jusqu'à la fin du monde* », paroles formidables et déconcertantes dans

les voies qu'elles ouvrent à notre esprit. Il en est ainsi depuis sa venue en Judée. Le Christ est la pierre angulaire de la vie universelle tout entière, et non seulement d'une Église. Il est présent, vivant, il ne peut pas ne pas être mis devant nous, mais il y a des formes différentes de sa présence.

La première forme de cette présence est un « contact » universel, en esprit, que nous ne pouvons pas percevoir.

C'est dans l'Eucharistie qu'elle nous est le plus appréhensible (par la foi) : c'est la présence sacramentelle.

Par exception, le Christ apparaît aux Saints dans leurs extases, aux contemplatifs.

Il y a aussi une sorte de présence « par procuration ». Quand le besoin s'en fait sentir quelque part, un Ange est envoyé qui se comporte comme le Christ le ferait, parce qu'il est la volonté du Christ rendue formelle.

Il y a aussi en cinquième lieu une présence « par représentation ». Quand il faut un contact plus intense de la lumière avec la matière, il lui est présenté un ami, sur lequel la lumière du Christ est répandue (qui l'adombré) celui-là parle comme le Christ eût fait.

Puis il ne peut pas ne pas exister une présence en chair et en os, mais cette présence est rare.

Et enfin, une présence universelle, dans la Gloire, le jour du dernier jugement (dont l'Apocalypse nous entretient).

Il apparaît selon les besoins des hommes et du monde, et selon l'humanité de cœur qui le reçoit. Il faut exercer à l'extrême son sens critique, quand on se croit favorisé par une de ces présences.

Le Christ est toujours prêt pour l'homme, au contraire celui-ci doit travailler, se préparer, élaborer en lui tout ce qui est la condition de sa vie éternelle. Si le Christ faisait cela à sa place, l'homme avancerait mais n'aurait pas l'occasion de développer ses possibilités, qui resteraient en friche, ou alors le Christ n'eut pas été écouté, et la situation eut été cent fois pire !

Il a laissé à chacun, qui a les épaules solides, une étincelle de sa lumière, ayant en elle une énergie suffisante pour nous faire travailler. Elle nous inspire le désir de Dieu, nous donne la force de le rejoindre et nous projette vers lui, dans la mesure où notre désir est pur, humble, et persévérant.

Tous ces secours que nous recevons sont gradués.

Au dernier jour, le Christ-Roi apparaîtra quand les hommes seront devenus tous des frères cadets, par la parole, et de fait.

Il n'y aura plus d'intermédiaires entre nous et Dieu, plus d'intermédiaires entre les groupes sociaux et le ciel.

Il n'y aura plus alors qu'un seul troupeau, qu'un seul pâturage, qu'une source où s'abreuver : la source éternelle. Les disciples, les serviteurs, les régénérés seront des fils de Dieu, frères cadets du Christ.

Quand ces choses auront-elles lieu ? Nous ne le savons pas.

Jésus a dit « *Je viendrai comme un voleur.* » Si les actes de Dieu n'étaient pas imprévisibles, ils ne seraient pas divins. Il est inutile de prévoir comme il est inutile de chercher à rencontrer le Christ. Il dit « *Si on vous dit que le Christ est ici bas, n'y allez pas.* » Le conseil est formel.

Aussi devons-nous consacrer nos forces à une seule chose : obéir. Sinon, dans nos hasardeuses recherches, nous brûlerons nos ailes à trop de lampes fumeuses.

Si je savais où est le Christ, j'aurais tort de vous en prévenir, strictement, je n'en aurais pas le droit.

Il nous dit : « *Là où vous serez réunis deux ou trois en mon nom, là je serai aussi parmi vous.* »

Nous voici déjà renseignés. Si donc des époux, des parents, des camarades, sont arrivés à vivre l'un pour l'autre, à sacrifier l'un pour l'autre leurs goûts, leurs commodités, ils peuvent être certains que le Christ est parmi eux.

Il dit encore : « *Aimez-vous comme je vous ai aimés.* »

« *Je suis le cep dont vous êtes les sarments.* »

« *Vous, que j'ai choisis.* »

Il s'exprime ici dans un mode plus grave car dès que nous nous sommes déclarés disciples du Christ nous sommes tenus en conscience de le suivre, et cela dépend davantage de notre volonté, de notre énergie, que de sa volonté, à lui.

« *Je serai avec vous jusqu'à la fin du monde.* » C'est la promesse la plus mystérieuse. Depuis son ascension, il s'est manifesté plusieurs fois sur la terre. Des hommes ont entendu sa voix, et vu son visage. Mais nous ne pouvons ni scruter ces choses, ni rien en dire.

Depuis 60 ans, des hommes, dont l'esprit est des plus vastes, mais qui n'appartiennent pas au Christ, ont fait beaucoup de bruit au sujet du retour du Christ sur la terre. Ils affirment que dans un certain lieu, un homme se prépare à devenir une nouvelle Incarnation du Christ,

et qu'il ramènera sur la terre le règne de la paix et du bonheur. C'est deux fois erroné !

D'abord, le Christ n'a pas besoin de vivre dans une retraite avant de se produire.

Ensuite, il ne viendra jamais pour prendre figure de Maître, ou d'Empereur, ou de chef politique.

Les sociétés, les collectivités, les groupes sociaux ne connaîtront la paix que le jour où ils auront écouté et suivi les lois de la paix du Christ – le jour où ils auront fait un pacte avec lui.

Quoi qu'il en soit, si la dernière des créatures était sur le point de se perdre à jamais, si les Anges étaient impuissants à la sauver, le Christ se réincarnerait plutôt pour la sauver lui-même.

Il l'a dit aussi, son retour corporel est possible. Mais, si le Christ est parfois revenu sur la terre pendant 20 siècles, s'il reviendra avant la fin du monde, cela, personne ne le sait. Et c'est bien ainsi.

Si on savait par exemple que tel homme est le Christ, ou les foules le suivraient (mais elles ne sont pas encore prêtes à le suivre, puisque personne n'est prêt), ou elles l'attaqueraient, pour leur plus grand malheur (et sa plus grande gloire).

Si un homme, sur une de nos places publiques, se mettait à faire des miracles, ou faisait la leçon aux pouvoirs publics il serait vite arrêté comme fauteur de trouble et de désordre, et l'on inaugurerait pour lui un supplice aussi ingénieux que la croix.

Il nous suffit de savoir qu'il peut tout, sur la vie et sur la mort, et que nous sommes indignes de recevoir son

mystère et ses secrets. Pour en devenir dignes, il nous faudrait sortir du domaine du Prince de ce monde et donner au Ciel des preuves de notre foi.

Trois preuves sont demandées au disciple :

1° – Le Christ dit : « *Celui qui aime son père et sa mère plus que moi n'est pas digne de moi.* »

2° – « *Vendez ce que vous possédez, et donnez-le.* »

3° – « *Il n'y a pas de plus grand amour que de mourir pour ses amis.* »

Ces trois renoncements qui, pour nous, sont trois baptêmes, et trois guérisons dans nos trois centres, construisent, élaborent la foi dans ces trois centres.

Le premier crée en nous un état de vie nouvelle. Et cette foi qui nous rendra un jour fils de Dieu, c'est elle qui mène à l'amour. Je voudrais vous diriger vers la foi, mais je ne voudrais pas priver votre zèle de sa fleur, je ne voudrais pas vous dire que si vous suivez ce chemin, vous aurez des gloires et de la joie au-delà de ce que vous pouvez imaginer ou concevoir.

Je préfère vous répéter que le Christ vous aime tous, et chacun en particulier, de tout l'infini de son amour, et, parce qu'il est Dieu, tout l'infini du Ciel peut se développer sans que les capacités de sacrifice du Christ soient amoindries.

Chacun de nous est veillé, soigné, protégé par lui.

Chacune de nos larmes répandues pour une juste cause, devient, aux mains des Anges, les germes d'une étoile future. Chacun de nos sacrifices veut le salut d'une âme retardataire.

Vous tous qui souffrez dans vos corps ou vos âmes, vous que le souci du pain quotidien ronge, vous qui dans le confort souffrez des amertumes ou des traîtrises, vous surtout qui oubliez vos peines pour vous pencher sur celles des autres, il faut penser à ce Jésus qui souffre avec vous, pour vous, comme il pleure avec toutes les créatures.

Je souhaite que par votre forte et fidèle patience, vous deveniez la consolation et la joie de Celui qui nous aime tant.

Conclusion

Après bien des soirs passés ensemble ici, je vais prendre congé de vous, en vous remerciant d'être venus si régulièrement.

Pour les personnes venues ce soir pour la première fois, je veux résumer nos entretiens.

J'ai voulu, pendant ces quelques jours, rendre justice à toutes les sincérités et les convictions franches, j'ai voulu vous montrer, dans des directives un peu spéciales, que le Christ est toujours et partout le centre de tout.

Avant notre naissance à chacun ici-bas, avant que le nouveau-né jette son premier cri, depuis des années déjà tout est préparé devant lui.

Les choses les plus simples de sa vie sont déjà organisées. Devant lui viennent à sa rencontre les aliments, les idées, les parents, les passants qu'il rencontrera.

Ses directives fatidiques sont déjà lancées dans l'atmosphère seconde. Tout est prévu.

L'emploi aussi que nous ferons de tous ces serviteurs (nourritures, lumières, êtres humains), est prévu par Dieu. Mais il n'est pas fixe, il dépend de notre libre arbitre, de nos décisions personnelles.

Nous sommes des points d'arrivée, comme des antennes télégraphiques. Par ces antennes, se matérialisent les émotions, les pensées, les intuitions...

Le plus petit comme le plus grand d'entre nous est un semblable point d'arrivée des forces en marche vers lui, depuis le commencement des temps.

Notre esprit est un vaste caravansérail : il y arrive des passants innombrables, des milliers de voyageurs amenant leurs marchandises avec eux, et qu'ils remportent quand ils partent. À toute seconde, des choses arrivent de tous les coins au monde. Il faut un maître dans cette auberge, qui sache organiser toutes ces arrivées, tous ces départs, régler ces immigrations, un maître qui décide, et transmette ces décisions.

C'est là l'affaire de notre conscience, de notre libre arbitre. Il faut – c'est là notre œuvre personnelle – que les fils de ces transmissions soient bien « accrochés ». Il faut que ces fils répondent à un centre de force et de lumière.

Tout ce qui arrive et part en nous, il faut tout accrocher au pylône central : le Christ.

Laissons de côté les questions sociales. Nous ne pouvons les résoudre que si, individuellement, nous participons à former une société parfaite.

Pour cela, nous devons attacher les fils par la prière en haut, par l'amour en bas dans le milieu spécial où nous vivons, et qui est disposé pour nous.

Ce qui vient à nous doit être, par nous, rattaché au Christ. Ce sont les lumières et les forces que l'univers nous envoie, qui laissent une empreinte en chaque ride et chaque ligne de notre visage. Ce sont les apports de

tous les êtres avec lesquels, spirituellement, nous pouvons parler, et que par suite nous pouvons éclairer, dont nous pouvons éclairer, dont nous pouvons améliorer le sort.

Nous en sommes responsables, chacun de nous personnellement. Là où nous sommes, notre tâche particulière peut se réaliser, c'est pour nous une grâce, un don magnifique mais redoutable : nous pouvons et devons rattacher au Christ éternel tout ce que notre main touche, car nos gestes quotidiens, même les instruments de notre labeur les plus modestes, tout peut devenir un réceptacle de la lumière divine. C'est là un inimaginable privilège et la source de grandes bénédictions en même temps que de bonheurs nombreux pour nous et notre famille spirituelle.

Nos ancêtres, jusqu'au premier Père, et nos descendants, jusqu'à la fin du monde, sont avec nous des collectivités qui se tiennent ensemble solidement agrégées, et dont les individus réagissent l'un sur l'autre avec une souplesse, une sensibilité dont nous n'avons pas idée.

La moindre de nos volontés peut donner une impulsion secrète à d'importants événements.

Nous sommes tristes et surpris quand nous souffrons, mais nous oublions que le moindre mal que nous faisons, la plus petite méchanceté a des répercussions énormes.

Si nous critiquons un être ou une chose, trois ou quatre personnes au moins l'entendent. Elles le répètent à leur tour, des existences peut-être vont en être modifiées. Nous en sommes responsables.

La terre est un mode d'élection pour le mal : il s'y propage plus vite que le bien.

Que nous souffrions tant, cela nous paraît extraordinaire, alors que nous nous croyons si peu coupables ! C'est que nous sommes reliés à d'autres êtres, et que tous ensemble trop souvent nous oublions le Ciel (nous payons les répercussions de nos fautes).

Il faudrait à toute minute orienter nos désirs, nos mobiles vers le Ciel, les rattacher au Christ, il faudrait que la pensée de Dieu soit en nous, constante, alors tous ceux avec qui nous sommes en rapport iraient aussi vers le Ciel.

En nous attachant nous-mêmes constamment au Christ, nous serions le centre d'un univers si vaste que nous deviendrions le « père » et le « chef » d'une innombrable génération.

Comment nous fixer à Dieu ?

En y pensant.

Voyez combien nous pensons facilement aux choses de notre corps : notre main remonte sans peine pour arranger notre col, nos cheveux, une dentelle si c'est une dame ! Si notre vanité, si le souci de l'importance illusoire de ces choses est si fort, pourquoi n'essayons-nous pas d'ancrer le souci du divin en nous de la même façon constante et presque inconsciente.

Pourquoi surtout ne pas ramener notre cœur sur l'intervention toujours possible de la volonté divine ?

Cherchons à nous regarder au miroir paisible de notre conscience, qui seule peut reproduire les nuances de la lumière divine, au lieu de nous faire souffrir nous-

mêmes et de faire souffrir les autres, en nous occupant de choses futiles.

Jésus a dit : « *Ceux qui me servent, ceux-là sont mes frères et mes sœurs.* » Si nous avons le souci constant de servir le Christ, de penser aux vérités éternelles. nous rayonnerions, les bienfaits couleraient à flots de nos mains !

Voilà la leçon essentielle de la vie inconnue du Christ. Le modèle que je vous propose, c'est le Christ de cette vie inconnue et secrète.

Mais gardons notre anonymat. Voyez les hommes dont la célébrité est pure, ils n'ont pas voulu devenir célèbres. Voyez les Saints qui sont appelés à un ministère public, ils s'en défendent parce qu'ils savent le danger de vivre sur une plate-forme, et d'avoir à prendre en mains d'autres âmes pour les guider.

Ils savent que la lumière véritable descend d'abord dans les ténèbres, et ils essaient de rester dans ces ténèbres, dans l'humilité, dans l'incognito, pour recevoir la lumière qui leur est destinée.

Voilà pourquoi la vie cachée du Christ nous est un exemple plus pratique et plus utile que sa vie connue.



Sédir et son épouse Alice
dans la cour du 35 rue Tête d'Or à Lyon
où Monsieur Philippe recevait

Bibliographie chronologique de l'œuvre de Sédir

Almanach du magiste, Paris, Chamuel, 5 brochures, publié par un groupe d'occultistes sous la direction de Papus et de Sédir, 1894 à 1899

Les Tempéraments et la culture psychique, 1^{re} éd., Chamuel, Paris, 1894 ; 2^e éd. refondue et augmentée, Chacornac, Paris, 1906

Jeanne Leade, *Le Messager Céleste de la paix universelle*, trad. par Sédir, Chamuel (1^{re} parution dans la revue *L'Initiation*), Paris, 1894

Les Miroirs magiques, 1^{re} éd. Chamuel, Paris, 1895 ; 2^e éd. Chacornac, Paris, 1903 ; 3^e éd. revue et corrigée, Chacornac, Paris, 1907

Jollivet-Castelot, *L'Hylozoïsme, l'Alchimie, les Chimistes unitaires*, introduction de Sédir, Chamuel, Paris, 1896

Peter Davidson, *Le Gui et sa philosophie*, (tirage à part de *L'Hyperchimie*), trad. par Sédir, Chamuel, Paris, 1896

J.-L. Sawyer, *Le Livre des Augures*, trad. par Sédir, Chamuel, Paris, 1897

Saturnus (D^r Theodor Krauss), *Iatrochimie et Électro-homéopathie*, trad. par Sédir, Chamuel, Paris, 1897

– *Vénus magique, contenant les théories secrètes et les pratiques de la science des sexes*, Chamuel, Paris, 1897

Incantations, 1^{re} éd. Chamuel, Paris, 1897 ; 2^e éd. Chacornac, Paris, 1902 (changement de couverture, nombreux dessins) ; 3^e éd. Télètes, Paris, 1989

Relation véridique de la vie, de la mort, des œuvres et des doctrines de Jacob Boehme, le cordonnier théosophe, 1^{re} éd. Chamuel, (tirage à part de *L'Hyperchimie*), Paris 1897 ; 2^e éd. Ollendorff, Paris, 1901

L'Union idéaliste dans le Congrès de l'Humanité par Amo, articles groupés et annotés par Marius Decrespe, Chamuel, (reprise d'un article paru dans *Le Voile d'Isis*, juin 1896), Paris, 1897

La Création, 1^{re} éd. Éditions de Matines, Paris, 1898 ; 2^e éd. Beauvilliers, Le Pélican, 1995

J.G. Gichtel, *Théosophia Practica*, trad. par Sédir, Chacornac, Paris, 1898

La Cabale, (inclus dans *Les Sciences maudites*, collection dirigée par Jollivet-Castelot, Paul Ferniot et Paul Redonnel), La Maison d'Art, Paris, 1900

La Médecine occulte, (inclus dans *Les Sciences maudites*, voir ci-dessus), 1^{re} éd. La Maison d'Art, Paris, 1900 ; 2^e éd. Beudelot, 1910

Les Rêves, 1^{re} éd. Beudelot, Paris, 1900 ; 2^e éd. Librairie du XX^e siècle, Paris, 1913 ; 3^e éd. Paris, 1915 ; 4^e éd. Rouen, 1919 ; 5^e éd. revue et augmentée, Amitiés Spirituelles, 1931

Éléments d'hébreu, 1^{re} éd. Paris, Ollendorff, (tirage à part de *L'Initiation*), *Éléments d'hébreu*, cours de première année professé à l'École libre des sciences hermétiques (session 1899-1900), avec une lettre-

préface de Papus, édition de *L'Initiation*, Paris, 1901 ; 2^e éd. Chacornac, Paris, 1903

William Law, *L'Esprit de la Prière*, trad. par Sédir, Chacornac, Paris, 1901

J. G. Gichtel, *Vie et pensées*, trad. par Sédir, Chacornac, Paris, 1902

Les Plantes magiques, 1^{re} éd. Chacornac, Paris, 1902 ; 2^e éd. revue et augmentée, Chacornac, Paris, 1907 ; 3^e éd. Paris, La Table d'Émeraude, Paris, 1986 ; 4^e éd. M.C.O.R., 2003

Lettres magiques, 1^{re} éd. Ollendorff, (tirage à part de *L'Initiation*), Paris, 1903 ; 2^e éd. Chacornac ; 3^e éd. La Table d'Émeraude, Paris, 1986

Bibliographie résumée de la Kabale, (1^{re} éd. dans « La Cabbale » de Papus), 1903 ; 2^e éd. Chacornac, Paris

Isaac Louriah, *Traité des Révolutions des Âmes*, préface de Sédir, 1^{re} éd. Chacornac, (tiré à 150 ex. numérotés et signés par Sédir), Paris, 1905 ; 2^e éd. Chacornac, Paris

Prentice Mulford, *Vos Forces et les moyens de les utiliser*, 1^{re} série, avec notice : 1^{re} éd. *L'Initiation*, Paris, 2^e à 5^e éd. Chacornac, Paris, 1905 ; 2^e série : 1^{re} et 2^e éd. Chacornac, Paris, 1906 ; 3^e série, avec un avertissement, Chacornac, Paris, 1907

Essai sur Le Cantiques des Cantiques, 1^{re} éd. Coquemard, (tiré à 500 ex. numérotés et signés par Sédir), Angoulême, 1906 ; 2^e éd. Paris, 1910 ; 2^e éd. augmentée, Rouen, 1920 ; 3^e éd. : *Le Cantiques des Cantiques*, Amitiés Spirituelles, 1938 ; 4^e éd. Amitiés Spirituelles, 1954 ; 5^e éd. Amitiés Spirituelles, 1965

R.-F. Salzman, *Lettres choisies*, introduction par Sédir intitulée « Étude sur le Mysticisme, et Notices bibliographiques », Chacornac, Paris, 1906 ; Reprise de l'« Étude sur le mysticisme » dans *Lettres Mystiques*, 1975

Le Fakirisme Hindou, 1^{re} éd. Chacornac, Paris, 1906 ; 2^e éd. revue et augmentée, Chacornac, Paris, 1911

J. Boehme, *De Signatura Rerum*, trad. par Sédir, Chacornac, Paris, 1908

Conférences sur l'Évangile, Beudelot, Paris, 3 vol. : tome 1 : *De la Naissance à la Vie publique de N.S.J.C.*, 1908 ; réédité en 1914 sous le titre « L'Enfance du Christ » ; tome 2 : *La Vie publique de N.S.J.C.*, 1909 ; réédité en 1920 sous le titre *Le Sermon sur la Montagne* ; tome 3 : *La Vie publique de N.S.J.C.* (suite et fin), avec tables générales, 1911

Initiations (suite des *Lettres magiques*), (première parution en 1901, tirage à part de *L'Initiation*), 1^{re} éd. (3 chapitres), Beudelot sous le titre : *Trois contes pour les Petits Enfants*, Paris, 1908 ; 2^e éd. augmentée (36 chapitres), 1917, Rouen sous le titre *Histoires pour les Petits Enfants* ; 3^e éd. revue et augmentée (43 chapitres), Rouen, 1924 ; 4^e éd. Amitiés Spirituelles, 1949 ; 5^e éd. Amitiés Spirituelles, 1964 ; 6^e éd. augmentée (45 chapitres) A.S., 1976 ; 7^e éd. A.S., 1984.

Lettre dans L'Écho du Merveilleux (15 Octobre 1910), reprise dans *Lettres Mystiques*, 1975 et dans *Sédir Mystique*, 1981

Louis-Claude de Saint-Martin, *Les Nombres*, préface de Sédir, 1^{re} éd. Chacornac, (tirage à part du *Voile d'Isis*), Paris, 1910 ; 2^e éd. Chacornac, Paris, 1914

Fabre d'Olivet, *Histoire philosophique du genre humain*, Notice bio-bibliographique de Sédir, 1^{re} éd. Chacornac, Paris, 1910 ; 2^e éd. Chacornac, Paris, 1966 ; 3^e éd. Chacornac, Paris, 1979

Histoire des Rose-Croix, Librairie du XX^e siècle, Paris, 1910 ; repris et complété dans l'édition de 1932

Bibliographie méthodique, didactique et critique des sciences occultes et spiritualistes, introduction et notes de Sédir, Librairie du XX^e siècle, Paris, 1910

Le Devoir spiritualiste, Beudelot, (ainsi que sous forme de brochure des Amitiés Spirituelles), Paris, 1910 ; réédité sous le titre *Le Chemin Spiritualiste*, 1979

Bréviaire Mystique, Chacornac, (tiré à 520 ex. numérotés), Paris, 1910 ; reprise de la 1^{re} partie dans *Lettres Mystiques*, 1975, des 3^e et 4^e parties revues et corrigées dans *Méditations pour chaque semaine*, 1925, et de la 5^e partie dans *Sédir Mystique*, 1981

Bibliographie méthodique et illustrée de la science occulte, préface et notes explicatives de Sédir, Chacornac, Paris, 1912

Les Forces mystiques et la Conduite de la vie, 1^{re} éd. Beudelot, (conférences éditées également sous forme de brochures séparées), Paris, 1912 ; 2^e éd. Beudelot, Paris, 1914 ; 3^e éd. Rouen, 1916 ; 4^e éd. corrigée et complétée, Rouen, 1923 ; 5^e éd. Amitiés Spirituelles, 1956 ; 6^e éd. Amitiés Spirituelles, 1977

Les Sept Jardins Mystiques, 1^{re} éd. chez l'auteur, Paris, 1913 ; 2^e éd. augmentée, Rouen, 1918 ; 3^e éd. avec préface de l'auteur, 1923 ; 4^e éd., *id.*, 1951 ; 5^e éd., *id.*, 1991

L'Enfance du Christ, 1^{re} éd. Beudelot, (marquée « 2^e édition »), Paris, 1914 ; 3^e éd., Rouen, 1926 ; 4^e éd., Amitiés Spirituelles, 1957 ; 5^e éd. Amitiés Spirituelles, 1962 ; 6^e éd. Amitiés Spirituelles, 1991

La Guerre actuelle selon le point de vue mystique, 1^{re} éd. Beudelot, Paris, 1915 ; 2^e et 3^e éd. Beudelot, Paris, 1916 ; 4^e éd. Beudelot, Paris, 1917 ; 5^e éd. augmentée, Rouen, 1920 (nouveau titre : *La Guerre de 14 selon le point de vue mystique*) ; 6^e éd. Rouen, 1924

La Vraie Religion (brochure), Rouen, 1920 (conférence du 11 mai 1914) ; repris dans *Les Amitiés Spirituelles*, 1975

Le Martyr de la Pologne, 1^{re} éd. Crès, Paris, 1917 ; 2^e éd. Rouen, 1919

Les Directions Spirituelles, 1^{re} éd. Rouen, (non mis dans le commerce), 1918 ; 2^e éd. Rouen, (non mis dans le commerce également), 1933

Les Amitiés Spirituelles (brochure), Rouen, 1919

Le Vrai Chemin vers le Vrai Dieu (brochure), Rouen, 1920 ; repris dans *Les Amitiés Spirituelles*, 1975

L'Énergie ascétique, Rouen, 1920 ; repris dans *L'Énergie ascétique – L'Éducation de la volonté*, 1981

Le Sermon sur la Montagne, 1^{re} éd. Rouen, 1921 ; 2^e éd. Amitiés Spirituelles, 1951 ; 3^e éd. Amitiés Spirituelles, 1979 ; 4^e éd. Amitiés Spirituelles, 1992

Quelques Amis de Dieu, 1^{re} éd. Rouen, 1923 ; 2^e éd. Amitiés Spirituelles, 1954

L'Évangile et le problème du Savoir, Rouen, (discours prononcé lors d'une réunion générale des Amitiés

Spirituelles), 1923 ; repris dans *Les Amitiés Spirituelles*, 1975

Aimons notre prochain, Rouen, 1923 ; repris dans *La Voie Mystique*, 1951

Méditations pour chaque semaine, 1^{re} éd. Rouen, 1925 ; 2^e éd. Amitiés Spirituelles, 19 ? ; 3^e éd. Amitiés Spirituelles, 1967 ; 4^e éd. Amitiés Spirituelles, 1988

L'Éducation de la Volonté, 1^{re} éd. Rouen, 1926 ; 2^e éd. Rouen, 1951 ; repris dans : *L'Énergie ascétique – L'Éducation de la volonté*, 1981

Les Guérisons du Christ, 1^{re} éd. Rouen, 1926 ; 2^e éd. Amitiés Spirituelles, 1953 ; 3^e éd. Amitiés Spirituelles, 1984

Le Royaume de Dieu, 1^{re} éd. Rouen, 1926 ; 2^e éd. Amitiés Spirituelles, 1951 ; 3^e éd. Amitiés Spirituelles, 1958

Le Couronnement de l'œuvre, 1^{re} éd. Rouen, 1926 ; 2^e éd. Amitiés Spirituelles, 195 ? ; 3^e éd. Amitiés Spirituelles, 1965

Le Berger de Brie, Chien de France (ouvrage écrit en 1913), 1^{re} éd. Rouen, 1926 ; 2^e éd. actualisée, Amitiés Spirituelles, 1978 ; 3^e éd. Amitiés Spirituelles, 1982

Le Sacrifice, 1^{re} éd. Rouen, 1926 ; 2^e éd. Amitiés Spirituelles

Mystique Chrétienne, 1^{re} éd. Rouen, 1927 ; 2^e éd. Amitiés Spirituelles, 1950 ; 3^e éd. Amitiés Spirituelles, 1984

Jacob Boehme, *L'Élection de la Grâce*, préface de Sédir, (trad. par Debeo), Chacornac, Paris, 1928

Histoire et Doctrines des Rose-Croix, (édition de 1910, considérablement augmentée), Amitiés Spirituelles, Paris, 1932

Nos Esclavages et notre Liberté (texte d'une conférence, inclus dans *Mystique chrétienne*, Paris, 1926), Amitiés Spirituelles, Paris, 1948

La Voie Mystique (12 conférences rassemblées par Émile Besson), 1^{re} éd. Amitiés Spirituelles, Paris, 1951 ; 2^e éd. Amitiés Spirituelles, 1981

Les Rose-Croix (édition simplifiée de l'ouvrage paru en 1932), 1^{re} éd. Amitiés Spirituelles, Paris, 1953 ; 2^e éd. augmentée, Amitiés Spirituelles, 1964 ; 3^e éd. Amitiés Spirituelles, 1972

Fragments (morceaux choisis par Émile Besson), Amitiés Spirituelles, Paris, 1954

La Dispute de Shiva contre Jésus (il existe une édition hors commerce du manuscrit original de Sédir, ornée de 2 dessins et d'un portrait de l'auteur, paru en 1935), 1^{re} éd. Amitiés Spirituelles (édition numérotée – 1000 ex.) et édition ordinaire), Paris, 1955 ; 2^e éd. Amitiés Spirituelles, 1981

La Prière, 1^{re} éd. Amitiés Spirituelles, Paris, 1961 ; 2^e éd. Amitiés Spirituelles, 1967 ; 3^e éd. Amitiés Spirituelles, 1973 ; 4^e éd. Amitiés Spirituelles, 1987

Les Amitiés Spirituelles (comprend l'allocution prononcée par Sédir à la séance inaugurale des Amitiés Spirituelles le 19 septembre 1920, ainsi que le texte des trois brochures *La vraie religion*, *L'Évangile et le problème du Savoir*, et *Le vrai chemin vers le vrai Dieu*), 1^{re} éd. Amitiés Spirituelles, Paris, 1963 ; 2^e éd. Amitiés

Spirituelles, 1975 ; 3^e éd. Amitiés Spirituelles, Paris, 1987

Lettres Mystiques (comprend *Étude sur le mysticisme*, la 1^{re} partie du *Bréviaire mystique*, ainsi que des *Questions-Réponses* faites au cours de différentes réunions. Textes rassemblés par J. Sardin), Amitiés Spirituelles, Paris, 1975

La Charité (Avant-propos et choix de textes d'Émile Besson), 1^{re} éd. Amitiés Spirituelles, Paris, 1976 ; 2^e éd. Amitiés Spirituelles, Paris, 1987

Regards Mystiques sur notre temps, Paris, Amitiés Spirituelles, 1985

Collaboration de Sédir aux revues suivantes

L'Initiation

Sédir y publie de 1890 à 1910

Le Voile d'Isis

Organe du Groupe indépendant d'études ésotériques, *Le Voile d'Isis* parut de novembre 1890 à novembre 1898, de novembre 1905 à août 1914, puis repris par P. Chacornac de janvier 1920 à décembre 1935. Sédir publie dans les deux premières périodes de 1891 à 1898 puis de 1910 à 1913

Les Matinées Espagnoles

Sédir y publie en 1893

La Revue Blanche

Éditée de 1889 à 1903, Sédir y publie en 1896

L'Hyperchimie

Revue mensuelle d'alchimie et d'hermétisme de l'École hermétique, août 1896-1901, Douai. Sédir y publie de 1896 à 1898

Matines

Revue de littérature et d'art, n° 1, octobre 1897 à n° 9, août 1898 ; rédacteur en chef Serge Basset, Paris, L. Vanier. Sédir y publie en 1898

La Thérapeutique intégrale

Sédir y publie de 1899 à 1902

L'Initiateur

7 numéros ; Sédir commence à écrire au 4^e numéro ; il remplace Sisera. Sédir y publie de janvier 1904 à mars 1905

La Paix universelle

Précédemment : *L'Union occulte française*, puis *Revue indépendante de magnétisme, spiritisme, psychisme, hermétisme*. Organe de la Fédération lyonnaise et régionale des spiritualistes modernes, juin 1891 à décembre 1910, Lyon. Sédir y publie en 1906

Le Spiritualisme moderne

Revue des sciences morales, directeur A. M. Beudelot ; 1^{re} année (1897) à 8^e année, (mai 1904), Paris. Devenue *La Revue du spiritualisme moderne : sciences psychiques, philosophie, progrès social* ; 9^e année, (juin 1904) à 14^e année, (décembre 1910), Paris. Puis *Psyché*, 15^e année, (janvier 1911) à 43^e année, (janvier 1940), Paris. Sédir y publie de 1908 à 1914

Almanach du Coenobium

Édité de 1906 à 1919, Sédir y publie de 1910 à 1912

L'Écho du Merveilleux

Sédir y publie en 1910

Le Graal

Autres auteurs : F.-Ch. Barlet, Taliésin, Jean Mavéric, René Dauriam, Charles Kloster, Fabre des Essarts, Han Ryner, Victor-Émile Michelet... Sédir y publie en 1912

Les Amis de Sédir

Du n° 1 du 15 février 1913 au n° 140 du 15 février 1926

Les Amitiés Spirituelles

1^{re} période du 25 février 1919 au 25 mars 1926 ; 2^e période du 25 février 1928 à septembre 1939 et la 3^e période, de janvier 1950 à aujourd'hui

Les Marthe & Marie

Du n° 1 de juin 1920 au n° 14 d'octobre 1921

Sur Sédir

Allié, Georges

« Un portrait de Sédir », *Bulletin des Amitiés Spirituelles*, n° 153, janvier 1988

Amadou, Robert

« Sédir et les Amitiés Spirituelles », *L'Autre Monde*, n° 130, 3^e trim. 1992

« Conseils de Sédir à James Chauvet », *L'Esprit des Choses*, p. 89

Amy Sage, Fidel

« Le secret de Buchère », *Le Voile d'Isis*, n° 83, novembre 1926

Besson, Émile

« Sédir, l'homme et l'oeuvre », Paris, *Amitiés Spirituelles*, 1971

« Sédir Mystique », avec Max Camis (reprise du volume de 1971 auquel s'ajoute le témoignage de Max Camis paru dans « Le Bulletin des Amitiés Spirituelles », janvier 1952 à janvier 1954), *Amitiés Spirituelles*, Paris, 1981

Bourciez, Jean

« Sédir », *L'Initiation*, n° 1, janvier 1963

Briand, Théophile

« Sur un pur mystique breton contemporain : Paul Sédir », *Le Goëland*, juin 1943

Bru, Jean-Louis

« Sédir », *L'Initiation*, n° 3, juillet 1990

« Jan Bielecki », *Bulletin des Amitiés Spirituelles*, n° 23, avril 1934

Camis, Max

« La mort de Sédir », *Bulletin des Amitiés Spirituelles*, n° 17, janvier 1954, (repris dans *L'Initiation*, n° 1, janvier 1963)

Carbogne, Robert

« Paul Sédir », *Initiation et Science*, n° 9, 1948

Chemineau, Paul dit Paul-le-laboureur

« Sédir et son œuvre », (conférence, Bordeaux le 19 février 1913), *Psyché*, 1913

G. & A. (Gabrielle de Jarny et Antonin Ruffié)

« Sédir », dans *Notions Simples sur les Côtés Cachés de la Vie*, 1950, p. 43

« Hommage à Sédir », poème dans *Le Christianisme* (1^{re} partie), 1951

« Sédir, sa vie, son œuvre », dans *De l'Arbre de la Connaissance à l'Arbre de Vie*, 1960, p. 125 ; réédité sous le titre *De l'Arbre de la Science à l'Arbre de Vie*, 1967, p. 15

Hervieu, Claude

« Sédir, un écrivain mystique moderne », dans *Le Pays de Dinan*, tome III, 1983

Hutin, Serge

« Paul Sédir », *L'Initiation*, n° 3, 1977

L'Initiation

« Paul Sédir », n° 1, janvier 1969

« Paul Sédir, une pensée et un portrait », n° 4, octobre 1980

« Portraits et écrits de Paul Sédir », par la rédaction, n° 4, octobre 1984

Mercier, Alain

« Paul Sédir dessinateur, d'après un ex-libris », *L'Initiation*, n° 4, octobre 1984

Michelet, Victor-Émile

« Paul Sédir », dans *Les Compagnons de la Hiérophanie*, Dorbon, 1938, pp. 95-97

Roure, Lucien

« Les Amitiés Spirituelles et Sédir », dans *Au pays de l'occultisme*, éd. Beauchesne, 1925, pp. 168-201

Sardin, Jacques

« Rencontres », *Bulletin des Amitiés Spirituelles*, n° 143, juillet 1985

« Les étapes d'Initiations », *Bulletin des Amitiés Spirituelles*, n° 144, octobre 1985

« Les Amitiés Spirituelles ont 75 ans », *Bulletin des Amitiés Spirituelles*, n° 177, janvier 1994.

« Sédir et les poètes », *Bulletin des Amitiés Spirituelles*, n° 183, juillet 1995

Vorstelman, Carel

« Une soirée chez Sédir », *Bulletin des Amitiés Spirituelles*, n° 129, janvier 1982.

Quatrième de couverture

Comment Sédir a-t-il pu avoir accès à la vie inconnue de Jésus-Christ peut-on légitimement se demander ?

Comme un petit nombre de privilégiés, il a eu le bonheur de connaître un être exceptionnel, Maître Philippe, qui représentait, pour eux, la figure du disciple parfait du Christ dans ses paroles et dans ses actes.

Aux séances que ce dernier animait à Lyon, 35 rue Tête d'Or, il révélait parfois des aspects inconnus de la vie de Jésus, que des disciples transcrivaient méticuleusement.

Dans sa demeure de l'Arbresle, près de Lyon, sur le même sujet, il parlait à quelques intimes, et Jean Chapas, le disciple bien-aimé, eut la bonté de consigner ces entretiens.

C'est ainsi que l'on peut dire que ce texte des conférences de Sédir est fidèle à la parole du Maître.

Comment Sédir a-t-il pu avoir accès à la vie inconnue de Jésus-Christ peut-on légitimement se demander ?

Comme un petit nombre de privilégiés, il a eu le bonheur de connaître un être exceptionnel, Maître Philippe, qui représentait, pour eux, la figure du disciple parfait du Christ dans ses paroles et dans ses actes.

Aux séances que ce dernier animait à Lyon, 35 rue Tête d'Or, il révélait parfois des aspects inconnus de la vie de Jésus, que des disciples transcrivaient méticuleusement.

Dans sa demeure de l'Arbresle, près de Lyon, sur le même sujet, il parlait à quelques intimes, et Jean Chapas le disciple bien-aimé eut la bonté de consigner ces entretiens.

C'est ainsi que l'on peut dire que ce texte des conférences de Sédir est fidèle à la parole du Maître.



COUVERTURE :
Abbaye de Sénanque
CONCEPTION :
Carole Paucher

ISBN : 978-2-913826-33-5

Prix : 22,29 €